U d'/of OTTAWA
39003002478252

Ecole Ménagère Moyenne
La Malbaie, Charlevoix

Pensionnat

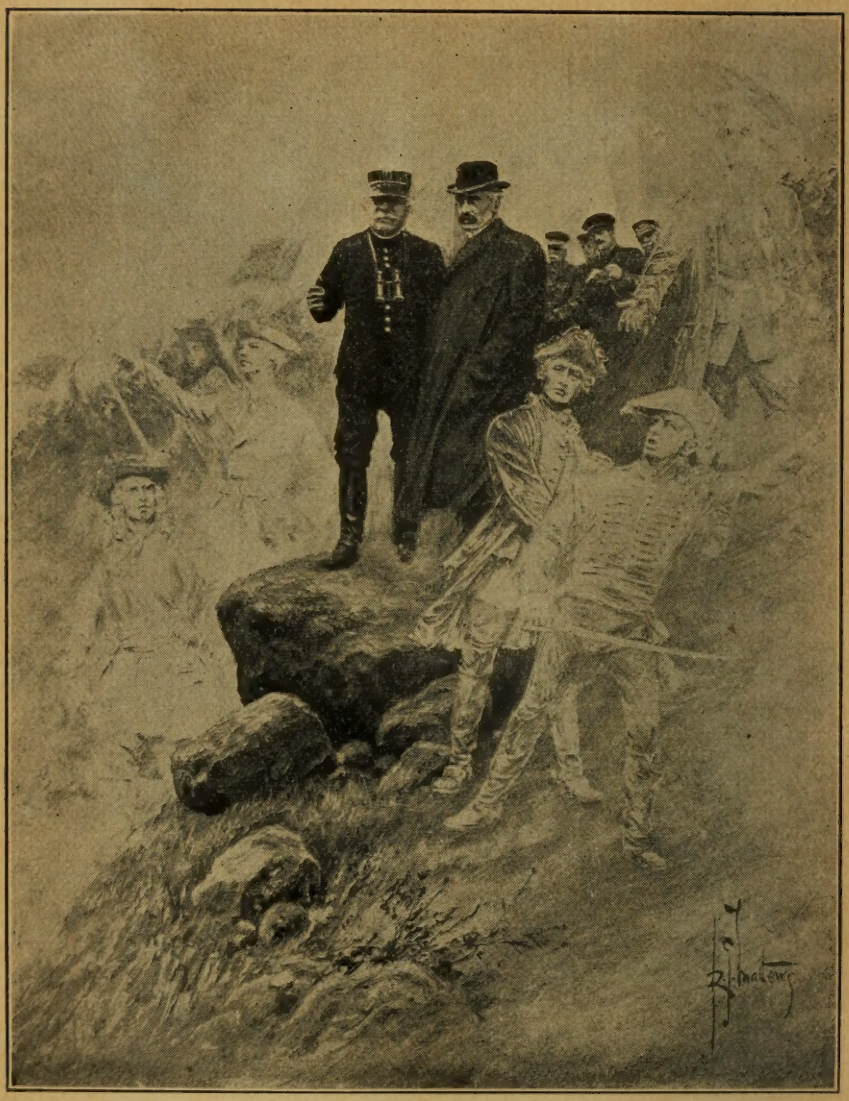
Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

LES CANADIENS EN FLANDRE

Par le COLONEL SIR MAX AITKEN, Bart.,
Membre de la Chambre des Communes

RELATION OFFICIELLE DES OPERATIONS
DU CORPS EXPÉDITIONNAIRE CANADIEN

VOL. I.



UNE ENTREVUE HISTORIQUE

Quel retour sur le passé cette entrevue n'éveille-t-elle point! Le commandant en chef de la Grande Armée de France, aux prises avec une guerre gigantesque, est là en conférence avec le premier ministre du Canada. Tout autour et à l'arrière-plan, Jacques Cartier, Frontenac, De Lévis, De Salaberry, Wolfe, Montcalm, puis les Hauteurs des Plaines d'Abraham, évoquent l'antagonisme des deux grands peuples anglais et français pour la possession du monde. Autant de souvenirs glorieux qui durent tout aussitôt se grouper en foule autour des deux participants de cette historique et mémorable entrevue.

LES CANADIENS EN FLANDRE

PAR

le Colonel SIR MAX AITKEN, Bart
Membre de la Chambre des Communes

MONTREAL
Librairie Beauchemin Limitée
Libraires-Editeurs, Imprimeurs et Relieurs
79, rue Saint-Jacques, 79
MCMXVI

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

Droits réservés, Canada, 1916,
par Librairie Beauchemin Limitée, Montréal.

D
544
.2B414
1916
c.2

AUX OFFICIERS ET AUX SOLDATS

DU CORPS EXPÉDITIONNAIRE CANADIEN

EN FLANDRE, ET A LA MÉMOIRE DE

CEUX QUI SONT TOMBÉS,

JE DÉDIE CE PETIT LIVRE.

INTRODUCTION

Il y a déjà plus d'un an, les clairons de l'Empire sonnèrent, d'un bout à l'autre du monde, l'appel du devoir. Par tous les Dominions du Roi, et nulle part plus complètement qu'au Canada, la justice de la cause à défendre fut reconnue, et elle a été depuis lors confirmée par le jugement de l'univers civilisé. Dès le première semaine, le Canada bondit sur ses armes et moins de trois semaines après, 35,000 hommes étaient répartis dans la Plaine de Valcartier, transformée, comme par un sortilège, en un grand camp militaire. Six semaines après l'ouverture des hostilités, une division canadienne, organisée et équipée, avec les services accessoires et un surplus d'artillerie et de munitions presque suffisant pour une autre division, et des renforts s'élevant à 10,000 hommes, étaient prêts à s'embarquer.

Deux fois, en septembre 1914, j'ai vu ces forces défiler devant le Duc de Connaught. Plus tard, je visitai chaque unité du contingent, adressai une allocution aux officiers et leur dis adieu à tous. L'Armada qui quitta les rives de Gaspé, le 3 octobre 1914, portait la plus grande armée qui ait jamais franchi l'Atlantique d'un seul voyage.

Vers le milieu de l'hiver suivant, les troupes

partirent pour le front. Un très petit nombre seulement avait eu déjà l'expérience de la guerre. Ces hommes avaient vécu dans un pays ami de la paix. Ils appartenaient à tous les métiers et professions de notre vie nationale; ils venaient des collines, des vallées et des rivages battus par le ressac de nos Provinces Maritimes; ils venaient des rives du St-Laurent et de ses cent affluents qui arrosent les deux grandes provinces centrales; des mines et des chantiers dans les forêts du Nord; des immenses prairies de l'Ouest et des territoires septentrionaux; des montagnes majestueuses dont les sommets contemplent vers l'est l'étendue des Prairies et vers l'ouest les horizons infinis du Pacifique; ils venaient des rivages extrêmes du grand océan occidental; de toutes les collectivités éparses de notre Dominion, ils étaient accourus pour répondre à l'appel.

Pour leur début au front, ils furent soumis à une épreuve comme en connurent rarement les vétérans les plus aguerris. Un engin inconnu et terrible, qui ébranla un moment les vaillantes troupes qui tenaient les lignes à leur flanc gauche, fit pleuvoir sur eux la torture et la mort. Les troupes les plus braves et les plus aguerries pouvaient bien reculer devant la furie de cette agression et devant les méthodes horribles que l'ennemi employait. Assaillis de front et de flanc, les Canadiens tinrent bon dans un conflit qui fit rage pendant plusieurs jours; ils barrèrent la route à la poussée allemande et contribuèrent au salut de l'Empire, des Alliés et du monde.

Le récit de leur tenacité, de leur vaillance, de leur héroïsme, a été dignement relaté dans les pages qui suivent, mais on ne pourra jamais le relater complètement. Ceux dans le souvenir de qui

des épisodes magnifiques étaient ineffaçablement gravés reposent maintenant côte à côte sous les gazons du nord de la France et de la Belgique.

Sur plus d'un champ de dévastation, la première division canadienne a inscrit des pages de gloire. Des lèvres de ceux qui ont combattu à Festubert et à Givenchy, des indomptables survivants du Régiment Princess Patricia, j'ai entendu conter dans plus d'un hôpital de la mère-patrie, les exploits de leurs camarades.

Jamais aucun Canadien ne pourra sans une émotion profonde, contempler cette vallée où les ruines d'Ypres se dressent encore dans la distance ; du flanc des pentes onduleuses, le regard domine les tombes de plus de 100,000 hommes qui tombèrent parce qu'une autocratie militariste sans remords a voulu cette guerre.

Ce sera dans l'avenir, le devoir et l'orgueil du Canada d'élever, dans le Dominion et par delà l'Océan, des monuments pour commémorer dignement les glorieux exploits de ceux de ses fils qui s'offrirent en sacrifice suprême pour la liberté et la civilisation.

R. L. Borden.

Ottawa, 6 décembre 1915.

" Apportez l'épée à mes sœurs,
Aux reines de l'Est et aux reines du Midi,
Par plus que de vaines paroles
J'ai prouvé ma confiance en notre héritage.
Que ceux qui sont sages me suivent [monde.
Avant que ne sonne la trompette guerrière du
Mais je serai la première à la bataille,
A dit Notre-Dame des Neiges."

KIPLING.

PREAMBULE DE L'AUTEUR

Conscient des imperfections des chapitres qui suivent, j'ai longtemps hésité à les publier en volume. Ils ont été rédigés dans des circonstances souvent difficiles et dans des états d'esprits différents, et je n'ignore pas que l'excuse de les rassembler en un recueil est des plus faibles. Cependant, des personnes fort autorisées m'ont persuadé que le sujet soulevait un intérêt si vif au Canada qu'on n'en remarquerait pas les imperfections.

Je publie donc mes impressions de l'œuvre accomplie par la 1ère division canadienne et par le Régiment Princess Patricia. Plusieurs des scènes que je décris se sont, dans leur ensemble ou en partie, déroulées sous mes yeux. Pour traiter les autres, j'ai eu accès, dans l'accomplissement de mes devoirs à un grand nombre de documents militaires et officiels.

En outre, le gouvernement canadien s'efforce avec le plus grand soin de rassembler et de conserver tous les documents et pièces qui pourront par la suite projeter leur lumière sur l'histoire militaire du corps expéditionnaire canadien. Sans aucun doute, le futur historien du Canada, quel qu'il puisse être, disposera de matériaux abondants pour une œuvre digne de la gravité de son sujet. Peut-être, trouvera-t-il, dans ces pages hâ-

tivement rédigées, un écho contemporain, bien qu'affaibli et fugitif, du tumulte et de la furie de la guerre que l'auteur a essayé de décrire.

Je serai satisfait si quelque épouse canadienne trouve, grâce à cette humble relation, une consolation à sa perte dans la bravoure du mari qu'elle n'a plus, — si même le lecteur reconnaît pour la première fois aux Canadiens l'égalité dans le Temple de la Valeur avec leurs frères australiens qui ont combattu et sont morts à Anzac, — si la tâche de consolider l'Empire, qui sera la conséquence de cette orgie de destruction, compte un adhérent de plus parmi ceux qui me feront l'honneur de me lire.

Aux Anglais, je demanderai seulement de considérer désormais mes concitoyens comme des "Frères sur qui l'on peut compter quand les grandes querelles surviennent."

SOMMAIRES DES CHAPITRES.

CHAPITRE I.

MOBILISATION.

La surprise de la guerre. — La loyauté du Canada. — L'Improvisation d"une armée. — Les efforts du Ministre de la Milice. — Le camp de Valcartier. — L'Armada canadienne. — L'arrivée à Plymouth. — Lord Roberts. — Le Roi visite le camp des Canadiens. — L'instruction des troupes s'achève. — Départ pour la France.. 1

CHAPITRE II.

EN CAMPAGNE.

" Plug Street." — L'armée anglaise. — Au Grand Quartier Général. — Cantonnements. — La boue ou la mort. — Les tranchées. — Le sifflement des balles. — Sir Douglas Haig. — Le front. — Réserves dans le récit. — La revue du Commandant en Chef. — Les Canadiens dans les tranchées. — Les parties de football. — Les " Jack Johnsons." — Un défi allemand. — Le Général Alderson. — Ses méthodes. — Son allocution aux Canadiens. — Des troupes superbes.. .. 15

CHAPITRE III.

NEUVE CHAPELLE.

Aide précieuse des Canadiens. — Randonnée dans la nuit. — Scènes au bord de la route. — Vers l'ennemi. — A la croisée des chemins. — " Neuve Chapelle à six kilomètres." — Terrible bombardement. — Les bons gros obusiers. — Aéroplanes anglais. — Combat avec un taube. — Sang-froid

d'un aviateur. — L'attaque du village. — Prisonniers allemands. — Le Banquier de Francfort. — La fierté des Indiens. — L'arrêt de nos espoirs. — L'objectif de l'attaque. — Ce qui fut obtenu. — La force inattendue des défenses allemandes. — Fortins à mitrailleuses. — Importante attaque d'infanterie. — Retards malheureux. — Les commentaires de Sir John French. — L'attaque britannique enrayée. — La crête d'Aubers n'est pas prise. — Le baptême du feu de la Division Canadienne. — Morts et blessés. — Les tranchées du saillant d'Ypres.. 32

CHAPITRE IV.

YPRES.

La gloire des Canadiens. — Une armée de volontaires. — Le saillant d'Ypres. — La route de Poelcappelle. — Disposition des troupes. — Les gaz asphyxiants contre les Français. — Situation critique de la 3e Brigade. — Le brêche. — Le mouvement du général Turner. — Perte de canons anglais. — La bravoure canadienne. — St-Julien. — L'attaque du bois. — Fusillade terrible. — Hécatombe d'officiers. — Renforts. — Le détachement Geddes. — La 2e Brigade. — Situation désespérée. — Pertes énormes. — Mort du Colonel Birchall. — Travail magnifique de l'artillerie. — La gauche canadienne sauvée. — Les Canadiens relevés. — La 3e Brigade. — Les gaz asphyxiants employés contre les Canadiens. — Ralliement des Canadiens. — Le Commandant Norsworthy est tué. — Résistance du Commandant McCuaig. — Désastre évité. — Le Colonel Hart-McHarg est mortellement atteint. — Le commandant Odlum. — Les efforts du général Alderson. — Les troupes anglaises renforcent les Canadiens. — La 3e Brigade se replie. — Le Général Currie tient bon. — Les tranchées nettoyées. — Les Anglais acclament les Canadiens. — Les Canadiens relevés. — Héroïsme des hommes. — La dangereuse mission du Colonel Watson. — Les pertes des Gourkhas. — La part glorieuse de chaque unité. — Nos tombes dans les Flandres.. .. 46

CHAPITRE V.

LES RÉMOUS DU COMBAT.

Héroïsme individuel. — Ténacité canadienne. — Avant la bataille. — L'élément civil. — Le flot montant. — Nouveau sens du mot Canada. — "Aurores boréales." — L'officier-payeur combattant. — Un commandant sert comme lieutenant. — Les infortunes d'Hercule Barré. — En liaison. —

Les excuses du messager. — Un fossé à la nage. — La délivrance des blessés. — La bravoure du colonel Watson. — Un chef héroïque. — L'intrépidité du commandant Dyer et du capitaine Hilliam. — Le Commandant Dyer atteint. — "Je suis revenu à quatre balles." — L'endurance du capitaine Whitehead. — Le commandant King sauve ses canons. — Le caporal Fisher. — Le véritable officier canadien. — Quelques illusions de l'Angleterre. — Les ruses allemandes. — Le bon sens du sergent Richardson. — "On ne se rend pas !" — L'héroïsme du caporal Baker. — Les bombes des morts. — Une position tenue par un seul. — Les frères McIvor. — L'audace du sergent-major Hall. — Le sergent Ferris, cantonnier. — L'héroïsme des sapeurs. — Le sergent Ferrie, découvreur de pistes. — Un sergent qui commande. — Actes de bravoure du soldat Irving. — Il disparaît. — Absurdités tragiques. — Les Allemands massacrent les blessés.—Les médecins-majors sous le feu. — L'attitude professionnelle. — Heures rouges. — Triste situation des réfugiés. — Une colonie canadienne à Londres. — La destinée du Canada.. 79

CHAPITRE VI.

FESTUBERT.

L'objectif des attaques contre Aubers et Festubert. — La coopération des Alliés. — La grande offensive française. — Effroyable bombardement. — L'appui britannique. — L'interminable forteresse allemande. — L'épuisement des munitions. — L'explication probable. — Effet des révélations du "Times." — L'indignation en Angleterre. — Le Ministère de coalition. — Après Ypres. — L'avance canadienne.— Position des Canadiens. — L'attaque du verger. — Les "Canadian Scottish." — Les exploits du sapeur Harmon. — Les inconvénients de la tactique de manuel. — Une ruse de Canadien. — "Sam Alick." — Le verger conquis. — Arrivée de la 2e Brigade. — La tentative contre "Bexhill." — Dans les tranchées allemandes. — La cavalerie combat à pied. — Nouvelle attaque contre "Bexhill." — Prise de la redoute. — "Bexhill" capturé. — Creuser profond et tenir bon. — L'attaque du puits. — Efforts héroïques repoussés. — Le général Seely prend le commandement. — Un moment critique. — Lourdes pertes en officiers. — Le courage de la cavalerie. — Le bon travail du commandant Murray. — L'intrépidité du sergent Morris et du caporal Pym. — La mort du sergent Hickey. — La Division Canadienne se retire. — Lutte de tranchées jusqu'en juin.. 105

CHAPITRE VII.

GIVENCHY.

Menus engagements. — Bataille sanglante. — Attaques contre la "montagne pierreuse" et contre "Dorchester." — Position des troupes canadiennes. — Un bombardement ennemi. — Le "bec de canard." — Une mésaventure. — Prise de "Dorchester." — Les bombardiers. — La bravoure du sergent-major Owen. — Le lieutenant Campbell monte une mitrailleuse sur le dos du soldat Vincent. — Comment le soldat Smith ravitailla les bombardiers. — L'ennemi reçu à coups de briques.— La Division Britannique incapable d'avancer. — Les Canadiens tiennent bon. — "J'irai à plat ventre!" — Le général Mercer. — La bravoure du soldat Clark. — Fête nationale.. 130

CHAPITRE VIII.

L'INFANTERIE LÉGÈRE DE LA PRINCESSE PATRICIA.

La revue à Lansdowne Park. — Remise du drapeau par la Princesse Patricia. — Les vétérans et les réservistes sud-africains. — Le régiment dans la tranchée. — St-Eloi. — Le commandant Hamilton Gault. — Une dangereuse reconnaissance. — Attaque d'une sape. — Un assaut allemand. — Leçons apprises de l'ennemi. — La marche au combat. — Voormezeele. — La mort du colonel Farquhar. — Le bois du Polygone. — L'admirable besogne du régiment. — Un mouvement vers Ypres. — Violent bombardement. — Une nouvelle ligne. — Arrivée du commandant Gault. — Les pertes du régiment. — Les obus asphyxiants. — La poussée allemande. — Le commandant Gault blessé. — Le lieutenant Niven prend le commandement. — Une position critique.— L'héroïsme du caporal Dover. — Une journée terrible. — Insuffisance de petites munitions. — La troisième attaque allemande. — L'ennemi repoussé. — Le régiment réduit à 150 fusils. — Relevé. — Le service pour les morts. — Au bivouac. — Une ligne de tranchées à Armentières. — Le régiment à effectif plein. — Dirigé vers le sud. — De retour au cantonnement. — Chargé de l'instruction des nouvelles troupes. — Le régiment rejoint les Canadiens. — Pages glorieuses.. 145

CHAPITRE IX.

LE PREMIER MINISTRE.

La visite du Premier Ministre. — L'éclipse politique. — Fin des dissensions intérieures. — L'idée impériale. — La prévoy-

ance de Sir Robert. — Arrivée en Angleterre. — A Shorncliffe. — Rencontre avec le Général Hughes. — Revue des troupes canadiennes. — La tournée en France. — Un hôpital canadien. — Un hôpital anglais. — Les tombes canadiennes. — Les blessés sous la tente. — Le Prince Arthur de Connaught. — Visite aux champs de bataille. — Reçu par le Général Alderson. — Allocution aux hommes. — La 1ère et la 2e Brigades. — Sir Robert dans les tranchées. — Acclamé par les " Princess Patricia." — Aéroplanes ennemis. — Rencontre avec Sir John French. — Le Prince de Galles. — Avec l'armée française. — Le Général Joffre. — Une conférence en français. — Les tranchées françaises. — La cité d'Albert en ruines. — A Paris. — Le Président de la République. — Conférence avec le Ministre de la guerre français. — Encore Shorncliffe. — La maison des convalescents. — Mille convalescents. — L'émotion de Sir Robert. — Son admirable discours. — Fin du voyage.. 163

CHAPITRE X.

LE CORPS CANADIEN.

Les lignes canadiennes sont calmes. — Une reconnaissance allemande. — Incident à " Plug Street." — Le soldat Bruno sauve le Capitaine Tidy. — Le mois du tireur isolé. — Le pacte des bons tireurs. — Le sergent Ballendine. — Le fusil Ross. — Le " Pays de Personne." — Nos bombardiers. — Le sergent William Tabernacle. — Sa nouvelle profession.— La visite du Général Hughes. — Patriotisme canadien. — " Armée de civils." — Le " dernier mot " des Rois. — L'art de parler au soldat. — L'inspiration de Lord Kitchener. — Lord Roberts et les Indiens. — Le Général Hughes arrive en France. — Au grand quartier général britannique. — Consultation avec le roi Albert. — Rencontre avec le Prince Alexandre de Teck.— Conférence avec le Général Alderson. — Le second contingent canadien. — Dans la ligne du feu. — Nombreux amis. — L'artillerie du Général Burstall. — L'inspection de la cavalerie. — Rencontre avec le Prince de Galles. — Les " Princess Patricia." — Conférence avec Sir Douglas Haig. — Les indications du Général Hughes.— Rencontre avec le Général Foch. — Profonde impression produite par le Général Joffre. — Les ruines de Reims. — Message du Général Hughes à son départ. — Un mois d'août tranquille. — Le corps canadien. — Le nouveau commandement du Général Alderson. — Appréciation d'un chef valeureux. — Conclusion.. 177

CHAPITRE XI

LES CANADIENS-FRANÇAIS.

Retour au sol des ancêtres français et anglais aux bords opposés de l'Atlantique. — La puissance maritime anglaise et les fils de la France. — La compagnie française du 14e bataillon. — De Saint-Nazaire à Rouen. — Les vieilles chansons. — Le vieux parler. — Voyage romanesque dans les wagons à bestiaux. — Le 14e dans les tranchées. — Expéditions nocturnes. — Le poste d'écoute. — Attente anxieuse. — La bataille d'Ypres. — Le commandant Hercule Barré. — Le torpillage de l'*Hesperian*. — L'Eglise catholique romaine au Canada. — La lettre pastorale des évêques. — L'obligation sacrée de combattre. — Le colonel Gaudet et le 22e bataillon. — Le P. Doyon bénit le drapeau. — Le général Watson. — L'épreuve des officiers. — Le commandant Roy. — La noble mort d'un brave. — Le capitaine G. Vanier. — Le soldat E. Léger. — Les soldats Deblois et Lebrun. — Le capitaine Papineau. — L'expédition défendue du soldat Brunel. — Le matelas de la vieille avare. — Le colonel Tremblay. — Trois nouveaux régiments français. — Le total des Canadiens-Français enrôlés. — Le retour à Mont réal des blessés réformés. — L'allocution du colonel Dansereau. — Les hommes politiques. — Le commandant Olivar Asselin et le 163e bataillon. — L'hon. T. C. Casgrain et Sir Wilfrid Laurier. — La Gazette de Montréal. — Les divergences de races dans l'empire britannique. — L'alliance anglo-française et l'union des races dans le Dominion. — Les raisons du poète. — Les liens historiques. — Les racines de la France au Canada.. 194

APPENDICE I

MESSAGES DU ROI AUX CANADIENS.. 216

APPENDICE II

EXTRAITS DU COMPTE-RENDU OFFICIEL DES DÉBATS DE LA CHAMBRE DES COMMUNES CANADIENNE.. 219

APPENDICE III

MENTION DES CANADIENS DANS LES DÉPÊCHES.. 231

APPENDICE IV

LE PREMIER MINISTRE ET LA GUERRE.. 242

CHAPITRE I

MOBILISATION

La surprise de la guerre. — La loyauté du Canada. — L'improvisation d'une armée. — Les efforts du Ministre de la Milice. — Le camp de Valcartier. — L'Armada Canadienne. — L'arrivée à Plymouth. — Lord Roberts. — Le Roi visite le camp des Canadiens. — L'instruction des troupes s'achève. — Départ pour la France.

Donacona ramène au pays des ancêtres
Domagaya lassé de servir d'autres maîtres,
Aussi Taiguragny.
Les vieux chefs, tout parés, laissent leur sépulture,
On entend cliqueter partout, comme une armure,
Les colliers d'ésurgni.

Puis ce sont dans les airs mille clameurs joyeuses,
Des voix chantent en chœur sur nos rives heureuses,
Comme un long hosanna,
Et l'on voit voltiger des spectres diaphanes,
Et l'écho sur les monts, dans les bois, les savanes,
Répète : Agouhanna !

P. J. O. Chauveau.

.... Puisse Albion sur l'océan du monde,
Bénissant un accord si fécond en bienfaits,
Aux splendides couleurs de la reine de l'onde
Allier pour toujours le pavillon français ;
Et puissent dans nos champs qu'un même fleuve arrose,
L'érable et le chardon, et le trèfle et la rose,
Croître unis et fleurir en paix !

Louis J. C. Fiset.

La Voix du Passé.

Vous partez, et bientôt, voguant vers la patrie,
Vos voiles salueront cette mère chérie !
On vous demandera, là-bas, si les Français
Parmi les Canadiens ont retrouvé des frères,
Dites-leur que, suivant les traces de nos pères,
Nous n'oublierons jamais leur gloire et leurs bienfaits.

Octave Crémazie.

La guerre nous surprit comme un coup de tonnerre dans un ciel clair. Notre population était

essentiellement non-militaire, elle ne redoutait aucune attaque de la part d'un voisin attaché à la paix et elle ignorait l'imminence de l'agression germanique. Néanmoins, en sept semaines, le Canada créa son premier instrument de guerre; en sept semaines, nous rassemblâmes une armée qui, quelques mois plus tard, devait sauver Calais sur le champ de bataille de Langemarck. Comme témoignage de loyauté, les efforts du Canada n'ont été égalés que par l'Australie et la Nouvelle-Zélande. Comme exemple d'une administration s'élevant à la hauteur des circonstances, l'effort n'a jamais été surpassé dans l'histoire militaire.

Lorsque le délai accordé à l'Allemagne par l'ultimatum britannique pour reconnaître la neutralité de la Belgique eut expiré, le gouvernement canadien décida de lever un corps expéditionnaire. Quand cette nouvelle retentit à travers le Dominion, le patriotisme somnolent s'enflamma dans toutes les provinces. Le Parlement était en vacances, mais le premier ministre revint de l'ouest et réunit le Cabinet. Le ministre de la Milice était déjà à l'œuvre; la proposition du gouvernement canadien de lever 20,000 hommes avait été acceptée par le gouvernement britannique.

Dans les deux mois qui suivirent la déclaration de guerre entre la Grande Bretagne et l'Allemagne, le Dominion du Canada avait rassemblé, armé et envoyé en Europe une force expéditionnaire de 33,000 hommes. Cette armée de volontaires, la première division canadienne complète qui ait jamais été formée avec plus d'une demi-division de réserve, constituait la plus grande masse de soldats qui ait traversé l'Atlantique d'un seul voyage. Elle se composait d'infanterie, de cavalerie, d'artillerie, de génie, de télégraphistes, de train des équipages,

d'ambulances et de service sanitaire munis de tout le matériel requis pour le soin des blessés, elle emportait, avec elle, son complément de fusils, de mitrailleuses, d'artillerie légère et lourde et ses réserves de munitions.

Ce n'était pas la première fois que les Canadiens prenaient les armes pour défendre les intérêts de l'Empire. Pendant la guerre de Crimée, des Canadiens avaient combattu dans les rangs de l'armée britannique; lors de la révolte des Indes, l'ancien "régiment royal canadien du Prince de Galles" avait servi à Gibraltar et à Malte; dans la guerre sud-africaine, plus de 7,000 Canadiens avaient lutté pour l'Angleterre. Mais cette fois, l'Empire était soumis à l'épreuve jusque dans ses fondations. L'honorable Sir Sam Hughes, K. C. B., Major-Général et Ministre de la Milice, agit avec la promptitude et l'énergie qui l'avaient déjà rendu fameux au Canada: en moins d'un mois, le gouvernement qui avait demandé 20,000 hommes, en trouvait 40,000 à sa disposition, et le ministre jugeait nécessaire de donner l'ordre qu'aucune recrue nouvelle ne fut enrôlée pour le premier contingent.

C'est ainsi que le Canada répondit à l'appel. Des ateliers et des bureaux de ses villes, des campements forestiers, des vastes champs de céréales de l'Ouest, des fermes et des vergers de l'Est, des pentes des Montagnes Rocheuses, des rivages de la baie d'Hudson, des vallées minières de la Colombie Britannique, des bords du Yukon et des rives du St-Laurent, hommes mûrs et jeunes gens du Canada accoururent aux armes.

Aucun panache militariste ne les inspirait; ils ne cherchaient ni la gloire des conquêtes, ni l'asservissement de pays libres, ni le pillage de cités

ravagées. Aucun idéal égoïste ne les poussait à quitter leurs foyers et à échanger le bien-être de la vie civile pour les souffrances de la guerre et le risque de la mort. Ils se présentaient sans contrainte, en hommes libres, avec la simple résolution de donner leur vie, s'il le fallait, pour la défense de l'Empire — *leur Empire* — dont l'existence, comme ils le perçurent promptement, était menacée par la plus formidable combinaison militaire qui eut jamais recours aux armes. Le premier contingent se recruta en partie sous l'impulsion de l'esprit d'aventure, mais encore plus par un esprit de sacrifice, qui, à son tour, s'inspirait des sentiments les plus profonds du peuple canadien: l'amour de la patrie, de la liberté et du droit.

En décidant de lever un contingent qui servirait en Europe, le gouvernement se conformait à la volonté nationale, et lorsque, quelques jours après la déclaration de guerre, le Parlement entra en session extraordinaire, l'unanimité prévalut. Le premier ministre exprima le sentiment de tous les partis lorsqu'il déclara que "dans cette querelle, le Canada se tiendrait coude à coude avec la Grande Bretagne et les autres Dominions britanniques." Sir Wilfrid Laurier parla du "double honneur" que les Canadiens-français trouvaient à "prendre aujourd'hui leur place dans les rangs de l'armée canadienne et à combattre pour la cause des nations alliées." En même temps, le Gouvernement annonçait son intention de consacrer une somme de cinquante millions de dollars aux dépenses de la guerre.

Aussitôt que les décisions du Gouvernement eurent été approuvées, le Général Hughes procéda à l'établissement du camp le plus vaste qui ait jamais été vu sur le sol canadien. Le site de Val-

cartier était bien choisi, à 25 kilomètres environ à l'ouest de Québec, à moins d'une journée de marche pour le service des transports qui se créait. Le sol y était en général sablonneux et léger, et une rivière voisine offrait ses eaux très pures. Néanmoins, la tâche d'adapter ce sol vierge à des usages militaires restait énorme, et cette transformation, effectuée en une quinzaine par une armée d'ingénieurs et d'ouvriers, constitue un triomphe de la science appliquée. Des routes furent construites, le sol fut drainé, une canalisation d'eau, longue de plusieurs kilomètres, fut installée, l'éclairage électrique fut amené de Québec, et des incinérateurs furent établis pour la destruction des détritus et ordures. Une organisation sanitaire incomparable fut instituée: chaque compagnie eut ses bains et ses douches et chaque cuisine ses conduites d'eau. Les abreuvoirs pour les chevaux se remplissaient automatiquement, évitant ainsi l'insuffisance et le surplus. Les moissons avaient été rentrées, les arbres abattus et leurs souches déracinées. On dressa une ligne de cibles pour le tir, longue de 5 kilomètres, — la plus étendue au monde. Cinq kilomètres de voies de garage furent embranchés sur la ligne de chemin de fer, et toute une installation téléphonique fut bientôt en état de fonctionner.

Le camp et l'armée venaient simultanément à l'existence. Dans les quatre jours qui suivirent l'ouverture du camp, près de six mille hommes y arrivèrent; une semaine plus tard leur nombre était porté à 25,000. Pendant ces journées d'août, toutes les routes menèrent à Valcartier, et les chemins de fer furent à la hauteur des circonstances, amenant la première division au rendez-vous, de tous les coins de l'immense contrée, dans de longs

trains qui portaient et nourrissaient 600 hommes chacun.

Cette force se composait d'éléments provenant de toute les classes de la population. On y trouvait des noms connus d'un bout à l'autre du pays: des hommes qui avaient combattu à Paardeberg, au Transvaal, et dont quelques-uns étaient "à deux doigts" de la limite d'âge de 45 ans. L'un, qui s'était retiré avec le grade de colonel, offrait ses services comme simple soldat, tant il était désireux de partir, et aussi fut-il plus satisfait lorsqu'on l'admit avec le grade de commandant. Un autre, qui avait passé son quinzième anniversaire comme clairon au Sud-Afrique, a célébré depuis lors deux autres anniversaires de guerre dans les tranchées des Flandres.

Les autorités s'étaient tout d'abord proposé d'expédier en Angleterre une division composée régulièrement de trois brigades d'infanterie; mais, le 1er septembre, le Général Hughes annonça qu'une quatrième brigade allait être formée pour combler les rangs dans les trois autres. Vers la fin du mois, le gouvernement décida d'expédier ensemble les quatre brigades. "Les renforts nécessaires au cours de la première année d'une grande guerre, "déclara Sir Robert Borden en annonçant sa décision," sont estimées à 60 et 70%. Si les dépôts destinés à fournir ces réserves étaient établis au Canada, huit ou dix semaines s'écouleraient avant qu'elles fussent parvenues au front. Pour ces raisons, entr'autres, nous jugeons préférable d'avoir ces réserves en Grande Bretagne à portée des forces au front qui devront maintenir continuellement leur plein effectif en évitant tous les délais."

Pendant que la nouvelle armée recevait son instruction à Valcartier, des préparatifs de toute

sorte s'imposaient. Les manufactures de Montréal bourdonnèrent du bruit des métiers qui tissaient l'étoffe khaki que les aiguilles d'une immense armée de tailleurs convertissaient en uniformes, en capotes, en manteaux. Le service spécial de l'artillerie armait les troupes avec le fusil Ross, arme de fabrication canadienne. Les régiments étaient divisés et disposés par bataillons, et les bataillons répartis dans les brigades. Les hommes furent tous vaccinés contre la typhoïde. Il fallait fabriquer et accumuler les approvisionnements, rassembler une flotte de transports, ajuster mille rouages de ce mécanisme.

Au début de septembre, la première division fut passée en revue par le Gouverneur Général, sous une pluie torrentielle; et de nouveau, vers la fin du mois, quelques jours avant l'embarquement, le Duc de Connaught, accompagné par la Duchesse et par la Princesse Patricia, reçurent à Valcartier le salut de la première armée du Canada. A cette revue, le contingent défila sous la conduite de l'homme dont le nom, plus qu'aucun autre, restera dans l'histoire attaché à la première division canadienne. Le Général Hughes pouvait, à juste titre, être fier des 33,000 hommes qui défilèrent ce jour-là, complètement armés et équipés moins de deux mois après la déclaration de guerre en Europe.

Le fait d'avoir levé un pareil nombre d'hommes est d'autant plus remarquable qu'il faut considérer qu'à l'exception du régiment d'Infanterie Légère Princess Patricia, l'énorme majorité des hommes qui s'étaient volontairement enrôlés pour la grande guerre, étaient des civils, sans aucune expérience ni instruction militaires. Les " Princess Pats ", ainsi qu'on désigne maintenant ce régiment

déjà fameux, est le seul qui se composait presque entièrement d'anciens soldats.

Après la revue passée par le Gouverneur-Général, les nouvelles concernant le camp furent intermittentes: le censeur était à l'œuvre et le public supposa que la division était sur le point de se mettre en route. Sous la pluie et dans la boue, en pleines ténèbres, dans la nuit du 23 au 24 septembre, l'artillerie franchit les 20 kilomètres de route qui menaient à Québec où elle arriva au point du jour, les hommes trempées, mais heureux de savoir qu'ils partaient pour le théâtre des hostilités. Le temps était si épouvantable que l'infanterie, qui n'aurait pu avancer sur les routes, fut amenée dans une longue suite de trains lourdement chargés. L'embarquement des chevaux, des hommes, des canons, des équipages fut terminé en moins de trois jours. Puis, la première division canadienne, avec ses réserves, descendit le St-Laurent dans une flotte de transatlantiques telle que jamais jusqu'alors le vaste estuaire n'en avait porté sur son sein.

Cette flotte se rassembla au Bassin de Gaspé, sur la côte extrême de Québec, où l'attendaient les navires de guerre qui devaient la convoyer à travers l'Atlantique. Le 3 octobre, les transports quittèrent la baie de Gaspé, sur trois lignes parallèles, précédés par le *Charybdis,* la *Diana* et l'*Eclipse* de la marine royale, avec la *Glory,* et le *Suffolk* sur les flancs et le *Talbot* à l'arrière. Plus tard le *Suffolk* fut remplacé par le croiseur-cuirassé *Queen Mary.* Le *Florizel,* avec le régiment de Terreneuve à bord, rejoignit la flotte après qu'elle eût quitté la baie de Gaspé.

Le voyage se passa sans incident, mais il fut long; la flotte n'entra dans la Rivière de Plymouth

que dans la soirée du 14 octobre. La censure avait été si sévère que l'arrivée de l'Armada Canadienne était tout à fait imprévue pour les habitants de Plymouth et de Devonport, mais quand la rumeur se répandit que les transports canadiens étaient arrivés, la population se précipita vers les rives où les acclamations et les chants su succédèrent sans interruption.

Nul ne fut admis à bord des transports, mais lorsque les jours suivants les troupes furent débarquées et défilèrent par les rues, elles reçurent un accueil qu'elles n'oublieront pas. Des centaines de soldats avaient là des parents et des amis fort anxieux de les voir, mais l'accès des docks était vigoureusement interdit. Une unique exception fut faite en faveur du Maréchal Lord Roberts.

Le Lieutenant-Général Alderson [1] avait été nommé au commandement du contingent et il rendit

[1] Le Lieutenant-Général Edwin Alfred Hervey Alderson, C.B., a fourni une carrière distinguée. Né en 1859, à Ipswich, il débuta dans la Milice, d'où il passa dans l'Armée régulière en décembre 1878. Entré comme sous-lieutenant au Régiment Royal West Kent, il fut promu lieutenant en juillet 1881. Cette même année, il prit part avec les troupes du Natal (Natal Field Force) à la campagne du Transvaal. L'année suivante, il fut envoyé en Egypte dans l'infanterie montée, et prit part au combat de Kassassin et à la bataille de Tel-el-Kebir, le 13 septembre, ce qui lui valut la médaille avec agrafe et l'étoile de bronze du Khédive. En 1884-85, le lieutenant Alderson prit part à l'expédition du Nil. Promu capitaine en juin 1886 et commandant en mai 1896, il reçut le brevet de lieutenant-colonel en 1897. Il servit au Sud-Africain, sous les ordres de Sir Frederick Carrington en 1896 et 1897. En octobre 1899 il reçut le commandement de l'infanterie montée de la 1ère Brigade de Cavalerie, et il se distingua constamment au cours de la campagne sud-africaine. En 1903, il fut promu au rang de Colonel et nommé au commandement de la 2ème brigade d'infanterie du 1er Corps d'armée. Il devint major-général en 1906 et en 1908 il commandait la 6e division de l'armée du sud aux Indes. Son grade de Lieutenant-Général date du 14 octobre 1914.

visite aux officiers supérieurs avant que le débarquement ne fut commencé.

La division canadienne, l'infanterie légère Princess Patricia et le régiment de Terreneuve occupèrent, dans la plaine de Salisbury, les camps de Bustard, West Down South, West Down North, Pond Farm, Lark Hill et Sling Plantation, et ils y restèrent jusqu'à leur départ pour la France. Subissant la pluie, la boue et le froid de ces quatre sinistres mois, ils travaillèrent et vécurent en déployant cet esprit d'endurance, de courage et de bonne volonté qui par la suite les révéla au monde comme des troupes d'élite. Sur les plaines détrempées, dans le brouillard et la boue, sous les tentes ruisselantes et les huttes enfumées, les bataillons de Canadiens témoignaient déjà de l'esprit qui les inspirait; leurs officiers le constataient et en étaient fiers.

Lord Roberts visita la division peu après qu'elle fut arrivée en Europe. Ce fut la dernière fois que le glorieux soldat parut en public en Angleterre, et voici les principaux points du discours qu'il adressa aux troupes canadiennes :

> " Nous sommes arrivés au moment le plus critique de notre histoire et vous êtes généreusement venus nous apporter votre aide à l'heure du danger.
>
> * * *
>
> " Il y a trois mois, nous nous sommes trouvés engagés dans une guerre que nous n'avons pas cherchée, mais que ceux qui ont étudié la production intellectuelle et les aspirations de

l'Allemagne savaient être une guerre à laquelle nous aurions à faire face, un jour ou l'autre. La prompte résolution du Canada de nous donner une assistance aussi précieuse nous a touché profondément. Cette résolution a été mise à exécution en un espace de temps merveilleusement court, grâce à l'activité stimulante et aux qualités d'organisation de votre Ministre de la Milice, mon ami le Major-Général Hughes.

* * *

" Nous combattons une nation qui considère l'Empire Britannique comme une entrave à son développement, aussi envisageait-elle depuis longtemps notre défaite et notre humiliation. Pour atteindre ce but, elle a créé une magnifique machine de guerre et elle fait effort de tous ses muscles pour obtenir la victoire.

* * *

" Ce ne sera que par les efforts les plus résolus que nous pourrons la vaincre. [1]

Au début de novembre, le roi fit sa première visite à nos troupes, accompagné des Field-Marshals Lord Roberts et Lord Kitchener, de Sir George Perley, membre du cabinet canadien, chargé des fonctions de Haut Commissaire à Londres [2]

[1] Extrait du *Canada,* numéro du 31 octobre 1914.

[2] Lorsque la guerre fut déclarée, Sir George Perley, K. C. M. G., M.P., se trouvait de passage à Londres, en route pour Stockholm où il devait assister au Congrès de l'Union Parlementaire Internationale de la Paix. Il demeura en Angleterre pour y remplir les fonctions de Haut Commissaire du Canada, succédant ainsi à Lord Strathcona qui n'avait pas été remplacé. Sir George est le premier Commissaire d'un Dominion britannique qui ait rang de ministre, et l'avantage pour le Canada en apparaît immédiatement évident. Sir George possède une expérience très étendue des affaires et il serait difficile d'exagérer la valeur des services qu'il a déjà rendus au Gouvernement Impérial et au Gouvernement du Canada.

et de Sir Richard McBride, premier ministre de la Colombie Britannique.

L'infanterie légère Princess Patricia quitta la plaine de Salisbury au début de décembre et fut jointe à la 27e Division Britannique. Le régiment fit partie d'une brigade qui comprenait les 3e et 4e King's Royal Rifles, la 4e Rifle Brigade et la 2e King's Shropshire Light Infantry.

Le roi fit une seconde visite aux troupes canadiennes le 4 février 1915, et le lendemain, une division composée de trois brigades d'infanterie, de trois brigades d'artillerie, d'un train de munitions, et de détachements divisionnaires du génie, des troupes montées et du train des équipages, quittèrent la Plaine de Salisbury et gagnèrent, par voie ferrée, leur port d'embarquement sous le commandement du Lieutenant-Général Alderson.

Le lieutenant-colonel M. S. Mercer (promu depuis Major-Général) commandait la première brigade d'infanterie qui se composait du 1er Bataillon (Régiment d'Ontario) commandé par le lieutenant-colonel F. W. Hill, le 2e Bataillon commandé par le lieutenant-colonel David Watson (promu depuis Brigadier Général), du 3e Bataillon (Régiment de Toronto) que commandait le lieutenant-colonel R. Rennie (promu lui aussi Brigadier Général) et le 4e Bataillon sous les ordres du lieutenant-colonel A. P. Birchall, tombé glorieusement sur le champ de bataille.

La Deuxième Brigade d'Infanterie était commandée par le lieutenant-colonel A. W. Currie (à présent Major Général) et ses quatre bataillons,

les 5e, 7e, 8e et 10e, étaient commandés respectivement par les lieutenant-colonels G. S. Tuxford, W. F. H. Hart-McHarg, L. J. Lipsett (maintenant Brigadier Général) et R. D. Boyle. Les Colonels Hart-McHarg et Boyle sont tous deux tombés à Ypres.

Le colonel R. E. W. Turner, V. C., D. S. O., qui a été depuis promu au rang de Major Général, commandait la 3e Brigade d'Infanterie avec les lieutenant-colonels F. O. W. Loomis, F. S. Meighen (à présent Brigadier Général), J. A. Currie et R. G. E. Leckie (promu depuis Brigadier Général) qui commandaient respectivement le 13e Bataillon (Royal Highlanders du Canada), le 14e Bataillon (Royal Montreal Regiment), le 15e Bataillon (48e Highlanders du Canada) et le 16e Bataillon (Canadian Scottish).

Le lieutenant-colonel H. E. Burstall (maintenant Brigadier Général) commandait l'artillerie canadienne, dont les brigades étaient placées sous les ordres des lieutenant-colonels E. W. B. Morrison (à présent Brigadier Général), J. J. Creelman et J. H. Mitchell. Le commandement des troupes du génie attachées à la Division était confié au lieutenant-colonel C. J. Armstrong (à présent Brigadier Général). Le lieutenant-colonel F. C. Jameson commandait les troupes divisionnaires montées et le commandant F. A. Lister était à la tête de la Compagnie de télégraphie divisionnaire.

La division s'embarqua à Avonmouth et le dernier transport parvint à St-Nazaire pendant la seconde semaine de février.

Les 6e, 9e, 11e, 12e et 17e bataillons restaient en Angleterre comme brigade de base de la division; ils furent transformés plus tard en dépôt d'instruction, et finalement, avec les renforts envoyés du

Canada, ils formèrent la division canadienne d'Instruction sous le commandement du Brigadier Général J. C. MacDougall.

Telle était, avec ses principaux chefs, l'armée qui partit du Canada pour la grande aventure. Elle emportait de hauts espoirs autant qu'elle en laissait derrière elle. A coup sûr, sur aucun des théâtres où se déroule l'immense lutte, on n'aurait pu trouver des hommes d'une physique plus superbe et d'un courage plus ferme. Mais beaucoup de gens aussi, — sans manquer de vaillance ni de patriotisme — songeaient avec anxiété à l'organisation scientifique et à l'inlassable patience avec lesquelles l'Allemagne s'était attachée à créer l'instrument militaire le plus prodigieux que le monde ait jamais vu. Et qu'il leur soit pardonné, s'ils se sont posé cette question : " Des civils, si braves et si intelligents soient-ils, peuvent-ils en quelques mois égaler ces soldats exaltés qui fourmillent triomphants sur les champs de bataille de l'Europe ? " Est-il possible d'improviser des généraux, des états-majors, des chefs de troupes capables de rivaliser avec l'Etat-Major le plus scientifique qui ait jamais conçu et réalisé des opérations militaires ?

C'étaient là des questions formidables, et les plus hardis n'osaient y faire de réponses affirmatives.

L'histoire des Canadiens dans les Flandres, si insuffisamment contée qu'elle soit, rend à tout jamais inutile de les poser encore.

CHAPITRE II

EN CAMPAGNE.

"Plug Street." — L'armée anglaise. — Au grand quartier général. — Cantonnements. — La boue ou la mort. — Les tranchées. — Le sifflement des balles. — Sir Douglas Haig. — Le Front. — Réserves dans le récit. — La Revue du commandant en Chef. — Les Canadiens dans les tranchées. Les parties de football. — Les "Jack Johnsons." — Un défi allemand. — Le Général Alderson. — Ses méthodes. — Son allocution aux Canadiens. — Des troupes superbes.

Et que la brise solennelle
Porte à l'ancien monde étonné
L'hymne d'un peuple nouveau-né
Qui chante en déployant son aile,
Peuple, déroulons nos drapeaux !
Nous avons notre vieille histoire ;
Il est encor des jours de gloire
Nous pouvons être des héros !

FRÉCHETTE.

"Things 'ave transpired which made me learn
The size and meanin' of the game.
I did no more than others did,
I don't know where the change began ;
I started as an average kid,
I finished as a thinking man."

—KIPLING.

"Les dures nécessités d'aujourd'hui exigent
nos services pour quelque temps."

Antoine et Cléopâtre — SHAKESPEARE.

Après un lent trajet de près de 600 kilomètres en chemin de fer, depuis le port de débarquement, les Canadiens arrivèrent à une petite gare située à 20 kilomètres à l'ouest du bois de Ploegsteert —

historiquement désigné sous le nom de "Plug Street" — où des régiments anglais s'étaient déjà rendus fameux. Là, les Canadiens se trouvèrent dans le triangle compris entre St-Omer à l'ouest, les ruines d'Yprès à l'est et Béthune au sud dans lequel tenait alors toute l'armée britannique en France.

C'était un fragment de territoire aussi remarquablement intéressant qu'on pût l'imaginer, plein de mouvement, de romanesque, et d'une infinie complication dans le détail de son organisation ; il renfermait les rudiments déjà merveilleux de la grande armée britannique que nous voyons aujourd'hui, et la tâche qui m'incombe est de montrer, aussi clairement que je le pourrai, comment, dans ce triangle, vivait, évoluait et combattait la première armée britannique.

Cette armée en campagne s'étendait comme un éventail ouvert dont le bord onduleux serait représenté par les tranchées de première ligne, par le front même de combat, souvent à portée de voix de la ligne adverse. A quelques centaines de mètres de cette ligne de feu, s'étendaient les tranchées de support. Les troupes qui les occupaient changeaient de poste entre elles tous les 48 heures, et tous les quatre jours, elles se retiraient à l'armée d'où venaient les remplacer des troupes fraîches. Tous ces mouvements s'exécutaient de nuit pour éviter la fusillade de l'ennemi.

Au long des branches de l'éventail, s'échelonnaient les états-majors de brigade, de division, de corps d'armée et d'armée, dont les groupes devenaient de moins en moins nombreux vers le centre, siège du grand quartier général, où le Commandant en Chef a la main sur la dynamo dont les

impulsions se répercutent dans les moindres parties du mécanisme.

C'est du grand quartier général que sont dirigés et vérifiés les mouvements de toute l'armée britannique, ou plutôt des diverses armées britanniques. C'est un ministère de la guerre en campagne, avec ses diverses branches minutieusement coordonnées et fonctionnant comme une machine unique. C'est le centre des opérations où s'élaborèrent les plans d'attaque sous la direction du Commandant en Chef et de son chef d'état major.

Non loin se trouve le bâtiment occupé par le service des "signaux" avec son réseau de télégraphes, d'estafettes à motocyclettes, qui est le moyen par lequel les diverses parties de l'organisme communiquent entre elles et avec les bases d'approvisionnement et le War Office à Londres. Les "signaux" poussent leurs fils jusqu'à portée de fusil des tranchées et chaque subdivision de l'armée dispose de ses téléphones depuis l'état-major de bataillon jusqu'aux lignes de feu.

Tous proches aussi sont les bureaux du service des renseignements qui recueille de toutes les sources imaginables les informations concernant l'ennemi. Il reçoit et compare les interrogatoires des prisonniers et il en questionne quelques-uns lui-même. Il compulse les documents, lettres, carnets, papiers officiels ramassés sur le champ de bataille. Il rassemble les rapports de ses agents (que l'ennemi désigne sous le nom d'espions) sur ce qui se passe ou se prépare derrière les lignes de l'ennemi.

Au quartier général, se trouve l'Adjudant-Général dont l'administration a la charge d'assurer le ravitaillement de l'armée en hommes et en munitions, le transport de tous les prisonniers à la

base, la répression des infractions à la discipline et le bien-être spirituel des troupes.

De ses bureaux voisins le quartier-maître général dirige les transports de vivres pour les hommes et de fourrage pour les chevaux et de tous approvisionnements, autres que les munitions.

De là aussi, le Directeur Général du service médical qui veille au traitement des blessés depuis les postes de première ligne jusqu'aux ambulances d'évacuation, d'où, par des trains sanitaires ils sont transportés aux hôpitaux de base en France ou en Grande Bretagne.

Le service géographique est l'un des endroits les plus curieux du quartier général. Depuis le début de la guerre, des milliers de cartes de tous genres et de toutes dimensions y ont été dressées et imprimées, depuis les vastes cartes pour fixer aux murs ou étaler sur les tables jusqu'aux menues feuilles portant les contours exacts de quelques lignes de tranchées allemandes et fort utiles pour les commandants de batteries ou de bataillons. On y fixe aussi des vues panoramiques et étonnantes photographies des positions allemandes, prises à de très courtes distances, souvent sous la fusillade, par des officiers qui se spécialisent dans ce sport périlleux et utile.

En se dirigeant du grand quartier général vers les bords de l'éventail, on se trouve en contact avec un nombre d'hommes de plus en plus grand, et on se rend compte très vite qu'en dépit des rigueurs de la guerre de tranchées, nos troupes sont superbes et prêtes à toutes les tâches que les hasards de la campagne leur imposeront. Leur état physique demeure étonnamment robuste.

Par exemple, le soir où j'arrivai dans la région des cantonnements je vis plusieurs bataillons qui

se rendaient aux tranchées; bien qu'ils fussent au front depuis des mois, ils marchaient d'une allure aussi allègre que s'ils venaient de débarquer ou faisaient une promenade sur les routes d'Angleterre. Les visages rayonnant de santé, les yeux brillants comme ceux d'une troupe d'écoliers, ils avançaient en sifflant, entre les peupliers d'une longue route droite des Flandres.

La vigueur des hommes est dûe en grande partie à l'excellence de leur nourriture. L'état sanitaire est meilleur que dans toute autre armée qui ait jamais fait campagne. Les cas de typhoïde y sont extrêmement rares et ce résultat est dû aux mesures qui sont prescrites et observées; l'une des plus remarquables est le système des bains chauds et la stérilisation des équipements.

Des établissements de bains ont été installés en maints endroits. Le plus vaste se trouve dans une manufacture de jute transformée. A toute heure du jour, les compagnies se succèdent et les hommes y prennent leur bain chaud. Ils se dévêtissent entièrement et tandis qu'ils barbottent dans d'immenses cuves d'eau chaude, leurs uniformes et leur linge sont soumis à une température de 200° qui détruit toute vermine.

Au début, les petites villes, les villages, les maisons isolées et les fermes à faible distance de la ligne de feu servaient de cantonnements, et un grand nombre d'hommes y cantonnent encore. J'ai trouvé ainsi une compagnie de territoriaux qui prenaient confortablement leur repos dans une vaste ferme dont les officiers occupaient le corps d'habitation. Mais récemment un grand nombre de huttes en bois ont été édifiées en divers endroits à travers la contrée, et c'est là que se reposent les hommes au retour des tranchées. Ils sont fatigués,

quand ils rentrent "au logis", mais un bain, une bonne nuit de sommeil, un solide "breakfast" et une promenade au grand air, loin de la portée des balles obstinées produisent un effet magique. Dans l'après-midi, ils entament une partie de football avec autant d'entrain que des collégiens, et ceux qui ne jouent pas assistent à la partie en plaisantant et en applaudissant. En un seul jour, au cours d'une randonnée en automobile, j'ai vu autant de parties de football qu'on en verrait un samedi après-midi en Angleterre.

Tous les jours arrivent les lettres et les journaux. Chaque gare possède son wagon postal, remisé sur une voie de garage, où se fait le tri des lettres de la division. On compte en moyenne plus d'une lettre par jour par homme en campagne, et cette correspondance contribue au bon état moral des troupes. Jamais encore, aucune armée n'avait reçu aussi régulièrement et rapidement des nouvelles de ses foyers. En outre, les hommes sont constamment envoyés par série, en permission de 5 ou 7 jours par delà la Manche.

La ligne de feu n'est guère plus éloignée de la base que Londres ne l'est de la mer, et on y parvient en traversant les cantonnements et les états-majors d'unités. Lorsque les Canadiens arrivèrent, les forces britanniques tenaient un front de 40 à 50 kilomètres qui s'étendait depuis Yprès au Nord, où la 7e division opposa une héroïque résistance à la Garde Prussienne, jusqu'à Givenchy au Sud, non loin du champ de bataille de Neuve Chapelle.

L'armée britannique se maintient là depuis le moment où elle tenta sa rapide poussée de l'Aisne vers les Flandres, dans l'espoir — bien étrange à présent — de tourner le flanc des Allemands, et en

fait, réussissant à empêcher un mouvement tournant beaucoup plus formidable de la part de l'ennemi. Elle a tenu bon, vivant et combattant dans un océan de boue pendant tout l'hiver. Des pompes à bras vidaient l'eau des tranchées remplies sans cesse par les infiltrations du sol détrempé. On y installait des planchers, on y empilait de la paille, mais la boue submergeait tout. On marchait, on s'asseyait, on se couchait dans la boue. C'est à peine si les hommes parvenaient à défendre leur fusil contre la boue. Il fallait ramper dans la boue pour la relève de la tranchée, s'accroupir dans la boue pour échapper aux balles allemandes; il fallait choisir entre la boue ou la mort. Au printemps, il y eut quelque amélioration. Les pluies furent moins fréquentes et le vent commença à sécher le sol. Par les beaux jours, il y eut même de la poussière sur les routes, bien que le cloaque de boue persistât de chaque côté de la chaussée pavée. Dans les tranchées, la boue prit plus de consistance.

La première ligne des tranchées court presque dans un sol en contre-bas entrecoupé de ruisseaux et de petits cours d'eau. Le pays est si plat et l'atmosphère si alourdie de vapeurs ou de brumes qu'en général le regard s'étend rarement au delà d'une portée de fusil. Plus les lignes de feu sont proches et plus difficile il est d'apercevoir un être vivant. Des milliers d'hommes sont là, à portée de voix, sans qu'on n'en voit aucun. Amis et ennemis se dissimulent avec autant de soin.

Certaines des plus fameuses tranchées sont dans un bois connu de toute l'armée sous le nom de "Plug Street", encore que l'endroit soit différemment orthographié sur les cartes (Ploegsteert). Pour y atteindre, il faut passer à portée des balles

ennemies, car la plupart du temps les tranchées ne sont guère à plus de 250 mètres les unes des autres et ça et là même une distance de 40 à 50 mètres seulement les sépare. On rampe et on se glisse dans l'ombre par des sentiers dont des longs mois d'expérience ont révélé la relative sécurité et l'on finit par tomber dans un boyau de communication qui, par d'incessants zigzags, vous amène à la tranchée de première ligne où les hommes sont aux aguets, le fusil en main, prêts à riposter à toute attaque, ou tirant un coup de feu contre une meurtrière découverte dans le parapet de la tranchée ennemie.

Les tranchées de "Plug Street" ressemblent à toutes les autres: on se les imagine fort dramatiques avant d'y être, mais, à moins d'y arriver pendant un arrosage d'obus, on les trouve relativement d'une tranquillité morne et banale. Le risque de la mort leur donne seul un intérêt particulier entre les autres trous creusés par les hommes, dans la terre gluante. Le bourdonnement de guêpe d'une balle passant au-dessus de votre tête vous rappelle de temps en temps que la mort cherche une proie. "Plug Street" s'est acquis une célébrité durable. Pendant le premier hiver, les hommes s'embourbèrent dans cette horrible cloaque où ils tracèrent parmi les arbres tout un réseau de sentiers vaseux où l'on enfonçait seulement jusqu'à la cheville ou parfois jusqu'au genou, et bientôt chacune de ces allées sous bois fut baptisée de quelque surnom comique.

Tels étaient l'aspect et l'atmosphère des lignes du front lorsque les Canadiens y arrivèrent, Après quelques jours d'instruction spéciale, ils furent cantonnés dans la région de la 1ère armée que commandait Sir Douglas Haig. Le quartier général de

la division fut installé près d'Estaires, le quartier général de la brigade près des positions avancées et le front occupait la ligne indiquée sur la carte de la page 37.

J'ai décrit, autant qu'il m'est permis de le faire, les dispositions et l'organisation générales de l'armée britannique telles qu'elles étaient lorsque les Canadiens débarquèrent en France. Il est maintenant nécessaire de nous occuper en détail du "front", cette succession interminable de terriers où des dizaines de milliers d'hommes restent nuit et jour les armes à la main et où les troupes canadiennes ont déjà combattu avec une bravoure et un élan, en même temps qu'une ténacité, qui ont rarement, et peut-être jamais, été égalées dans l'histoire des guerres.

Nul ne peut examiner ce que, faute d'un meilleur terme, on appelle le "Front" dans cette guerre déconcertante, sans percevoir la vérité de ce qu'on a souvent répété que c'est une guerre sans front.

A mesure qu'on approche du point du contact des armées adverses, on est frappé par le nombre immense des forces en présence, convergeant l'une vers l'autre, semble-t-il, en vue de quelque grand dessein militaire. Mais plus on avoisine le front et plus complètement disparaît le spectacle jusqu'à ce que finalement, la fleur de la jeunesse européenne s'engloutit dans des lignes de fortifications immenses mais à peine visibles.

Maintenant donc, la division canadienne, elle aussi, est au front. Les longues incommodités d'un hiver maussade, dans la plaine de Salisbury ne sont plus qu'un souvenir lointain et sans rancune. La division canadienne accepta sans grief que l'honneur fût accordé à l'Infanterie Légère Princess Patricia d'être la première à porter sur les

champs de bataille des Flandres les insignes du Canada. Il était reconnu que ce régiment possédait des connaissances techniques plus grandes et était parvenu à un degré de perfection que les autres unités ne pouvaient atteindre sans une plus longue préparation. La fortune de ce régiment sera narrée dans un chapitre subséquent, mais d'ores et déjà on peut dire qu'il s'est montré digne de combattre côte à côte et sur un pied égal avec l'armée de vétérans et de héros qui ont tenu les tranchées pendant ce premier et horrible hiver dans les Flandres.

Ce récit exige une rédaction des plus minutieuses ; en tout cas, il faut omettre beaucoup de choses qui offriraient le plus vif intérêt, parce que, étant donné la surprenante organisation du service allemand des renseignements, il pourrait être préjudiciable de publier des détails relatifs aux unités et à leur action, aussi longtemps que les formations générales dans lesquelles ces unités jouent un rôle n'auront pas été modifiées. C'est par respect pour cette considération que le moment de rendre pleinement honneur aux unités en les identifiant exactement a été si souvent remis, de sorte que l'héroïsme et les actions d'éclat de nos soldats ne sont connus que lorsqu'ils sont déjà à demi oubliés dans le tourbillon des exploits nouveaux.

En lisant ce volume, et ceux qui suivront, il faudra tenir compte de ces restrictions nécessaires. Néanmoins malgré la stricte observation des règles qui nous guident, il sera possible de donner un aspect général de la division canadienne, des milieux et des contrées dans lesquels elle a vécu, de ses faits et gestes. Même s'ils n'intéressent pas les indifférents, ces détails ne seront pas lus sans émotion par ceux qui ont envoyé leurs fils et leurs

frères prendre leur part de la plus formidable bataille de l'histoire, pour maintenir les principes qui, dans leur application générale, sont aussi nécessaires aux libertés du Canada qu'aux libertés de l'Europe.

Avant d'aller occuper la partie des tranchées qui leur était réservée, les Canadiens défilèrent devant le Commandant en Chef et son Etat-Major. Ceux qui assistèrent à ce défilé sur la place du marché d'une ville grise des Flandres étaient des juges compétents du physique et de la valeur des soldats. Il convient de n'employer ici aucun terme exagéré et il suffira de dire que ceux qui inspectèrent d'un œil si attentivement critique cette armée, exprimèrent l'avis que, à les juger par leur physique et leur allure martiale, on pouvait fonder sur ces troupes des espoirs comme n'en avait promis aucun autre des contingents qui étaient venus grossir les rangs du corps expéditionnaire.

Quand les troupes canadiennes prirent leur tour dans les tranchées, rien de sensationnel ne leur arriva. Ce ne fut pas leur destin d'être, dès le début, lancées dans une attaque désespérée ni de se cramponner tenacement à des tranchées dont les Allemands auraient résolu de s'emparer, Certes, elles subirent quelques pertes. On n'entre pas dans les tranchées, non plus qu'on n'en sort sans perdre quelques hommes, car le tireur dissimulé ne manque pas de prélever son tribu quotidien; pourtant, les premières expériences des Canadiens furent des plus calmes, et l'on compte les incidents à la mesure qu'on leur donne dans cette guerre. Cette période d'immunité eut d'excellents effets. Entre autres caractéristiques, le Canadien est adaptable et les expériences de ces quelques semaines lui enseignèrent plus de sagesse qu'à beaucoup d'autres.

L'activité des tranchées ne comporte plus, au point de vue de la durée, l'effort épuisant imposé à tous pendant les jours d'anxiété de l'automne 1914, où une mince ligne de troupes en khaki avait à tenir, parfois sans le secours d'aucune réserve, une ligne immense contre les troupes supérieures. A présent, le travail des tranchées, par rapport à la période que les hommes y passent, est tout à fait dans les forces de troupes solides et résolues. Dans une même ligne, les hommes prennent tour à tour la garde, jusqu'au moment où leurs camarades des positions de l'arrière viennent les relever.

Malgré son occasionnelle monotonie, la vie des tranchées est stimulante, mais pas au point d'empêcher les Canadiens d'examiner avec un intérêt profond et étrange les petites localités où les troupes au repos sont cantonnées, d'étudier l'activité un peu fébrile et les mœurs sur lesquelles ils ont déjà laissé beaucoup de leur individualité. Qu'on se représente une rue étroite dont le centre est pavé et dont les côtés sont encombrés de boue gluante; bordez-la de maisons souvent sordides et de quelques menues boutiques; ajoutez un château, de dimensions modestes, pour le quartier général, des bureaux sommaires pour l'état-major et vous aurez une idée assez exacte du cantonnement qui abrite la partie de la division qui est au repos; et cette ville est semblable à maintes autres dans ce pays peu attrayant. L'intérêt qu'elle présente pour nous réside dans ses habitants du moment. Parcourez la rue et, si vous êtes canadien, vous vous sentirez immédiatement dans une atmosphère sympathique et familière. Partout, on entend des voix dont on sait à qui elles appartiennent sans avoir besoin de voir sur les épaules l'insigne de bronze: *Canada.* Ce peut être le parler de la Nouvelle-

Ecosse ou l'accent de la Colombie Britannique, ce peut être l'intonation par laquelle le Canadien-Français cherche à adapter au français des Flandres la langue que ses ancêtres emportèrent, il y a plusieurs siècles, sur un continent nouveau, mais quoi qu'il en soit, tout cela est canadien.

Bientôt, vous croisez une compagnie qui, à pas cadencés, se rend au bain, à cette opération expéditive qui, en une demi-heure, nettoie les baigneurs et passe à l'étuve le moindre lambeau de leur accoutrement. Ils marchent à la cadence d'un chant au refrain entraînant, un chant qui, si vous venez de Toronto, éveillera peut-être en vous des réminiscences. Ces jeunes gens, ou la plupart d'entre eux, sont des élèves du Collège, et ils ont entonné le chant de leur université qui a pour refrain "Toronto."

Si vous avancez plus loin dans la direction du front, vous parviendrez bientôt, très tôt, à une région où l'artillerie lourde cherche jour et nuit à imposer sa prépondérance, et où les Canadiens fourmillent. Voilà leurs batteries habilement masquées, voilà des vivres et des munitions pour les tranchées. Sans cesse, on rencontre des détachements de relève et des réserves si bien qu'il semble étrange de rencontrer des gens qui ne sont pas en khaki et n'ont pas l'insigne canadien. La passion du football, que le Canadien commence à partager avec son camarade anglais, ne diminue en rien l'empressement avec lequel il se rend au front. Une partie fort animée était une fois en train près de nos lignes quand une inquiétante succession de "marmites" vint parsemer les environs du terrain de jeu. Les seuls qui n'y prirent aucune attention furent les joueurs et il ne fallait rien moins qu'un ordre péremptoire du Prévôt-Maréchal pour mettre

un terme à une partie qui devenait inutilement dangereuse. Naturellement, aussi, nos soldats ont fait la connaissance de "Jack Johnson" et sans l'aimer — car il n'a rien d'aimable — ils le supportent avec toute la constance dont un homme brave est capable. Notre artillerie réussit à faire mieux que de simplement tenir tête. De la division qui les précéda dans les tranchées, nos canonniers recevaient un legs désagréable sous les espèces d'un poste d'observation allemand qui avait longtemps fait harceler nos lignes grâce aux renseignements qu'il plaçait à la disposition de l'ennemi. Nous fûmes assez heureux pour le mettre hors d'action à la troisième salve que nos batteries tirèrent — succès accueilli à la fois comme un encouragement et comme une délivrance.

Notre infanterie ne fut pas spécialement engagée dans le combat de Neuve-Chapelle, mais nos batteries jouèrent leur rôle dans cette canonnade scientifique qui précéda l'attaque britannique, et pendant toute la durée de l'action nos hommes se tinrent prêts à recevoir l'ordre qui, si la tournure de la situation l'avait permis, les aurait envoyés eux aussi tenter leur premier assaut sur les tranchées allemandes; nombreux étaient ceux qui attendaient impatiemment cet ordre, pour prouver aux Allemands qu'ils s'étaient permis des libertés excessives. Dès la première nuit où nos troupes occupèrent les tranchées, les Allemands se mirent à les interpeller: "Sortez, vous autres, les Canadiens! Venez donc vous battre!" Or, en temps normal, les tranchées ont un code qui régit l'aménité des relations, et un défi de ce genre est jugé impertinent.

Le Canadien applique son langage aux incidents de sa vie quotidienne. Quand une fusée éclairante

illumine soudain l'espace entre les deux tranchées: " Tiens! l'aurore boréale!" s'écrie le Canadien, et le terme est resté.

Il serait évidemment déplacé de dire du Général Alderson autre chose sinon qu'il s'est acquis la confiance absolue des belles troupes qu'il commande, et il serait étrange que leur confiance réciproque ne fût pas féconde. L'observateur est immédiatement frappé par la précision extraordinaire avec laquelle le Général connaît le corps entier des officiers qu'il a sous ses ordres. Il semble les connaître de nom et de vue aussi bien que s'il les commandait depuis six ans au lieu de six mois. Et dans les moments critiques, c'est là une circonstance qui peut compter pour beaucoup.

Les méthodes du Général Alderson — à la fois pratiques et militaires — ne sauraient mieux apparaître que dans les quelques extraits suivants de l'allocution qu'il adressa aux troupes avant leur premier départ pour les tranchées:

" Officiers, sous-officiers, caporaux et soldats,

" Nous allons occuper et maintenir une ligne de tranchées. A cette occasion, j'ai à soumettre diverses choses à vos réflexions. Vous allez prendre possession de tranchées en bon état et, en général, sèches. Je les ai visitées moi-même. Elles sont intactes et les parapets en sont solides. Laissez-moi vous dire d'abord que nous avons eu déjà diverses pertes, pendant que vous étiez attachés à d'autres divisions. Certaines de ces pertes étaient inévitables, et c'est la guerre. Mais je soupçone que quelques-unes, très peu sans doute, auraient pu être évitées. J'ai appris qu'en certains cas, les hommes se sont exposés sans aucune utilité militaire et peut-être simplement pour satisfaire leur curiosité. Nous ne pouvons pas perdre des hommes de votre

qualité. Nous aurons besoin de vous tous si nous avançons ou si les Allemands avancent. Ne vous exposez en aucune manière, à moins que ce ne soit absolument nécessaire au moment où vous le faites. Vous êtes pourvus des moyens d'observer l'ennemi sans exposer vos têtes. Se faire tuer sans utilité militaire, c'est priver l'Etat de bons soldats. Les hommes jeunes et braves aiment les risques, mais un soldat qui risque sa vie par insouciance ne joue pas le bon jeu. Il fait preuve de stupidité, car si mauvais que puisse être le tir des Allemands, ils ont des tireurs isolés, qui, abrités derrière les lignes et toujours aux aguets, ne manquent pas leur coup. Si vous passez sans ordre votre tête au-dessus du parapet, ils la viseront.

" Autre chose encore. Les troupes nouvelles dans les tranchées tirent à tort et à travers la première nuit. Vous éviterez cela, C'est gaspiller les munitions sans faire de mal à personne, et l'ennemi se dit: " Ce sont des troupes nouvelles qui manifestent leur nervosité." Vous serez canonnés dans les tranchées. Dans ce cas, accroupissez-vous et restez à l'abri. Le conseil est facile, car il n'y a pas autre chose à faire. Si vous sortez ce sera pire, et en outre les Allemands entreront. S'ils entrent, nous serons obligés de contre-attaquer pour les déloger, ce qui nous coûtera des centaines d'hommes au lieu de quelques-uns que des éclats d'obus pourraient atteindre. Les Allemands n'aiment pas la baïonnette et ils ne tiennent pas devant des attaques à l'arme blanche. S'ils viennent sur vous, ou si vous marchez contre eux, allez-y à la baïonnette. Vous avez le physique pour la pousser à fond. Vous n'y manquerez pas, j'en suis sûr, et je n'envie pas le sort des Allemands sur qui vous tomberez à coups de baïonnette.

" Il y a encore une autre chose. Mon ancien régiment, le Royal West Kent, a été ici depuis le commencement de la guerre et il n'a jamais perdu une tranchée. L'armée dit d'eux: " Le West Kent jamais ne recule! " Je suis fier de cette gloire de mon vieux régiment, et j'y vois un heureux présage. Je suis des vôtres, maintenant, et vous êtes des miens, et avant peu l'armée dira: " Les Canadiens jamais ne reculent! " Mes enfants, c'est sur ce vœu que je termine. Les Allemands ne vous feront jamais reculer."

Avant de conclure le présent chapitre, il sera permis d'indiquer que les critiques militaires les plus sévères, aussi bien en France qu'en Angleterre, ont exprimé leur vive admiration pour la puissance organisatrice qui, dans un pays non militaire, a su produire en si peu de temps, d'aussi belles troupes. Dans l'équipement, dans les innombrables détails dont la coordination assure l'efficacité, la division canadienne soutient la comparaison avec toutes les autres divisions en campagne. Ce résultat n'a été possible que grâce au labeur, au zèle et à l'immense énergie que dès le début de la guerre, manifestèrent tous ceux qui eurent pour devoir de collaborer à cette improvisation.

CHAPITRE III

NEUVE CHAPELLE.

Aide précieuse des Canadiens. — Randonnée dans la nuit. — Scènes au bord de la route. — Vers l'ennemi. — A la croisée des chemins. — "Neuve Chapelle à six kilomètres !" — Terrible bombardement. — Les bons gros obusiers. — Aéroplanes anglais. — Combat avec un taube. — Sang-froid d'un aviateur. — L'attaque du village. — Prisonniers allemands. — Le banquier de Francfort. — La fierté des Indiens. — L'arrêt de nos espoirs. — L'objectif de l'attaque. Ce qui fut obtenu. — La force inattendue des défenses allemandes. — Fortins à mitrailleuses. — La grande attaque d'infanterie. — Retards malheureux. — Les commentaires de Sir John French. — L'attaque britannique enrayée. — La crête d'Aubers n'est pas prise. — Retranchements. — Le baptême du feu de la division canadienne. — Morte et blessée. — Les tranchées du saillant d'Ypres.

"La gloire est immortelle et le chagrin s'oublie."—BRYDGES.

"Pendant la bataille de Neuve Chapelle, les Canadiens ont tenu une partie de la ligne défendue par la Première Armée, et bien qu'ils n'aient pas été engagés dans l'attaque principale, ils ont été d'une aide précieuse en gardant l'ennemi activement employé sur le front de leurs tranchées." — *Dépêche de Sir John French sur la bataille de Neuve Chapelle commencée le* 10 *mars* 1915.

"Voyez sur les remparts cette forme indécise,
Agitée et tremblante au souffle de la brise :
C'est le vieux Canadien à son poste rendu !
Le canon de la France a réveillé cette ombre,
Qui vient, sortant soudain de sa demeure sombre,
Saluer le drapeau si longtemps attendu."

Octave CRÉMAZIE.

Ces naïfs paysans de nos jeunes campagnes
Où vous avez trouvé vos antiques Bretagnes,
Au village de vous parleront bien longtemps,
Et quand viendra l'hiver et ses longues soirées
Des souvenirs français ces âmes altérées
Bien souvent rediront le retour de nos gens !

Octave CRÉMAZIE.

Je quittai à la nuit le Quartier Général de la division canadienne, et partis en automobile, vers

le sud-est, dans la direction de Neuve Chapelle. C'était la veille de la grande attaque, et dans la clarté projetée par les phares de la voiture, un tableau kaléidoscopique d'hommes en marche se déroulait.

Au front, aucun arrêté de police ne restreint l'éclairage comme à Londres ou à Paris ou sur les routes de l'arrière; la portée des canons ennemis fait seule la loi; cette limite franchie le danger est passé et vous ouvrez les phares en grand. Mais dès que vous êtes à la portée des obus ou des balles, vous ne gardez vos lumières qu'au péril de votre vie. Aussi préfère-t-on voyager dans les ténèbres.

Pendant que nous roulions avec nos phares allumés, des milliers d'hommes en khaki avançaient sur la route dans la direction de Neuve Chapelle. Comme un flot interminable, leurs visages apparaissaient un instant, et chaque forme sombre dans les rangs surgissait une seconde en un clair contour qui se silhouettait contre l'arrière plan d'obscurité, et se noyait aussitôt dans la légion des ombres en route vers l'aurore et vers Neuve Chapelle. Cependant, le bruit de pas des bataillons que nous dépassions n'était pas celui d'une armée fantôme, mais le pas ferme, intrépide, indomptable d'hommes armés et bien entraînés.

De temps en temps, les commandements : " Halte ! " s'entendaient et les colonnes s'arrêtaient immédiatement; au bout de quelques minutes, l'ordre de marcher retentissait et les colonnes repartaient. Et cela dura ainsi : halte, — en avant, — halte, — en avant, — heure après heure, pendant toute la nuit le long de cette route encombrée, — un fleuve d'hommes et de canons.

D'une autre direction, arrivaient des batteries qui par une route différente devaient gagner leurs

positions devant Neuve Chapelle, se rattrapaient, se dépassaient, des légions d'hommes et des files de canons cahotants et bruyants, qui s'approchaient, sous le manteau de la nuit, de la ligne de tranchées où l'ennemi était tapi.

Ce n'était pas le moment de causer un encombrement, et, pour se garer, mon automobile dérapant sur le pavé s'enfonça jusqu'à l'essieu dans la boue épaisse et gluante des bas-côtés. L'artillerie passa, et quand nous voulûmes regagner le pavé, nos roues tournèrent en fouettant la boue sur place. Impossible de se dépêtrer de la boue pâteuse de la Flandre, et il nous fallut le secours d'une voiture d'ambulance dont les chevaux attelés à l'auto le décollèrent du fossé gluant.

A l'aube j'arrivai à un carrefour ; le poteau indicateur, montrant la route du sud-est portait cette inscription : " Neuve Chapelle à 6 kilomètres."

Cette route, que les légions avaient suivie menait en droite ligne aux tranchées qui allaient être attaquées, au village situé en arrière et qu'il fallait prendre, et, à quelques kilomètres plus loin, jusqu'à La Bassée, fortement défendue par les Allemands.

" Neuve Chapelle à six kilomètres ", — à peine une heure de marche par cette fraîche et claire matinée — cinq minutes en temps de paix avec un bon auto. Mais combien faudrait-il d'heures de lutte acharnée pour franchir cette courte distance en palier : " Neuve Chapelle à six kilomètres ! " Entre ce poteau et le village qu'il indiquait, des milliers d'hommes en armes — fils de l'Empire — étaient venus de Grande Bretagne, des Indes, de toutes les parties des Dominions d'Outremer pour enfoncer le coin jusqu'au bout de ces six kilomètres de route, jusqu'au cœur des lignes allemandes. A

cette croisée des chemins, ils avaient fait halte. Quels espoirs et quelles craintes, quelles joies et quelles douleurs, quels triomphes et quelles tragédies évoquait ce sévère poteau, qui, comme l'index osseux de la mort, désignait ce tronçon de route : " Neuve Chapelle à six kilomètres ! "

Je fis à pied une partie du chemin, car les bataillons massés là étaient si denses que le passage d'un auto eut été impossible. Ces troupes étaient tenues en réserve. Celles qui avaient été choisies pour l'attaque étaient déjà dans les tranchées à droite et à gauche de la route, attendant l'ordre d'avancer.

A peine avais-je dépassé le poteau indicateur que la tranquillité relative du matin fut horriblement déchirée par le rugissement et le fracas de centaines de canons. Il était exactement 7 heures et demie. Ce moment précis avait été fixé d'avance pour le commencement d'une canonnade plus concentrée et plus furieuse qu'aucune autre jusqu'alors dans l'histoire des guerres. Elle continua avec une extraordinaire violence pendant une demi-heure, et des pièces de tout calibre y prirent part. Plusieurs bons gros obusiers anglais lancèrent leurs énormes projectiles dans les lignes allemandes sur lesquelles s'abattait un ouragan de schrapnels vomis par une multitude de pièces plus petites. Les canons et les tranchées adverses ripostèrent à peine, car l'ennemi cherchait à s'abriter contre ces rafales.

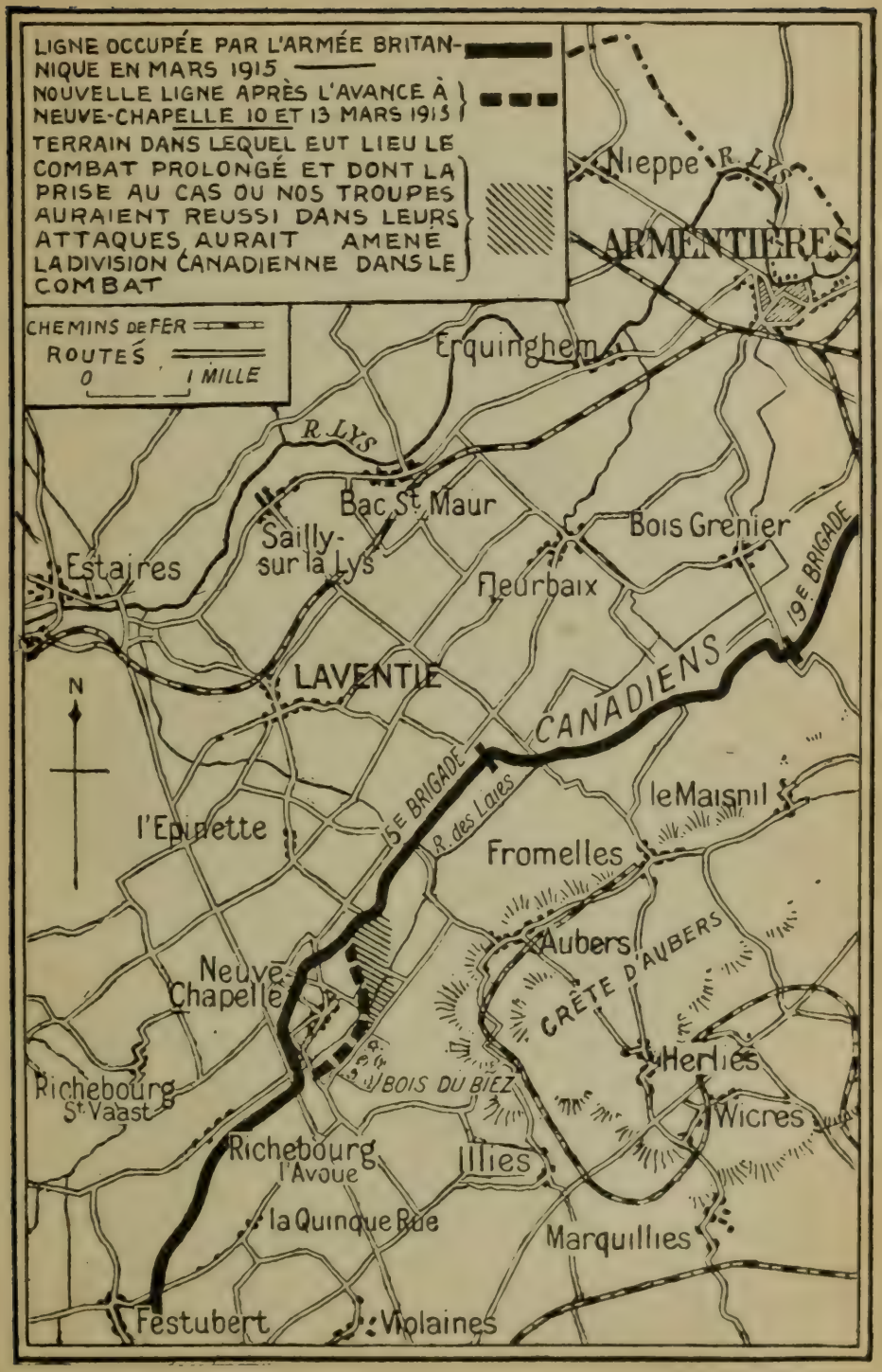
Je tournai vers la gauche et j'observai pendant un temps la part que l'artillerie canadienne prenait à cette attaque. La division canadienne, un peu au nord de Neuve Chapelle, attendait dans ses tranchées, espérant toujours recevoir l'ordre d'avancer.

Descendant la route, j'arrivai à un petit carrefour où un général fameux se trouvait entouré de son Etat-Major. Les estafettes arrivaient à tout moment sur leurs motocyclettes, et lui apportaient des rapports sur le bombardement. Les nouvelles étaient bonnes. Le Général attendait le moment où la canonnade cesserait aussi brusquement qu'elle avait commencé, et alors, il lâcherait ses troupes.

L'infanterie indienne défila sur la route en saluant le général, qui rendit le salut et cria : "Bonne chance!" à l'officier qui commandait la colonne. L'officier, un Indien, souriant, répondit à la mode orientale: "Notre Division a doublé de force depuis qu'elle vous a vu, Général Sahib!"

Pendant le bombardement, les aéroplanes anglais évoluaient au-dessus de nos têtes et jusqu'au dessus des lignes ennemies. Les Allemands dirigèrent promptement vers eux quelques-uns de leurs canons. Nous voyions les petits nuages de fumée s'étaler quand les projectiles éclataient devant, derrière, au-dessus, au-dessous et partout autour des machines sans les atteindre. Elles évoluaient comme des aigles, par dessus le fracas de la bataille, observant et évaluant le dommage que nos batteries infligeaient et notifiant les résultats obtenus.

Soudain un taube s'éleva et poussa une pointe vers les lignes britanniques, Alors commença la lutte où l'emporte la machine qui peut atteindre l'altitude la plus élevée et tirer de haut sur l'ennemi. Le taube montait en spirales poursuivi par deux aéroplanes anglais, qui le gagnèrent de hauteur et nous vîmes bientôt que le compte de la machine ennemie était réglé. Le pilote fut probablement atteint. L'engin eut quelques mouvements dé-


LIGNE OCCUPÉE PAR L'ARMÉE BRITANNIQUE EN MARS 1915
NOUVELLE LIGNE APRÈS L'AVANCE À NEUVE-CHAPELLE 10 ET 13 MARS 1915
TERRAIN DANS LEQUEL EUT LIEU LE COMBAT PROLONGÉ ET DONT LA PRISE AU CAS OU NOS TROUPES AURAIENT REUSSI DANS LEURS ATTAQUES AURAIT AMENE LA DIVISION CANADIENNE DANS LE COMBAT
CHEMINS DE FER
ROUTES
0
1 MILLE
N
Nieppe
R. LYS
ARMENTIÈRES
Erquinghem
R. LYS
Bac St Maur
Sailly-sur la Lys
Estaires
Bois Grenier
Fleurbaix
19E BRIGADE
LAVENTIE
CANADIENS
5E BRIGADE
R. des Layes
le Maisnil
l'Epinette
Fromelles
Aubers
CRÊTE D'AUBERS
Neuve-Chapelle
Herlies
BOIS DU BIEZ
Richebourg St Vaast
Wicres
Richebourg l'Avoue
Illies
la Quinque Rue
Marquillies
Festubert
Violaines

sordonnés, piqua du nez, et, comme un oiseau blessé, alla choir fort loin, dans la distance.

Je me dirigeai vers un endroit où un aéroplane britannique était sur le point de prendre son vol. Le jeune officier aviateur était aussi calme que s'il montait en auto pour rentrer chez lui.

"En vérité," fit-il, "j'avais grandement besoin d'un peu de changement et de repos. Après cinq mois dans les tranchées j'étais fatigué et excédé par la sempiternelle monotonie et les pénibles corvées de cette vie-là. Aussi, j'ai fait une demande pour l'aviation. Ça calme les nerfs de se trouver un peu en l'air après avoir vécu si longtemps enterré dans la boue."

Je le regardai prendre son essor dans le ciel matinal. De nombreux projectiles éclataient autour de sa machine pendant qu'il franchissait les lignes allemandes. Quel repos et quel changement, en effet, de s'en aller s'offrir comme une cible mouvante aux batteries de l'ennemi. Mais à vrai dire, machines et pilotes sont rarement touchés. L'aviation en temps de guerre n'est pas si périlleuse qu'elle le paraît, mais il y faut néanmoins beaucoup d'adresse et un esprit calme et maître de soi.

Enfin le vacarme de l'artillerie cessa, et nous vîmes que les troupes britanniques se précipitaient hors de leurs tranchées contre les Allemands dont les nerfs étaient ébranlés par la canonnade. Si ahuris qu'ils aient été par le bombardement, les Allemands furent plus désorientés encore par la rapidité de l'attaque d'infanterie. Les soldats anglais et les Indiens tombèrent sur eux avec une telle soudaineté que la plupart jetèrent leurs armes, se hissèrent sur les parapets et s'agenouillèrent les bras en l'air pour indiquer qu'ils se rendaient. Le combat se poursuivit bien au delà des tranchées, à travers le village et plus loin encore.

L'artillerie de gros calibre y prit part de temps à autre, et le jappement des mitrailleuses s'élevait par intermittences. Par la route où le poteau indiquait la distance jusqu'à Neuve Chapelle, les ambulances automobiles commencèrent à revenir, par groupes, ramenant les premiers blessés.

L'attristant cortège des ambulances alterna bientôt avec le spectacle réconfortant des convois de prisonniers. Ils passaient par groupes nombreux, sans coiffures, barbouillés de fange, avec des uniformes qu'on eut dit trempés dans la moutarde, — effet produit par l'éclatement des obus anglais à la lyddite. L'abattement de la défaite était peint sur leurs traits.

Le général fit faire halte à quelques-uns d'entre eux et les questionna. L'un se trouva être un banquier de Francfort qui n'eut bientôt d'autre préoccupation que de savoir ce qu'était devenu son argent dont s'était chargé un de ceux qui l'avaient fouillé après sa capture; il était fort anxieux aussi de savoir où il serait emprisonné, et il parut soulagé, sinon enchanté, quand il apprit qu'il serait transporté en Angleterre. Un autre était coiffeur à Dresde. En réponse aux questions du général, il fit un curieux récit de ses expériences de soldat:

" J'appartiens à la Landwehr," dit-il. "J'étais en Allemagne quand l'ordre arriva de nous embarquer dans les trains. Puis, le train s'arrêta, je reçus l'ordre de sortir et j'appris que nous allions à l'attaque d'un endroit appelé Neuve Chapelle. J'y partis avec les autres. Nous arrivâmes dans un enfer de mitraille; en courant, nous nous réfugiâmes dans une tranchée, mais c'était un enfer pire encore. Nous commençâmes à tirer. Soudain, j'entendis des cris derrière moi et j'aperçus un grand nombre d'Indiens qui me séparaient du reste de

l'armée. Je vis aussi les autres soldats allemands qui lançaient leurs fusils hors de la tranchée. Ma foi! je suis un bon sujet de l'Empire Germanique, mais je ne tenais pas à faire autrement que les autres; je jetai aussi mon fusil, je fus fait prisonnier et amené ici. Bien que je n'aie pas été longtemps dans cet enfer, j'en ai assez. Ce n'est qu'après m'être rendu que j'ai pu apercevoir le ciel au-dessus du champ de bataille."

Des groupes de prisonniers étaient amenés par les troupes indiennes qui les avaient capturés. Ils se plaignaient amèrement que les Allemands fussent obligés de marcher sous la garde d'Indiens; et ils ne comprirent pas la réplique sardonique qu'ils s'attirèrent: "Si les Indiens ont été bons pour vous prendre, ils sont bons aussi pour vous garder."

Les Indiens sourirent d'aise, car ils éprouvent un plaisir particulier à faire les Allemands prisonniers. La plupart d'entre eux rapportaient leurs trophées du combat, et ils les montraient rayonnants, en disant: "Souvenir."

Le flot des prisonniers et des blessés continuait à passer. La furie de la lutte s'apaisait. De temps à autre, des canons grondaient encore, mais le fracas des mitrailleuses et le crépitement de la fusillade s'éloignaient.

L'armée britannique avait franchi en triomphe les "six kilomètres" de route jusqu'à Neuve Chapelle. Parvenue là, elle s'arrêta; là s'arrêtèrent aussi les espérances d'une victoire prompte et décisive pour les forces alliées. Les avant-postes de l'ennemi avaient été repoussés, mais, par delà, leurs lignes de défense étaient hérissées de mitrailleuses qui causèrent de grands ravages parmi nos troupes et, à vrai dire, enrayèrent notre offensive. Le résul-

tat décevant qui fut obtenu a soulevé des controverses. Pendant le mois qui suivit, le combat de Neuve Chapelle fut tenu par le public comme une grande victoire britannique. Mais le doute fit place à l'assurance, et, au bout de quelques semaines, la " victoire " fut transformée en échec. La vérité réside entre ces deux extrêmes.

L'objet de cette attaque avait été de donner à nos hommes un nouvel esprit d'offensive et de mettre à l'épreuve la machine de combat qui avait été édifiée avec tant de difficulté sur le front occidental. En outre, au cas où l'attaque aurait réussi à détruire les lignes allemandes, il eut été possible de s'emparer de la crête d'Aubers, qui domine Lille. Une fois cette crête fermement dans nos mains, la cité nous appartenait. C'eut été une grande victoire, qui aurait probablement amené la fin de l'occupation allemande dans cette partie de la France. Quoi qu'il en soit elle exerça une influence marquée sur toute la marche de la guerre.[1]

Voilà ce qu'on espérait faire. Ce qui fut accompli réellement se borna au gain d'une bande de territoire d'un mille de profondeur sur un front de trois milles, et au redressement de nos lignes. Le prix payé fut trop élevé pour ce résultat.

C'était le premier effort tenté par l'armée britannique pour percer les lignes allemandes depuis qu'elles s'étaient établies fixement après les ba-

[1] Le plan de l'attaque de Neuve Chapelle avait été établi par le Général John Gough, peu de temps avant qu'il fut tué, et Sir John French l'expose aux Commandants de Corps le 8 mai, en ces termes : " La première armée devait commencer l'assaut principal, avec le 4e corps à gauche et le corps Indien à droite. Pour occuper l'ennemi tout le long de la ligne et l'empêcher de masser des renforts propres à résister à la principale attaque, deux attaques supplémentaires devaient être faites, l'une par le 1er Corps partant de Givenchy, et l'autre, au sud d'Armentières, par le 3e corps détaché de la 2e armée dans ce but."

tailles de la Marne et de l'Aisne. Les troupes britanniques étaient restées pendant des mois en face des lignes ennemies, et, tandis que les principes fondamentaux de la défense germanique étaient assez bien compris, on n'avait pas estimé la force de ces défenses à leur valeur réelle.

Les choses tournèrent mal dès le commencement de l'action. La préparation d'artillerie constituait le plus formidable bombardement que les Anglais eussent jamais fait, mais elle n'avait pas eu les mêmes résultats efficaces le long de certaines sections de la ligne. Après que la voie eut été ouverte par les shrapnels et les obus à grande puissance explosive, l'infanterie anglaise partit à l'attaque dans une offensive superbe pour remporter ce que chacun espérait devoir être une victoire décisive; les observateurs experts qui surveillaient la bataille eurent l'impression que la vaillante infanterie britannique atteindrait son but, et cette impression fut partagée par une partie des troupes.

Pendant de longs mois, les Anglais s'étaient bornés presque exclusivement à la défensive; à maintes reprises, ils avaient dû repousser de lourdes attaques allemandes, en masses. Les pertes subies dans ces rencontres avaient révélé l'insuffisance du nombre des mitrailleuses. Cette infériorité était compensée par une redoutable précision de la fusillade qui faisait à la fois la terreur et l'admiration des Allemands. Les Anglais s'étaient fait ainsi une idée exagérée de l'efficacité du tir au fusil, et, en conséquence, ils avaient donné une importance excessive aux tranchées allemandes de première ligne. Ils les envahirent en masse et le bruit courut que la journée était gagnée.

Ce fut seulement lorsqu'elles eurent occupé les première et seconde lignes de tranchées que les

troupes anglaises s'aperçurent qu'elles n'avaient, en réalité, fait rien de plus que de repousser les avant-postes ennemis. Toute proche, la troisième ligne allemande se dressa comme une suite de citadelles étroitement reliées entre elles. Bien plus, ces citadelles étaient construites de telle façon que les tranchées d'où nos hommes, avec tant d'héroïsme et de si grosses pertes, venaient de chasser l'ennemi, constituaient des pièges mortels pour les nouveaux occupants. Dans ces circonstances, se retirer était admettre l'échec, et s'obstiner à rester entraînait une affreuse boucherie.

Cependant, divers aspects de la situation laissaient place à l'espoir. Certaines positions pouvaient être capturées qui rendraient précaire le plan de défense de l'ennemi. Mais, au moment critique du combat, les troupes avancées paraissent avoir, à cause du brouillard, échappé au contrôle des chefs de l'arrière.

L'incident tragique, toutefois, fut le retard des réserves sur un point et à une heure où leur arrivée aurait changé le cours de la fortune. L'ennemi était encore désorienté et démoralisé et, sans ce retard, il aurait pu être complètement mis en déroute. Malheureusement, le front britannique avait grand besoin d'être renforcé. La 23e Brigade continuait à la 8e Division, tandis que la 25e Brigade combattait sur une partie du front où elle n'aurait pas dû être. Avant de tenter une nouvelle avance, il fallait réordonner les unités et rétablir la ligne entière.

Le résultat fatal causé par un retard qui, Sir John French l'a déclaré, ne se serait pas produit si "les ordres clairement exprimés du Général Commandant la 1ère armée avaient été plus strictement obéis."

Sir Douglas Haig accourut lui-même pour redresser le plan, mais il était trop tard déjà pour éviter l'échec. L'attaque était complètement épuisée, son mordant s'était émoussé, et l'ennemi s'était repris. La nuit tombait et il ne restait rien de plus à faire qu'à creuser une nouvelle ligne au pied de cette crête dont la capture aurait changé toute l'histoire de la campagne sur le front occidental.

Comme il a été dit ci-dessus, l'infanterie canadienne ne prit aucune part à la bataille, bien qu'elle ait attendu et espéré impatiemment l'ordre d'avancer. Mais l'activité de l'artillerie canadienne fut très importante. Les canons canadiens prirent leur large part à la préparation de l'attaque, et le travail d'observation de nos artilleurs fut continu et excellent.

Après Neuve Chapelle, la tranquillité régna au long des tranchées canadiens, bien que la bataille fît rage au nord, à St-Eloi, où le Bataillon Princess Patricia fut engagé. Dans les premiers jours de mars, nos troupes furent relevées et envoyées au repos.

Les Canadiens avaient reçu leur baptême du feu et dans ces circonstances particulièrement favorables. Ils n'avaient pas été appelés à faire des attaques acharnées contre les lignes ennemies, et les Allemands n'avaient pas non plus lancé de violents assauts contre eux. L'infanterie avait subi quelques pertes, mais c'était tout. Le bombardement de nos tranchées par les batteries allemandes avait été restreint à cause des violents combats livrés au nord et au sud.

D'autre part, nous avions assisté aux incidents que comportent les grandes batailles. Nous avions vu passer les pièces gigantesques dont les Anglais

s'étaient servis pour la première fois à Neuve Chapelle, et nous étions restés sous les armes au milieu du remue-ménage et des répercussions d'un choc véhément. Les canons nous avaient hurlé aux oreilles leur message de destruction; nous avions coutemplé la mort sous maints aspects et compris pleinement le sens du mot " pertes ", tandis que, jour après jour, les aéroplanes évoluaient au-dessus de nos têtes passant et repassant les lignes ennemies.

Les Canadiens étaient venus pour faire la guerre, ils avaient séjourné au milieu du conflit, et après leur garde des tranchées beaucoup d'entre eux, sans nul doute, s'estimaient des vétérans aguerris. Ils soupçonnaient peu les épreuves que l'avenir leur réservait. Lorsque, au milieu d'avril, on les envoya occuper des tranchées françaises dans le saillant d'Ypres, ils ne pensaient guère qu'une semaine plus tard ils livreraient cette terrible mais merveilleuse bataille qui a rendu ce petit coin des Flandres sacré pour les générations canadiennes à venir.

CHAPITRE IV

YPRES

La gloire des Canadiens. — Une armée de volontaires. — Le saillant d'Ypres. — La route de Poelcappelle. — Disposition des troupes. — Les gaz asphyxiants contre les Français. — Situation critique de la 3e Brigade. — La brêche. — Le mouvement du Général Turner. — Perte de canons anglais. — La bravoure canadienne. — St-Julien. — L'attaque du bois. — Fusillade terrible. — Hécatombe d'officiers. — Renforts. — Le détachement Geddes. — La 2e Brigade canadienne. — Situation désespérée. — Pertes énormes. — Mort du Colonel Birchall. — Travail magnifique de l'artillerie. — La gauche canadienne sauvée. — Les Canadiens relevés. — Histoire de la 3e Brigade. — Les gaz asphyxiants contre les Canadiens. — Ralliement des Canadiens. — Le commandant Norsworthy est tué. — Résistance du commandant McCuaig. — Désastre évité. — Le Colonel Hart. — McHarg est mortellement atteint. — Le commandant Odlum. — Les efforts du Général Alderson. — Les troupes anglaises renforcent les Canadiens.—La 3e Brigade se retire.—Le Général Currie tient bon. — Les tranchées nettoyées. — Encore les gaz. — Les Allemands prennent St-Julien. — Les Anglais acclament les Canadiens. — Les Canadiens relevés. — Héroïsme des hommes. — La dangereuse mission du Colonel Watson. — Les pertes des Ghourkas. — La part glorieuse de chaque unité. — Nos tombes dans les Flandres.

Regardez-les passer — ces héros d'un autre âge
Conscrits dont le sang-froid, la gaieté, le courage
Font honte au soldat aguerri!
D'où viennent-ils ? Des champs ! Où vont-ils ? A la gloire !
Comment s'appellent-ils ? Ils s'appellent? Victoire !
Demandez à Salaberry !

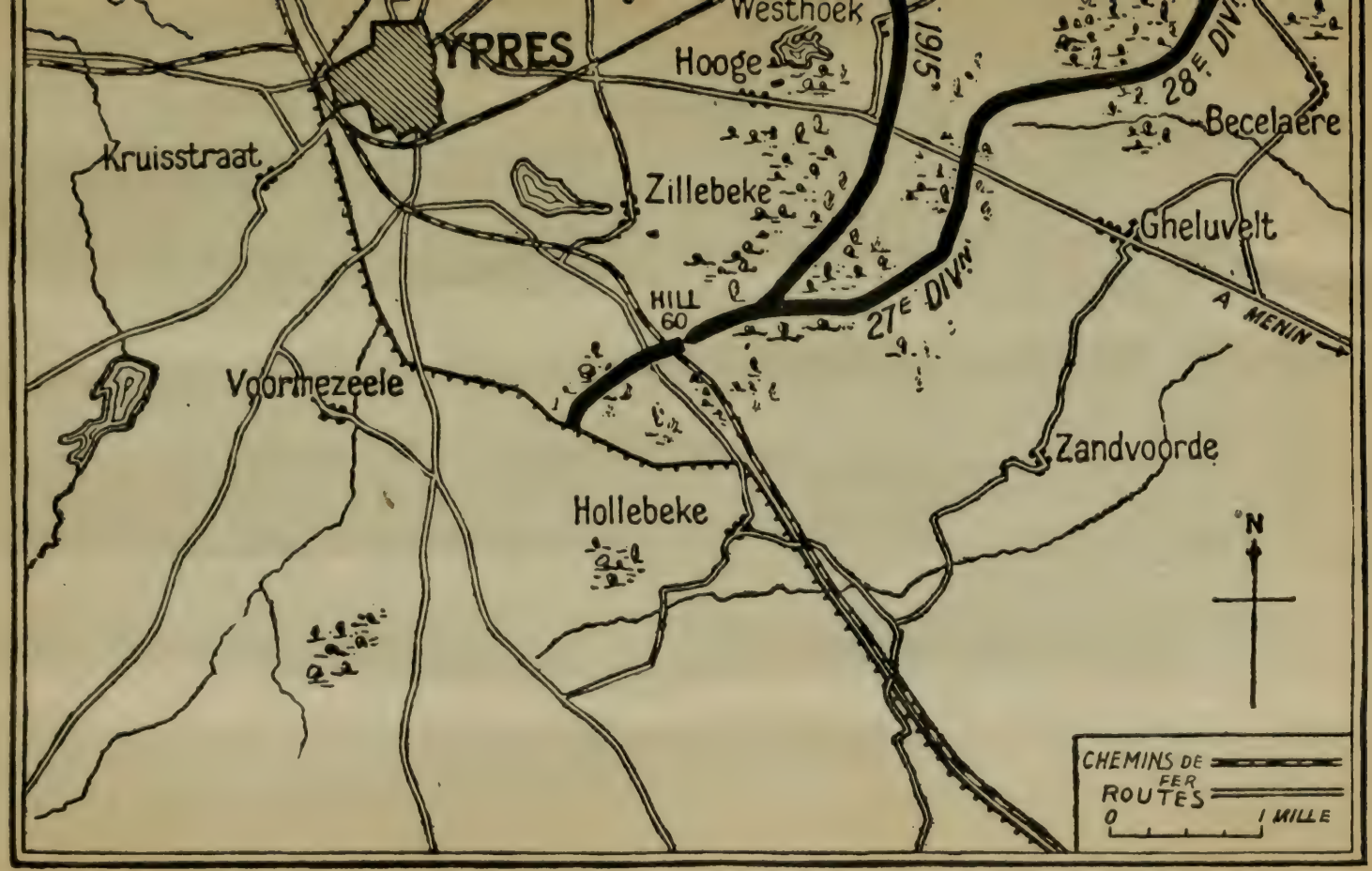
FRÉCHETTE.

" Si mon voisin succombe, mon devoir s'agrandit d'autant."
WORDSWORTH.

" Gloucester, il est évident que le danger qui nous menace est fort grand ; notre courage, par conséquent, doit être aussi fort grand." — SHAKESPEARE.

Les combats du mois d'avril, auxquels les Canadiens prirent une part si glorieuse, ne sauraient,

Bixschoote
LIGNE FRANÇAISE
Poelcappelle
Steenstraat
Langemarck
Het Sas
1E. DIVIS. CANADIENNE
LIGNE A 4 P.M. 22 AVRIL 1915
Passchendaele
Keerselaere
Pilckem
Boesinghe
St. Julien
LIG. FRANÇAISE
LIGNE ANGLAISE A 4 A.M.
Fortuin
Gravenstafel
CANAL YSER
Broodseinde
Wieltje
Brielen
St Jean
Frezenberg
Zonnebeke


YPRES
Westhoek
Hooge
1915
28E DIVN
Becelaere
Kruisstraat
Zillebeke
Gheluvelt
HILL 60
27E DIVN
A MENIN
Voormezeele
Zandvoorde
Hollebeke
N
CHEMINS DE FER
ROUTES
0
1 MILLE

évidemment, être décrits avec quelque précision de détail, avant que le temps n'ait rendu possible la coordination de tous les documents et la rédaction d'un récit à la fois exact et lucide d'événements qui sont encore obscurs et confus. [1]

La bataille qui a fait rage pendant tant de jours dans le voisinage d'Yprès fut meurtrière au train même dont on évalue les batailles dans cette guerre atrocement homicide. Mais tant que les actes de bravoure conserveront le pouvoir d'enflammer les Anglo-Saxons, la résistance des Canadiens, en ces journées désespérées, sera racontée aux fils par leurs pères. Dans les annales militaires du Canada, cette défense rayonnera d'un éclat comparable à celui des plus beaux exploits des armées européennes enregistrés par l'histoire.

Du fond des tranchées, encombrés de morts et de blessés, les Canadiens ont conquis le droit de prendre rang à côté des troupes superbes qui, lors de la première bataille d'Ypres, ont défait et chassé devant eux la fleur de la Garde prussienne.

Quel que soit le point de vue d'où on l'examine, l'exploit est remarquable. Les militaires même s'en étonnent, si l'on tient compte de l'origine et de la composition de la division canadienne. Sans doute, elle contenait une proportion minime de vétérans de la guerre Sud-Africaine; néanmoins elle était formée surtout d'hommes qui étaient une matière première admirable mais qui au début de la guerre n'étaient ni disciplinés ni instruits, au sens où l'on entend la discipline et l'instruction à notre époque de guerre scientifique. Il est vrai qu'un gé-

[1] Les Canadiens doivent une dette de gratitude au Lieutenant-Colonel Lamb pour le soin extrême et l'exactitude méticuleuse avec lesquels il a compilé les cartes et les documents de la 1ère division canadienne.

néral anglais distingué la commandait, que son état-major était complété par de brillants officiers d'état-major anglais. Mais le haut commandement et les cadres régimentaires comprenaient des hommes de loi, des professeurs, des hommes d'affaires qui, avec une tranquille confiance, étaient prêts à lutter contre une organisation où l'étude de la science militaire constituait la poursuite exclusive d'existences laborieuses. Le dévouement, la bravoure intrépide, le sang-froid et la féconde initiative avec lesquels les soldats amateurs du Canada affrontèrent des risques formidables ne sauraient être exposés de façon complète dans ce récit qui s'efforcera d'être aussi clair que possible.

Le saillant d'Ypres est familier à quiconque a étudié la campagne des Flandres. Comme tous les saillants, il était une source de faiblesse pour les forces qui l'occupaient. Mais les raisons qui obligeaient à s'y maintenir sont évidentes et n'ont pas besoin d'être expliquées.

Le 22 avril, la division canadienne tenait une ligne d'environ 5 kilomètres, qui s'étendait vers le nord-ouest du chemin de fer d'Yprès à Roulers jusqu'à la route d'Ypres à Poelcappelle, où elle se soudait aux troupes françaises. [1]

La Division comprenait, avec les brigades d'artillerie, trois brigades d'infanterie, dont la première était en réserve, la seconde sur la droite et la troisième établissait le contact avec les Alliés au point déjà indiqué.

[1] Les 2e et 3e Brigades d'Infanterie Canadienne avaient occupé la ligne le 17 avril à la suite de la 11e Division française. Il est peut-être vrai que les Français n'avaient pas établi, dans cette partie de la ligne, le système compliqué de tranchées de soutien qui avaient servi de modèle aux troupes britanniques plus au sud. Les Canadiens projetaient divers points de support qui étaient en voie d'achèvement lorsque eut lieu l'attaque au moyen des gas asphyxiants.

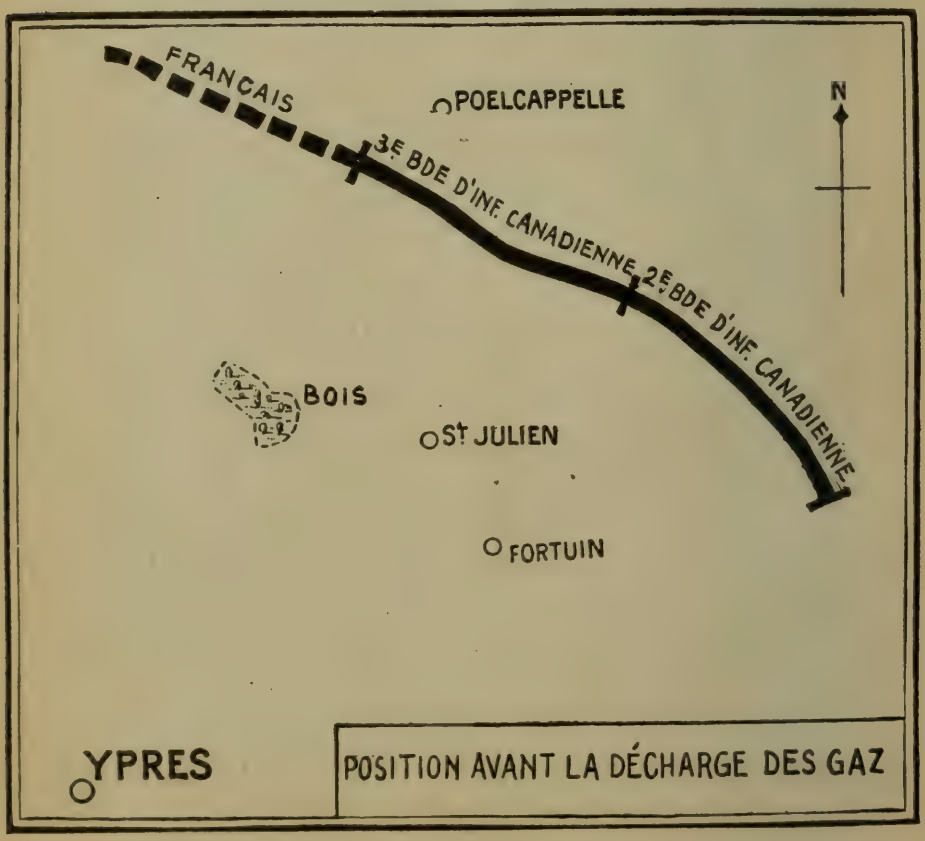
La journée était calme, chaude et ensoleillée; et, sauf que la veille un nouveau bombardement avait causé quelques ruines de plus dans la ville d'Ypres, [1] tout semblait calme en face de la ligne canadienne. Vers cinq heures de l'après-midi, un plan soigneusement préparé fut exécuté contre nos alliés français, sur notre gauche. Des gaz asphyxiants furent projetés avec une grande intensité dans leurs tranchées probablement au moyen de pompes foulantes et d'une canalisation établie sous les parapets. Les fumées, aidées par un vent favorable, empoisonnèrent et mirent hors de combat sur une vaste étendue, tous ceux qui en subirent les effets, avec ce résultat que les Français furent contraints de céder du terrain sur une distance considérable. [2]

[1] Le grand bombordement d'Ypres commença le 20 avril, lorsque le premier obus de 420 tomba sur la Grande Place de la petite cité flamande. La seule utilité militaire de cette stérile destruction d'Ypres ne pouvait être que de bloquer nos trains de ravitaillement. Le premier jour seulement 15 enfants furent tués tandis qu'ils jouaient dans les rues, et un grand nombre d'habitants civils périrent sous les décombres de leurs maisons.

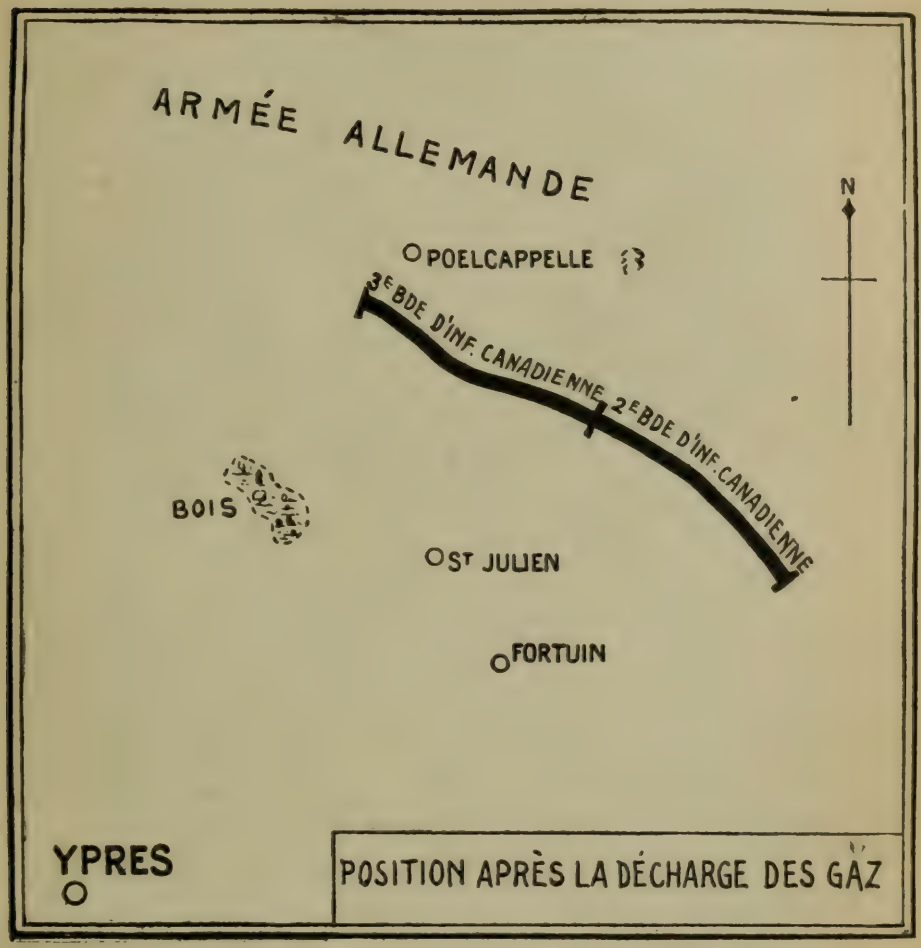
[2] Les troupes françaises, composées en grande partie de Turcos et de Zouaves, refluèrent, en deçà du canal, jusqu'au village de Vlamertinghe, à la tombée de la nuit. Les bataillons canadiens en réserve (1ère Brigade) furent stupéfaits devant les visages angoissés des soldats français, qui, les traits tordus par la souffrance, haletaient suffoqués, à bout de souffle, torturés de spasmes et s'efforçant à des vomissements qui ne les soulageaient en rien. La circulation, dans les rues du village, fut désorganisée ; les canons et les voitures de munitions ajoutaient encore à la confusion. Le chaos devint tel que, pour le moment, tout mouvement coordonné de troupes fut impossible; les équipages et véhicules de tous genres s'emmêlèrent inextricablement, et des attelages s'échappèrent dans toutes les directions. Lorsque l'ordre fut relativement rétabli, les officiers d'état-major apprirent par les fugitifs capables d'articuler quelques mots, que les Algériens avaient laissé des milliers de leurs camarades morts ou mourants au long de la brèche de 6 kilomètres par laquelle les Allemands se précipitaient derrière leurs gaz.

La gloire que l'armée française s'est acquise dans cette guerre rend superflue toute discussion sur la nature irrésistable des décharges empoisonnées qui firent perdre les tranchées. Les Français, comme nul n'en doute, opposèrent toute la résistance humainement possible, et la division canadienne, officiers et hommes, espèrent encore avoir de nombreuses occasions de combattre côte à côte avec les braves armées de la France.

Les conséquences immédiates de ce recul forcé furent extrêmement graves. La 3e Brigade canadienne se trouva privée d'appui à gauche; en d'autres termes, elle resta " en l'air ". Le graphique ci-dessous indique sa position avant l'attaque,

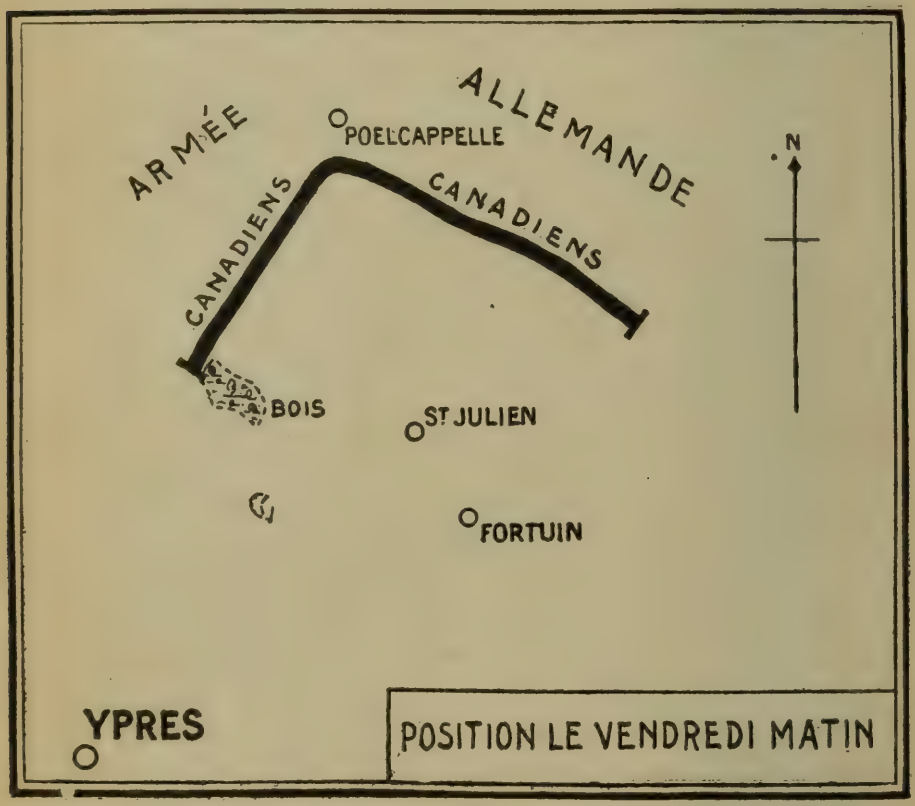


et celui-ci l'indique après la décharge des gaz :



Il devint impérieusement nécessaire d'étendre largement les lignes canadiennes sur leur flanc gauche. Il n'était naturellement pas possible d'utiliser sur l'heure la 1ère Brigade laissée en réserve; la ligne, passant de 5,000 à 9,000 mètres n'était naturellement plus celle que les Alliés occupaient à 5 heures; une brèche existait encore sur sa gauche. La ligne nouvelle, dont notre ancien point de contact avec les Français formait le som-

met se développa comme le montre la figure suivante :



Le Brigadier Général Turner, (à présent Major-Général) qui commandait la 3e Brigade, jugea nécessaire de reporter son flanc gauche vers le sud pour protéger son arrière-ligne. Au cours de la confusion qui suivit le raccordement de la position, l'ennemi, qui avait avancé rapidement après son premier succès, s'empara de quatre canons, prêtés par la 2e London Division pour secourir les Français, et mis en batterie dans un petit bois à l'ouest du village de St-Julien, à trois kilomètres en arrière des tranchées évacuées.

L'histoire de la seconde bataille d'Yprès relate comment la division canadienne, fort inférieure en nombre, puisqu'elle avait devant elle au moins quatre divisions allemandes appuyées par une formidable artillerie de gros calibre, avec une brèche, réduite il est vrai, dans ses lignes, et des dispositions hâtivement prises sous l'impulsion du danger, combattit jusqu'au lendemain, puis pendant toute une autre journée et toute une autre nuit, — combattit sous les ordres de ses officiers jusqu'à ce qu'ils eussent péri glorieusement, ce qui fut le sort d'un si grand nombre, et combattit toujours sous l'inspiration du courage parce que ces hommes appartiennent à une race de lutteurs.

L'ennemi, il va sans dire, était averti, plus ou moins exactement, de l'avantage que lui donnait la brèche pratiquée dans nos lignes; il lança immédiatement une formidable série d'attaques sur l'ensemble du nouveau saillant canadien. Autant qu'il est possible de le discerner dans une offensive qui fut partout furieuse, la principale attaque se produisit au sommet de la ligne nouvelle qui se dirigeait vers St-Julien.

Nous avons vu que quatre canons anglais avaient été pris par l'ennemi dans un bois au début de la soirée du 22 avril. Le général commandant la division canadienne n'avait aucune intention de laisser l'ennemi garder le bois et les canons et il fit contre-attaquer par le 3e Brigade d'Infanterie qui avait à sa tête le Général Turner. Cette Brigade fut alors renforcée par le 3e Bataillon commandé par le Lieutenant-Colonel Watson et le 3e Bataillon (Toronto) commandé par le Lieutenant-Colonel Rennie, appartenant tous deux à la 1ère Brigade. Le 7e Bataillon (Régiment de la Colombie Britannique), provenant de la 2e Brigade, avait

à ce moment occupé des retranchements qui appuyaient la 3e Brigade. Le 10e Bataillon de la 2e Brigade qui se rendait aux positions avancées pour les fortifier, fut aussi placé en soutien de la 3e Brigade.

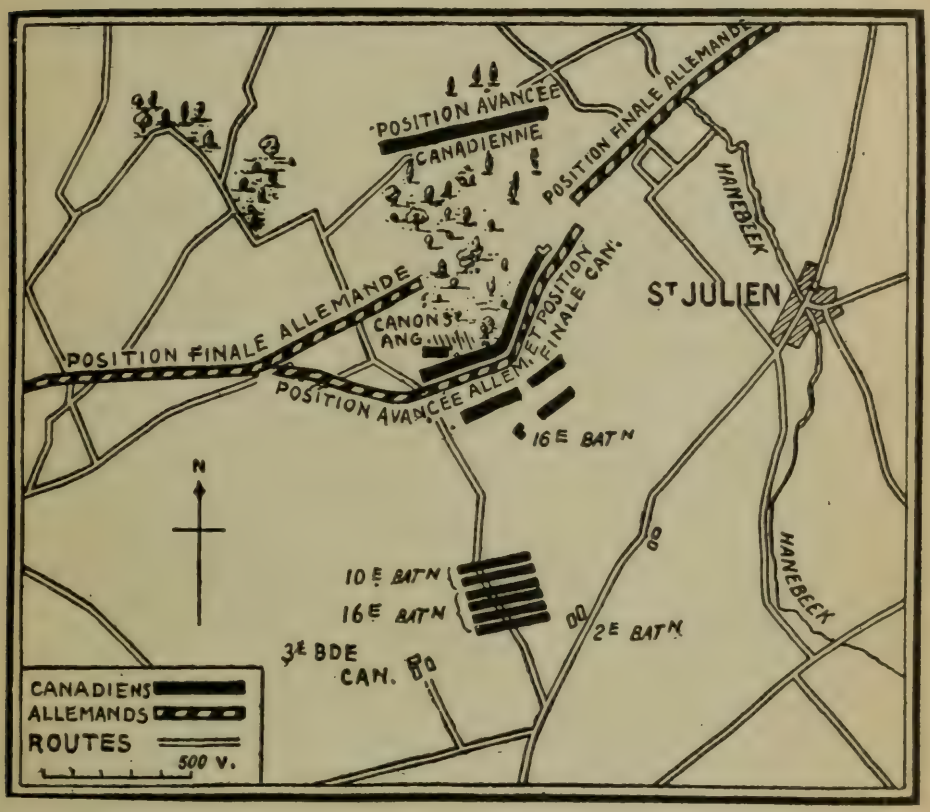
L'assaut du bois fut commencé peu après minuit par le 10e Bataillon et par le 16e Bataillon (Canadian Scottish), commandée respectivement par le Lieutenant-Colonel Boyle et le Lieutenant- Colonel R. G. E. Leckie. L'avance se fit sous une fusillade intense et sous le feu des mitrailleuses; le bois fut atteint et après une lutte acharnée à la lueur brumeuse, les Canadiens enlevèrent la position à la baïonnette.

Un officier qui prit part à l'attaque, racontant comment les hommes tombaient autour de lui, décrivit le tir des mitrailleuses comme le jet d'une pomme d'arrosoir, et il ajouta très simplement : "Je m'étais déjà rayé du nombre des vivants." Mais la ligne ne fléchit pas.

Quand un homme tombait un autre prenait sa place, et avec une acclamation finale, les survivants des deux bataillons débouchèrent sur la route. Les Allemands étaient complètement démoralisés et l'impétueuse avance des Canadiens ne s'arrêta que lorsqu'ils furent parvenus à l'orée du bois où ils se retranchèrent. Ils eurent néanmoins la déception de trouver les canons rendus inutilisables par l'ennemi; plus tard, cette même nuit, une formidable concentration d'artillerie balaya le bois comme un ouragan des tropiques déchiquette les arbres d'une forêt et il leur fut impossible de se maintenir sur cette position conquise au prix de tant de sacrifices.

Quelques heures après cette attaque, le 10e Bataillon Canadien fut de nouveau mené à l'assaut,

par le Lieutenant-Colonel Boyle, éleveur de bétail des environs de Calgary, contre une tranchée allemande hâtivement creusée à deux cents mètres en avant du bataillon. La fusillade et les mitrailleuses accueillirent les assaillants et le Lieutenant-



Colonel Boyle tomba presque aussitôt, la cuisse gauche percée en cinq endroits. Le commandant MacLaren, son second, fut blessé presque en même temps. Les brancardiers procédèrent à un premier pansement et portèrent le colonel à l'ambulance du bataillon; de là il fut transporté à l'ambulance de Vlamertinghe, puis à Poperinghe où il parvint

sans connaissance et il mourut peu après sans être revenu à lui.

Le Commandant MacLaren fut tué par un obus pendant qu'on le portait à l'hôpital. Le commandement du bataillon passa alors au commandant D. M. Ormond qui fut blessé peu après et remplacé par le Commandant Guthrie, avocat à Fredericton, membre du parlement provincial du Nouveau-Brunswick, et soldat intrépide.

La lutte se continua sans interruption pendant la nuit du 22 au 23 avril, et ceux qui se rendaient compte que l'ennemi poussait ses attaques avec des forces toujours croissantes, jugeaient presque impossible que les Canadiens, défendant des positions si difficiles et qu'ils n'avaient pu choisir, réussissent à maintenir leur résistance pour une période plus longue.

Des renforts de troupes britanniques commencèrent à arriver sur la brèche dans la matinée du vendredi. Commandés par le colonel Geddes, ils se composaient de trois bataillons et demi de la 28e Division, empruntés aux régiments des Buffs, King's Own Royal Leinsters, Middlesex et York & Lancaster. Avec d'autres unités qui les rejoignirent de temps en temps, ces troupes furent désignées sous le nom de Détachement Geddes. La compagnie de grenadiers d'un bataillon des Northumberland Fusiliers, comprenant deux officiers et 120 hommes qui rentraient à leur division après huit jours de combats de tranchées à la hauteur 60, rencontra les troupes du colonel Geddes et se joignirent à elles. [1]

[1] Le Colonel Geddes fut tué au matin du 28 avril, en des circonstances tragiques. Il avait accompli des prouesses avec sa troupe composite, et après cinq jours de lutte terrible il avait reçu l'ordre de se retirer. Il sortait de son poste, dans la tranchée, après avoir passé le commandement, lorsqu'un obus mit fin à sa carrière.

Le vendredi, à 6 heures du matin, la 2e Brigade canadienne était encore intacte, mais la troisième Brigade était repoussée sur St-Julien. Il devint apparent que la gauche était de plus en plus menacée et que les Allemands tentaient un effort puissant pour l'envelopper. Il n'est pas nécessaire d'insister sur les conséquences qu'aurait entraînées ce mouvement s'il avait réussi; elles n'eussent pas comporté seulement une importance locale.

Il fut donc décidé, si redoutable que la tentative pût paraître, de réduire la tension au moyen d'une contre-attaque sur la première ligne de tranchées allemandes. L'attaque fut déclanchée à six heures et demie du matin, par le 1er Bataillon (Ontario) et le 4e Bataillon de la 1ère Brigade, commandée par le Brigadier Général Mercer, agissant de concert avec le détachement Geddes. Le 4e Bataillon était en première ligne et le 1er en soutien, couverte par le feu de la première Brigade d'artillerie canadienne.

Il n'est pas téméraire de dire que le plus jeune soldat dans le rang, en serrant les dents pour s'élancer, connaissait la tâche qu'il avait devant lui, et que le plus jeune subalterne savait ce qui dépendait du succès. Il semblait impossible qu'un être humain pût vivre sous les rafales de balles et d'obus qui s'abattirent sur les troupes dès qu'elles se mirent en marche. Elles subirent des pertes terribles.

Un instant, on eût cru qu'un homme sur deux tombait, mais l'attaque fut poussée de plus en plus ferme. Un moment, le 4e Bataillon Canadien passa sous un feu particulièrement foudroyant; pendant quelques minutes, à peine, il fléchit. Son commandant, le vaillant Lieutenant-Colonel Birchall, n'ayant à la main à l'ancienne manière, qu'une simple

canne, gaiement et calmement rallia ses hommes, et à la seconde même où son exemple les gagnait, il tomba à la tête de son bataillon. Avec un rauque cri de colère, car ils l'aimaient, ses soldats bondirent pour venger sa mort.

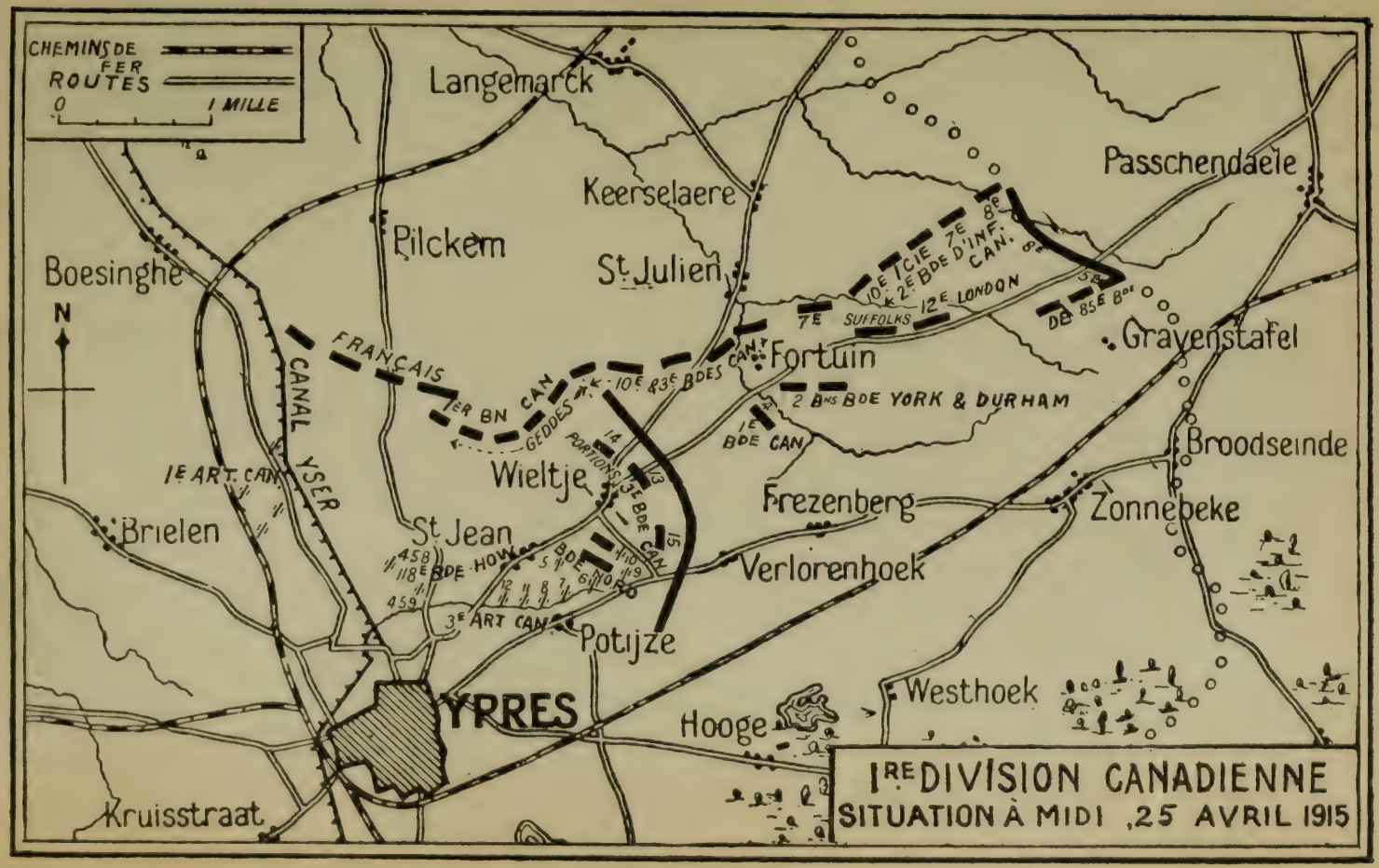
L'étonnante attaque qui suivit et fut menée à bien, sous un terrible feu de front, en plein jour, par des bataillons dont la gloire doit vivre à jamais dans la mémoire des hommes, parvint jusqu'à la première ligne des tranchées ennemies. Après une lutte corps à corps, le dernier Allemand qui résista fut transpercé à coups de baïonnette et la tranchée fut prise.

Il est facile d'évaluer notre succès si l'on observe que cette tranchée représentait dans l'avance allemande, le sommet de la brèche que l'ennemi avait faite dans les lignes alliées et qu'elle était à quatre kilomètres de ces lignes.

Accomplie par des hommes qui contemplèrent stoïquement la mort face à face, — car nul de ceux qui y prirent part ne pouvait espérer en réchapper indemne, — cette charge sauva la gauche canadienne, ce qui était beaucoup, mais elle fit plus encore.

Les assaillants surent si bien vaincre... ou mourir, qu'elle assura l'intégrité des lignes alliées au moment critique entre tous. Car non seulement la tranchée fut prise, mais elle fut tenue contre tout venant et en dépit de tous les projectiles imaginables, jusqu'à la nuit du dimanche, 25 avril où ce qui restait de ces bataillons décimés mais victorieux fut relevé par des troupes fraîches.

Au cours de cette attaque, le travail de la 1ère Brigade d'Artillerie fut extrêmement efficace. Sous la direction du Lieutenant-Colonel Morrison, à qui


CHEMINS DE FER
ROUTES
0
1 MILLE
N
Langemarck
Passchendaele
Keerselaere
Pilckem
St. Julien
Boesinghe
Gravenstafel
Fortuin
FRANÇAIS
CANAL
YSER
1E ART. CAN.
Brielen
Wieltje
St. Jean
Frezenberg
Broodseinde
Zonnebeke
Verlorenhoek
Potijze
YPRES
Hooge
Westhoek
Kruisstraat
10E & 3E BDES CAN.
2 BNS BDE YORK & DURHAM
1E BDE CAN
12E LONDON
SUFFOLKS
3E ART CAN
1RE DIVISION CANADIENNE
SITUATION À MIDI ,25 AVRIL 1915

ses services ont valu le commandement de l'artillerie de la 2e division, avec le rang de Brigadier-Général, la batterie de quatre pièces de 18, fut renforcée dans l'après-midi, par deux canons de plus gros calibre.

Le capitaine T. E. Powers, de la compagnie de télégraphistes attachés aux troupes du Général Mercer maintint la communication avec la ligne avancée de l'attaque sous un feu incessant d'artillerie qui rompait continuellement les fils. La compagnie accomplit admirablement sa tâche, mais non sans de nombreuses pertes.

Revenons maintenant aux vicissitudes de la 3e Brigade, commandée par le Général Turner. A cinq heures, le jeudi, comme nous l'avons vu, elle tenait la gauche canadienne, et pendant l'attaque, assumait la défense du nouveau saillant, improvisant en même temps avec tous les hommes disponibles une ligne de protection entre le bois et St-Julien. Aux premiers moments de l'offensive allemande, la brigade fut aussi l'objet d'une attaque par le moyen des gaz asphyxiants, dont la décharge fut suivie de deux assauts. [1]

Bien que les fumées fussent extrêmement suffocantes, elles n'eurent pas, à cause du vent, sans doute, des effets aussi pernicieux que dans les lignes françaises qui s'étendaient de l'est à l'ouest,

[1] Les moyens de résister aux gaz furent rapidement appliqués lorsque le besoin en fut reconnu. Mais, à cette époque, les Canadiens n'étaient aucunement munis des appareils convenables. Ils découvrirent qu'un mouchoir mouillé enfoncé dans la bouche protégeait en une certaine mesure. Fuir signifiait seulement un plus long séjour dans le nuage, en même temps que l'effort nécessité pour le pas accéléré ou la course obligeait à des aspirations plus profondes et facilitait l'entrée du poison dans les poumons. Les Canadiens comprirent bientôt qu'il était préférable de faire face au nuage et de rester sur place en attendant qu'il se dissipât et que la souffrance lancinante prît fin.

et, bien qu'atteinte par les gaz, la brigade repoussa vigoureusement les deux assauts allemands. Encouragée par ce succès, elle fut capable du suprême effort qu'exigea la contre-attaque du bois qui a déjà été décrite. Le vendredi 23, à quatre heures du matin, une nouvelle émission de gaz fut faite contre la 2e Brigade qui tenait la ligne courant du Nord à l'Est et contre la 3e Brigade qui avait prolongé sa ligne depuis le pivot de la route de Poelcappelle dans la direction du sud-est.

Il est peut-être bon de mentionner que deux soldats du 48e Highlanders qui étaient parvenus dans les tranchées commandées par le Lieutenant-Colonel Lipsett (90e Winnipeg Rifles, 8e Bataillon) périrent par les gaz et on remarqua que leurs visages devenaient immédiatement bleus. Le 13e Bataillon des Royal Highlanders de Montréal et le 15e Bataillon du 48e Highlanders furent plus spécialement atteints par la décharge. Bien qu'extrêmement éprouvés, les Royal Highlanders restèrent immuables sur le terrain. Le 48e, qui sans aucun doute reçut une décharge plus suffocante, fut terrifié et, d'après le témoignage d'hommes aguerris, les tranchées devinrent intenables. Le bataillon les évacua, mais pour très peu de temps et sans s'éloigner. Au bout de quelques instants, les hommes ayant repris haleine, réoccupèrent les positions momentanément abandonnées.

Au cours de la même nuit, la 3e Brigade qui avait déjà fait preuve d'un esprit d'initiative, d'une bravoure et d'une tenacité pour lesquels il n'est pas d'éloges excessifs, fut exposée — et avec elle la cause même des Alliés — à un péril plus formidable encore. Nous avons expliqué déjà, — ce que la situation démontrait d'ailleurs clairement, — que plusieurs divisions allemandes tentaient d'é-

craser ou de repousser cette brigade héroïque, et, en tout cas, de profiter de leur énorme supériorité numérique pour envelopper et annihiler son aile gauche. A un point de la ligne qui ne peut être désigné, cette tentative réussit en partie, et, au cours de cette lutte critique, des troupes allemandes en nombre considérable, mais non surabondant, dépassèrent la gauche dépourvue d'appui, et se glissant entre le bois et St-Julien ajoutèrent aux torturantes anxiétés de la lutte, la perspective, et même alors la réalité, de voir la 3e Brigade coupée de sa base.

Parmi les péripéties de cette crise suprême, il est presque impossible de distinguer un bataillon sans être injuste envers les autres, mais bien que les efforts du 13e Bataillon des Royal Highlanders de Montréal égalèrent simplement ceux des autres bataillons qui accomplirent de si héroïques exploits, le destin veut que le sort de quelques-uns de ses officiers demande une attention spéciale.

Le Commandant Norsworthy était dans les tranchées de réserve, à huit cents mètres de la ligne de feu lorsqu'il fut tué en cherchant à amener des renforts au commandant McCuaig. Le capitaine Guy Drummond tomba en essayant de rallier les troupes françaises. Ces incidents se passaient dans l'après-midi du 22 et la responsabilité de faire face à la crise retomba tout entière sur les épaules du Commandant McCuaig, jusqu'à ce qu'il fût relevé dans la matinée du 23.

Pendant tout l'après-midi et la soirée du 22, et pendant toute la nuit suivante, McCuaig eut à lutter avec des difficultés qui auraient pu dérouter un officier beaucoup plus expérimenté. Ses communications avaient été coupées par le bombardement et il lui fallut prendre lui-même la décision

de se replier ou de tenir. Il décida de tenir, bien qu'il sût qu'il n'avait aucun appui d'artillerie et qu'il n'en pouvait attendre au plus tôt que dans la matinée du 23.

La décision était audacieuse. D'après toutes les règles de la guerre, McCuaig était battu. Mais le fait même qu'il resta, paraît avoir déçu les Allemands. Ils auraient pu l'annihiler, mais ils redoutèrent qu'il fût appuyé par des réserves qui en réalité n'existaient pas. Il n'était pas dans la psychologie de l'ennemi de deviner que la simple valeur de McCuaig et de sa petite troupe sans appui maintiendrait la position. Mais avec cette troupe à tout instant diminuée, il la maintint jusqu'à ce que le jour révélât à l'ennemi qu'il avait été dupe.

Dans le cas où la retraite serait devenue nécessaire, les blessés avaient été évacués sur les tranchées de la droite, et, à l'abri des mitrailleuses, le commandant McCuaig se repliait avec ses hommes au moment où le commandant Buchanan survenait avec ses renforts.

Le bataillon gravement éprouvé se maintint quelque temps, dans ses tranchées hâtivement creusées, et, sous le couvert de la nuit, il se retira sur une nouvelle ligne formée par des renforts. L'arrière-garde était sous les ordres du lieutenant Greenshields, mais le commandant McCuaig resta pour s'assurer que tous les blessés seraient évacués. Ce fut alors, qu'après avoir échappé mille fois à la mort pendant cette longue nuit de bataille, il fut abattu par un projectile et fait prisonnier.

L'histoire des officiers du 7e Bataillon (British Columbia Regiment) n'est pas moins glorieuse. Ce bataillon fut rattaché à la 3e Brigade le jeudi soir, et le vendredi il occupait une position sur la

crête d'une colline, avec son flanc gauche près de St-Julien. Cette position fut violemment bombardée pendant la journée. Dans le courant de l'après-midi, le bataillon reçut l'ordre de fortifier sa position pendant la nuit. A 4¼ heures le colonel Hart-McHarg (avocat à Vancouver), le Major Odlum (actuellement lieutenant-colonel commandant le bataillon) et le lieutenant Mathewson, du génie canadien, partirent reconnaître le terrain et décider de l'endroit où seraient évacuées les nouvelles tranchées sous le couvert de l'obscurité. L'emplacement exact qu'occupaient les troupes allemandes leur était inconnu; en plein jour, sans s'attirer un coup de fusil ils descendirent la pente jusqu'aux maisons en ruines du village de Keerselaere, à environ 300 mètres; mais lorsqu'ils regardèrent par la fenêtre d'une muraille en ruines, ils aperçurent l'ennemi massé derrière des haies à cent mètres de là, et qui les épiait attentivement. Comme ils se trouvaient maintenant beaucoup plus près des Allemands que de leurs lignes ils firent demi-tour au pas gymnastique. Mais dès qu'ils eurent dépassé l'abri des ruines, un feu nourri les poursuivit. Ils se jetèrent immédiatement sur le sol. Le colonel et le commandant roulèrent dans un trou d'obus et le lieutenant s'abrita dans un fossé voisin. Ce fut alors que le commandant Odlum apprit que son supérieur était blessé grièvement ; sous la fusillade, il remonta la pente au pas de course pour chercher du secours, laissant le lieutenant auprès du blessé. Il trouva le médecin-major George Gibson, du 7e Bataillon, qui, accompagné du sergent J. Dryden descendit immédiatement au trou d'obus. Malgré une vive fusillade le major et le sergent parvinrent sains et saufs près du blessé qu'ils transportèrent dans le fossé à côté

du lieutenant, et ils lui firent un premier pansement. Ils restèrent avec lui jusqu'à la nuit, et les brancardiers vinrent alors le chercher et l'emportèrent au quartier-général du Bataillon; mais le dévouement et l'héroïsme de ses amis ne purent lui sauver la vie. Le lendemain, il mourut à l'hôpital de Poperinghe. [1] Pendant toute la seconde bataille d'Ypres son régiment sous les ordres du commandant Odlum, combattit indomptablement et souffrit beaucoup. A un moment, il eut l'ennemi sur ses deux flancs, sans qu'il y eût de sa faute, et il se replia lorsqu'il ne lui resta plus qu'une centaine d'hommes capables de tenir une arme. Le lendemain, renforcé par les débris du 10e bataillon, le 7e fut de nouveau appelé à y boucher une brèche dans notre ligne, devoir qu'il accomplit jusqu'à ce que, de nouveau entouré par l'ennemi, il se replia sous le couvert d'un épais brouillard. [2]

D'un bout à l'autre, le Général Alderson s'évertua à renforcer la division canadienne avec la plus grande célérité, et dans l'après-midi du vendredi la gauche de la ligne canadienne fut consolidée par le 2e King's Own Schottish Borderers et le 1er Royal West Kent, de la 13e Brigade d'Infanterie. A partir de ce moment aussi, une série

[1] Le Colonel Hart-McHarg et le Coonel Boyle — tués ce même jour — reposent tous deux dans le nouveau cimetière de Poperinghe.

[2] Les pertes du 7e bataillon furent lourdes même en ce temps où elles le sont toujours. En moins de trois jours, son colonel fut tué et 600 officiers et soldats furent tués ou blessés, y compris tous les commandants de compagnie. Certaines compagnies perdirent tous leurs officiers.

Le lieutenant E. D. Bellew, officier mitrailleur du bataillon, pour narguer l'ennemi piqua un pain à la pointe d'une baïonnette, ce qui lui attira une rafale de balles ; il manœuvra sa mitrailleuse jusqu'à ce qu'elle eut été mise en pièces ; après quoi, il déchargea sur l'ennemi tous les fusils à sa portée, mais finalement blessé, il fut fait prisonnier.

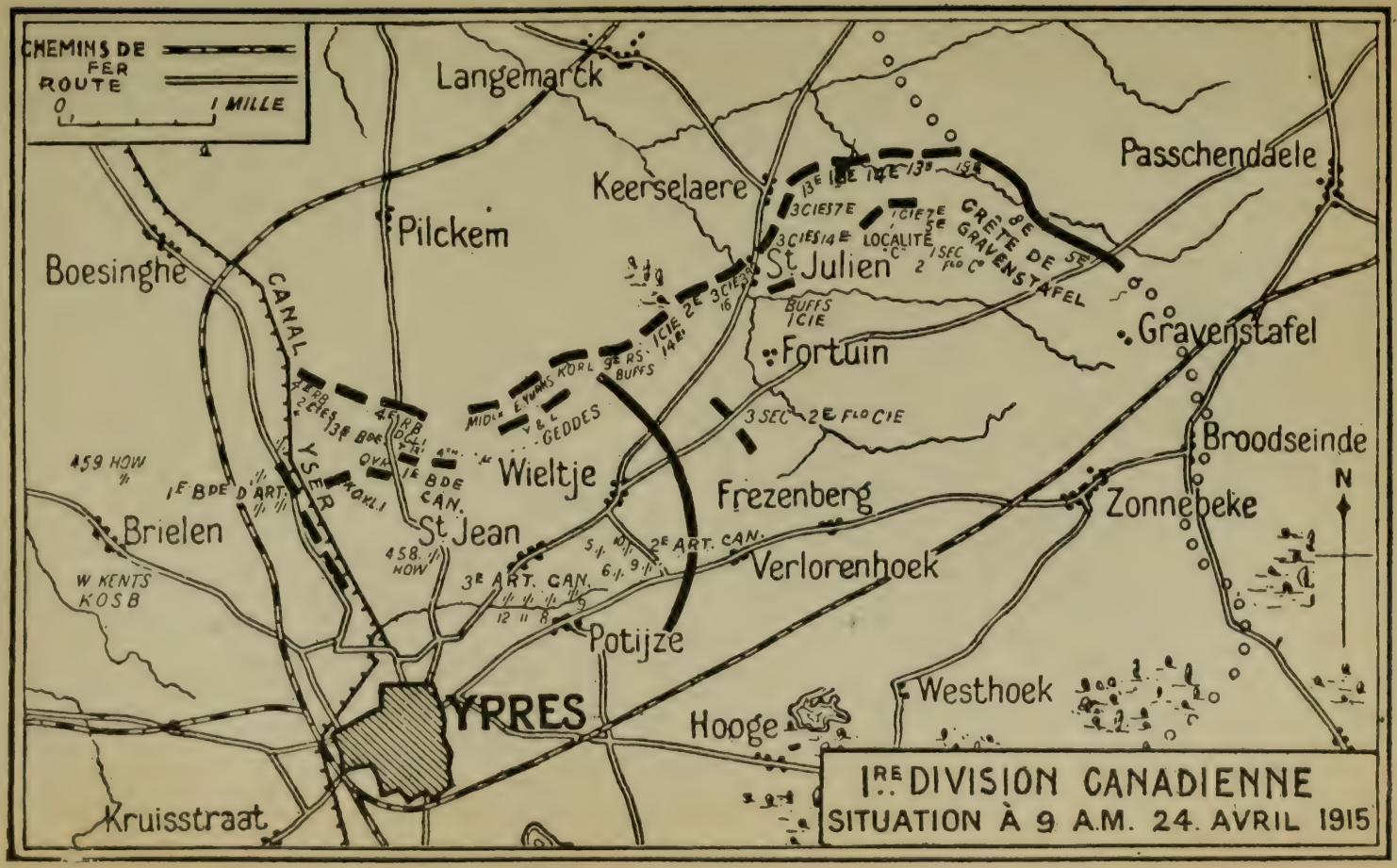
de contre-attaques françaises partant des rives du canal et poussées dans une direction Nord-Est vinrent fortement en aide à la gauche de la division.

Mais le feu de l'artillerie ennemie ne cessait de croître en intensité, et il devint de plus en plus évident que le saillant canadien ne pouvait plus être maintenu contre l'écrasante supériorité numérique des forces qui l'attaquaient. Lentement, opiniâtrement, luttant pas à pas, les défenseurs cédèrent du terrain jusqu'à ce que le saillant fût graduellement ramené de son sommet, du point où il s'était raccordé aux troupes françaises, jusque devant le village de St-Julien. Bientôt aussi, il fallut reconnaître que St-Julien, exposé au bombardement à droite et à gauche n'était plus tenable. [1]

La 3e Brigade reçut en conséquence l'ordre de se replier, continuant à faire payer cher à l'ennemi chaque mètre de terrain cédé, comme elle l'avait fait depuis le jeudi à cinq heures. Mais il fut impossible, sans hasarder des forces trop élevées, de dégager plusieurs détachements du 13e Bataillon des Royal Highlanders de Montréal et du 14e Bataillon du Royal Montreal Regiment.

Ce recul, ordonné à la dernière minute, contraignit à l'abandon de ces unités. Le flot allemand déferla sur le village abandonné; mais pendant plusieurs heures, la fusillade obstinée qui persista prouva que les Allemands n'étaient pas encore maî-

[1] Il ne faut pas omettre de mentionner les remarquables services rendus à St-Julien par le lieutenant-colonel Loomis, qui commandait le 13e Bataillon. Sous un feu violent et incessant, cet officier resta à son poste jusqu'au moment de l'évacuation, et son sang-froid contribua grandement à soutenir le courage de ses troupes.


CHEMINS DE FER
ROUTE
0
1 MILLE
Langemarck
Passchendaele
Keerselaere
Pilckem
Boesinghe
St Julien
Fortuin
Gravenstafel
CANAL
YSER
Wieltje
St Jean
Frezenberg
Broodseinde
Zonnebeke
Brielen
Verlorenhoek
Potijze
YPRES
Hooge
Westhoek
Kruisstraat
N
1RE DIVISION CANADIENNE
SITUATION À 9 A.M. 24. AVRIL 1915

tres de l'arrière-garde canadienne. Si ces braves moururent, leur mort fut digne du Canada.

La retraite forcée de la 3e Brigade — c'eût été folie de tenir un instant de plus — plaça la 2e Brigade du Général Currie, dans une position singulièrement identique à celle où la 3e Brigade elle-même s'était trouvée après le recul français. On se souvient que la 2e Brigade avait gardé la ligne entière des tranchées — environ 2,500 mètres — qu'elle tenait le jeudi à cinq heures de l'après-midi, soutenue par les efforts incomparables de la 3e Brigade que la nécessité avait obligée à se déployer d'une façon si hasardeuse.

Ayant jusque là conservé ses lignes, le Général Currie avait pour tâche à présent de répéter la manœuvre tactique exécutée plus tôt par la 3e Brigade pour obvier au mouvement d'enveloppement tenté par des forces d'une supériorité numérique écrasante. Il fit pivoter son flanc gauche dans la direction du sud, et, dans ce moment critique de l'immense lutte, il lui revient l'honneur d'avoir conservé ses lignes de tranchées du jeudi 5 heures au dimanche après-midi, où il n'avait plus à les abandonner, l'artillerie n'en ayant pas laissé trace. Ses troupes quittèrent la place où ces retranchements s'étaient élevés, et la vaillance des hommes était aussi indemne que les tranchées étaient dévastées. Il ne convient pas, dans une pareille brigade, de décerner des louanges spéciales à un bataillon plutôt qu'à un autre, mais il n'est pas sans importance pour ce récit de mentionner que le lieutenant-colonel Lipsett commandant le 8e Bataillon (90ème Winnipeg Rifles) de la 2e Brigade maintint l'extrême gauche de la position au moment le plus critique.

Le vendredi matin, de bonne heure, une émission de gaz asphyxiants obligea le bataillon à abandonner ses tranchées, mais trois quarts d'heure après, il contre-attaqua et les reprit à la baïonnette. Après que la troisième brigade eut été contrainte de se retirer, le lieutenant-colonel Lipsett, bien que sa gauche fût restée sans appui, se maintint sur ses lignes, ce qui permit au 8e Durham Light Infantry et au 1er Hampshires de venir combler la brèche le samedi soir.

A l'aube de dimanche 25 avril, deux compagnies du 8e Bataillon (90e Winnipeg Rifles) qui tenaient la gauche de notre ligne, furent relevées par les Durhams, et se retirèrent dans les tranchées de réserve. Les Durhams subirent de graves pertes, et dans l'après-midi du dimanche, vers cinq heures, une compagnie du 8e Bataillon Canadien prit leur place à l'extrême gauche. Les Allemands se retranchèrent à l'arrière de cette compagnie et, sur le flanc gauche, des batteries allemandes la prirent en enfilade. La position devenait intenable et la compagnie reçut l'ordre de l'évacuer, deux pelotons se repliant et deux autres couvrant la retraite. Les deux premiers furent guidés sous un feu terrible par le sergent Knobel (maintenant capitaine) en perdant 45 pour cent de leur effectif avant de rejoindre le bataillon en réserve. Les officiers et les hommes qui composaient les pelotons de couverture furent tous tués ou faits prisonniers, et tous les officiers qui avaient pris part à l'action étaient restés avec ces pelotons.

Le sort des 2e et 3e brigades nous amène aux événements du dimanche après-midi; mais, pour compléter le récit, il est nécessaire de revenir aux événements de la matinée. Après une attaque par-

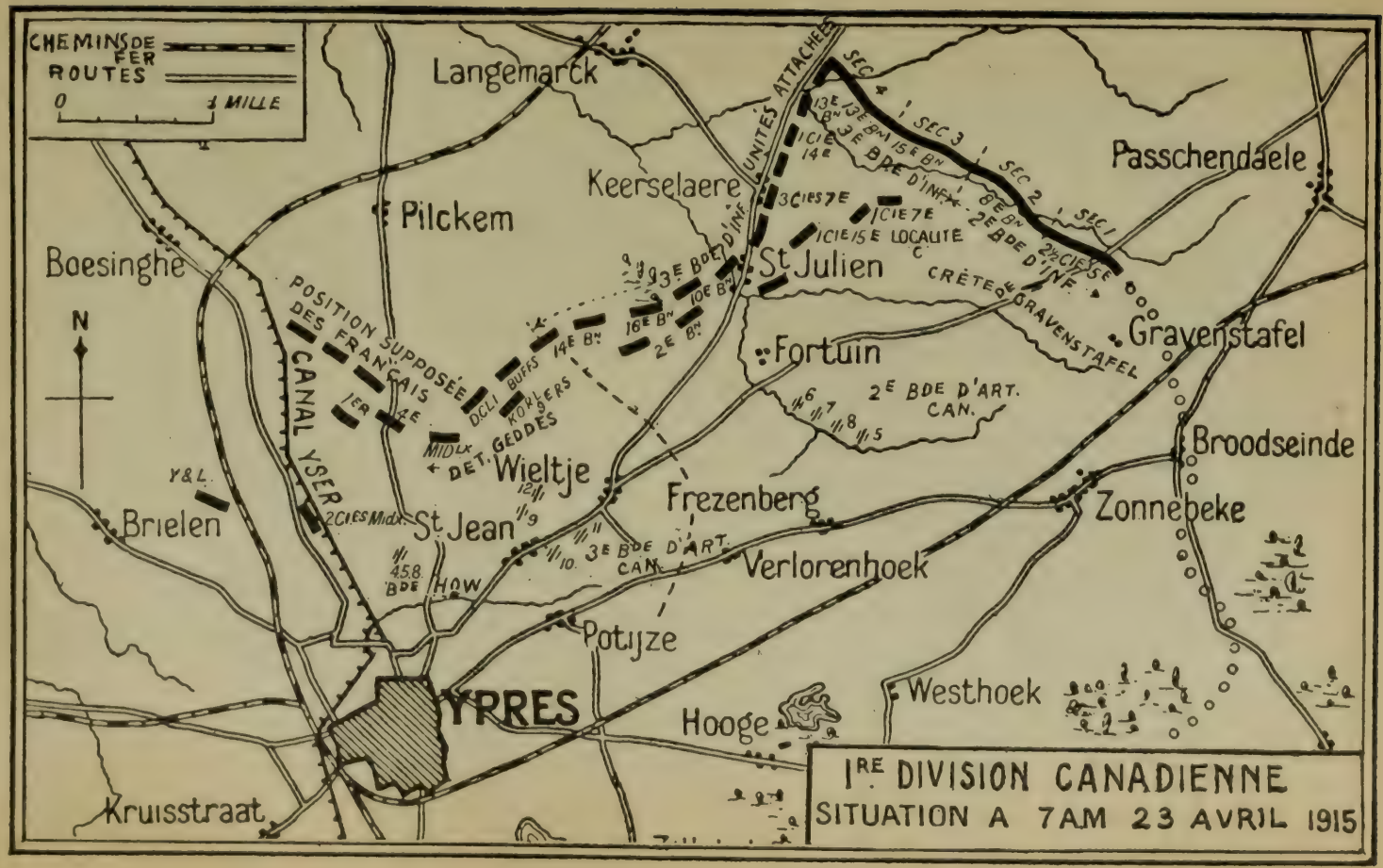
ticulièrement formidable, l'ennemi réussit à s'emparer du village de St-Julien, si souvent mentionné dans les combats soutenus par la gauche canadienne. Ce succès ouvrait une ligne d'avance fort menaçante, mais des renforts arrivaient.

En cette circonstance, encore, il était évident que les nécessités tactiques de la situation dictaient un mouvement offensif comme le plus sûr moyen d'arrêter le progrès de l'ennemi. Le Général Alderson, qui commandait aussi les renforts prit en conséquence ses dispositions pour qu'une avance fût tentée par deux brigades anglaises (la 10e commandé par le Brigadier Général Hull [1] et la brigade Northumberland, qui faisaient partie des renforts. L'attaque fut lancée à travers la gauche et le centre canadiens; en passant, ces troupes qui allaient à une mort certaine, s'arrêtèrent juste assez pour acclamer leurs camarades du Canada et donner à la division canadienne le premier témoignage de l'admiration que leurs efforts provoquaient dans l'armée britannique. [2]

L'avance coûta fort cher, en réalité, mais elle fut faite dans un complet esprit de sacrifice. Les brigades peuvent en être fières, mais ces incidents ne

[1] Le Brigadier Général Hull se distingua pendant tout le cours de ces moments difficiles. Outre sa propre brigade, il eut sous ses ordres, pendant une période considérable, la York et Durham Brigade, le 2e King's Own Yorkshire Light Infantry, le 9e Queen Victoria Rifles, le 1er Suffolk Regiment, le 12e London Regiment, et le 4e Bataillon Canadien.

[2] L'attaque avait pour objet particulier le village de St-Julien, le bois voisin et les tranchées ennemies creusées entre ces deux points. L'artillerie canadienne devait procéder à un bombardement préparatoire du bois et des tranchées, mais au dernier moment l'ordre de canonner St-Julien fut annulé lorsqu'on apprit qu'un groupe de Canadiens complètement entourés tenait encore dans le village.


CHEMINS DE FER
ROUTES
0
1 MILLE
Langemarck
Pilckem
Keerselaere
Passchendaele
Boesinghe
St Julien
Fortuin
Gravenstafel
Broodseinde
Wieltje
Frezenberg
Zonnebeke
Brielen
St Jean
Verlorenhoek
Potijze
YPRES
Hooge
Westhoek
Kruisstraat
N
CANAL YSER
POSITION SUPPOSÉE DES FRANÇAIS
UNITÉS ATTACHÉES
SEC 4
SEC 3
SEC 2
SEC 1
3E BDE D'INF.
2E BDE D'INF.
CRÊTE DE GRAVENSTAFEL
2E BDE D'ART. CAN.
3E BDE D'ART. CAN.
DET. GEDDES
BDE HOW
1RE DIVISION CANADIENNE
SITUATION A 7AM 23 AVRIL 1915

concernent pas autrement l'histoire du contingent canadien et il suffira de dire que l'attaque atteignit son but qui était d'enrayer l'avance allemande.

En décrivant les événements de l'après-midi, nous avons vu les tranchées de la 2e Brigade complètement annihilées. Cette brigade, avec la 3e et les renforts considérables qui dès lors établissaient liaison entre elles furent graduellement repoussés au long d'une ligne partant de Fortuin, au sud de St-Julien, pour se diriger au nord-est vers Passchendaele. Là, les deux brigades furent relevées par deux brigades anglaises après des efforts aussi glorieux, aussi féconds et, hélas! aussi coûteux qu'il en fut jamais demandé à des soldats.

L'aube claire et lumineuse du lundi trouva les Canadiens en arrière de la ligne de feu. Mais cette journée-là devait aussi apporter ses angoisses. L'attaque s'opiniâtrait et l'instant vint où il fallut demander au Brigadier Général Currie s'il pouvait encore une fois faire appel à sa brigade mutilée.

"Les hommes sont fatigués, mais ils sont prêts à retourner volontiers aux tranchées", répondit l'indomptable soldat. Ainsi, une fois de plus, héros conduisant des héros, le Général ramena la 2e Brigade réduite d'un quart de sa force au sommet même de la ligne telle qu'elle existait à ce moment. Pendant toute la journée du lundi, la brigade se maintint sur cette position; le mardi, elle occupa les tranchées de seconde ligne, et le mercredi elle fut relevée et expédiée aux cantonnements de l'arrière. [1]

[1] Le matin du 26 avril, le lieutenant colonel Kemis-Betty, major de la Brigade, et le commandant Mersereau, de l'état-major furent blessés par un obus. Bien que sa blessure fût grave, le colonel ne quitta pas son poste de toute la journée. Le commandant qui était si gravement blessé, fut porté dans l'abri souter-

L'histoire des Canadiens à Ypres s'achève comme il convient : les derniers coups furent portés par quelqu'un qui s'était vaillamment et intelligemment comporté depuis le début. Le soir du mercredi 28 avril, le lieutenant-colonel Ratson reçut l'ordre d'avancer avec son bataillon et de creuser une ligne de tranchées qui devait relier les Français à gauche à un bataillon de la Rifle Brigade à droite. C'était une tâche à la fois difficile et dangereuse. Le lieutenant-colonel ne disposait que de deux compagnies pour creuser tandis que les deux autres servaient de protection.

Du champ dans lequel ils avaient bivouaqué toute la journée à l'ouest de Brielen, les hommes partirent à 7 heures du soir se dirigeant au nord vers St-Julien. Au moment où ils se mettaient en route, il y eut une telle grêle de shrapnels, destinée soit à la ferme où s'était installé le quartier-général du bataillon, soit au carrefour qu'ils auraient à traverser, qu'ils furent obligés de faire halte.

Néanmoins, à 8 heures, le colonel Watson put donner l'ordre du départ, et, en chemin des spectacles terribles démontraient la furie du duel d'artillerie qui s'était poursuivi depuis le 26, date à laquelle le bataillon avait quitté la ligne de feu.

rain du général Currie, où, faute d'ambulance, il resta jusqu'à une heure avancée de la nuit. Le lieutenant-colonel Mitchell, de l'état-major divisionnaire, en tournée de reconnaissance, apprit la pénible situation des officiers blessés, et privés de tous soins médicaux. Il résolut de les emmener dans son automobile : avec de grandes difficultés, car la route était violemment bombardée, il réussit à amener sa voiture jusqu'à Fortuin ; il fallait faire à pied le reste du chemin, et quand on parvint à l'abri du général, on reconnut que seul le colonel était transportable. Les blessures du commandant Mersereau étaient telles qu'il fallut le laisser dans l'abri jusqu'à ce qu'il fût possible d'amener une ambulance. Finalement il fut emporté et il est actuellement au Canada où il se remet lentement de ses blessures.

Au pont qui franchit le canal de l'Yser, le régiment trouva des guides et les précautions extraordinaires qui furent prises pour cacher ses mouvements indiquaient le sérieux des risques qu'il courait.

A cet endroit même, quelques jours auparavant, le bataillon avait subi, de lourdes pertes et un complément de cinq officiers et de 112 hommes étaient arrivés d'Angleterre le matin même. Ils reçurent là un terrible baptême de feu quelques heures à peine après leur arrivée au front. Les obus explosaient dans un fracas infernal au pied des haies, entre les arbres de la route que suivait le bataillon; ils tombaient par douzaine dans les moindres endroits où l'ennemi s'imaginait que des camions ou des chevaux pouvaient être dissimulés. Lentement, avec précaution, le bataillon parvint derrière la tranchée de première ligne occupée par un bataillon du King's Own Scottish Borderers. Le colonel Watson et ses hommes durent franchir cette ligne, de chaque côté de laquelle gisaient par vingtaines les cadavres de Ghourkas, ces intrépides petits guerriers, le matin, avaient péri en tentant la tâche presque impossible d'avancer à l'assaut sur 700 mètres d'espace découvert.

A l'endroit où les tranchées devaient être creusées selon les indications du génie, le colonel Watson désigna deux compagnies qui couvriraient de leur feu les deux qui creusaient, et jamais hommes ne travaillèrent avec plus d'énergie fébrile. Les fusils ennemis envoyaient continuellement des balles qui, par bonheur, passaient au-dessus des têtes, bien qu'à en juger par la persistance et la multi-

tude de ses fusées éclairantes l'ennemi ne dût pas ignorer qu'on travaillait là.

Ce n'est qu'à deux heures du matin que la besogne fut terminée, et le bataillon quitta une position pire que toutes celles où jamais des hommes durent travailler.

Le retour au cantonnement, à Vlamertinghe, fut pénible à l'extrême. Egalement fatigués, officiers et hommes, dormaient en marchant, oublieux de la route et de la destination.

Pendant la nuit du 3 mai [1] et le matin du 4, la 1ère Brigade d'Infanterie Canadienne alla cantonner à Bailleul. Dans la nuit du 4, le lieutenant-

[1] A cinq heures du soir, le 2 mai, la 1ère Brigade d'infanterie canadienne partit appuyer les 10e et 12e Brigades d'Infanterie anglaise, à la suite d'une attaque sur tout notre front, avec des gaz asphyxiants qui enveloppèrent nos tranchées excepté à l'extrême droite. La 10e Brigade tint bon, mais la 12e dût se replier, car les hommes étaient suffoqués et absolument incapables de combattre. La brigade canadienne n'eut pas à résister à l'ennemi mais les mouvements exécutés par les troupes indiquent les effets du gaz et montrent comment les hommes qui durent l'affronter réussirent à déjouer les Allemands. A 5 h 40 le bataillon de réserve de la 12e Brigade fut lancé dans la mêlée. Entre temps, le général commandant la 10e Brigade s'apercevant que sur sa gauche les troupes se repliaient, envoya fort judicieusement le 7e Argyll et Sutherland Highlanders occuper les tranchées laissées vides et demanda à la 3e brigade de Cavalerie de les appuyer. Ces deux unités arrivèrent à temps pour surprendre l'ennemi qui s'avançait à découvert et lui infliger de lourdes pertes. La façon dont ils traversèrent les nuages de gaz est digne de tous éloges. Chaque compagnie du 2e Régiment Essex de la 12e Brigade avait à 150 mètres en arrière de la première ligne un peloton de support qui attendit que les gaz eurent traversé les tranchées de première ligne, puis, avançant droit à travers le gaz, ils occupèrent la tranchée assez tôt pour recevoir l'ennemi avec une fusillade nourrie. L'infanterie française se rapprocha sur la droite, renforçant ainsi la 2e Essex, tandis que l'artillerie française labourait les lignes allemandes d'un feu intense et excellemment dirigé. Le général Alderson a déclaré : "J'écrivis par la suite au Général Joffre pour le remercier de cette aide et il me répondit par un aimable accusé de réception."

général Alderson passa le commandement de ce secteur du front au général commandant la 4e Division et il transporta son quartier général à Nieppe, ramenant en même temps à l'arrière la 3e Brigade d'Infanterie canadienne, où la rejoignait le 5, la 2e Brigade. [1]

Telle est, dans ses grandes lignes, l'histoire d'un grand et glorieux fait d'armes, tout en rendant un hommage sommaire aux unités dont l'observateur peut contempler les prouesses, un récit rédigé si tôt après les événements rend forcément une insuffisante justice à d'autres unités qui remplirent leur rôle aussi glorieusement que celles dont il est possible dès maintenant d'enregistrer l'héroïque activité. Mais les amis de ceux qui combattirent dans d'autres bataillons peuvent être certains que, lorsque l'histoire aura achevé de compulser tous les documents relatifs aux unités, ils seront eux aussi informés de la part exacte qui revient à chacun dans ces journées inoubliables. La mention particulière de certains bataillons ne constitue pas une distinction spéciale au détriment des autres; elle est due à ce fait que les circonstances l'ont rendue possible dès à présent.

Il convient en outre de clore ce compte-rendu par quelques notes d'éloge à l'adresse des armes auxiliaires. Les télégraphistes mirent à l'accomplissement de leur tâche tout leur sang-froid et leur

[1] Pendant la bataille, il incomba au Général Alderson et à l'état-major canadien, la direction de 47 Bataillons et de deux brigades de cavalerie, de groupes d'artillerie et de génie, etc. On ne saurait rendre à l'énergie et à l'intelligence pleine de ressources du Général et de son état-major, un tribut plus grand que de rappeler qu'ils manièrent et firent combattre parfaitement toute une armée pendant l'une des batailles les plus longues et les plus acharnées de la guerre occidentale.

savoir-faire; bon nombre d'entre eux trouvèrent la mort en renouant calmement, dans ces endroits exposés, les fils du télégraphe et du téléphone constamment rompus. Selon leur habitude les agents de liaison se conduisirent avec la plus grande bravoure; leur tâche est solitaire; et ils succombent souvent à une mort isolée. Un cycliste grièvement blessé arrêta au passage un officier, lui remit son message, complété d'instructions verbales clairement énoncées et perdit connaissance en prononçant le dernier mot.

L'artillerie ne fléchit pas un instant dans cette lutte où le résultat dépendait pour une si large part de ses efforts. Pendant cette longue retraite où l'on combattit pied à pied, pas un seul canon canadien ne fut perdu, ce qui est fort remarquable étant donné la nature des positions évacuées. Une batterie de quatre pièces se trouva dans une situation telle qu'elle dut tourner deux de ses pièces et tirer sur l'ennemi dans une situation diamètralement opposée.

Les troupes du génie, le corps médical rivalisèrent d'endurance et d'intrépidité avec leurs camarades combattants. En plus d'une occasion, au cours de ces luttes acharnées, le génie sous les ordres du lieutenant-colonel Armstrong (maintenant Brigadier Général) travailla dans les positions même où l'infanterie se battait. Construisant et détruisant tour à tour, les hommes du génie maniaient le fusil contre l'ennemi, ou la pelle pour creuser des retranchements, et, le cas échéant, ils minaient les ponts du canal dont ils tenaient les approches.

La description qui précède n'est pas un historique complet de la bataille d'Ypres, mais seule-

ment des opérations relatives aux Canadiens et accomplis par eux. Les efforts des troupes qui renforcèrent et plus tard relevèrent les Canadiens ont été tout aussi glorieux, et les péripéties de cette lutte opiniâtre sont une leçon pour l'Empire tout entier : " Lève-toi, ô Israël ! "

L'Empire est engagé dans un conflit sans quartier et sans compromis avec un ennemi qui reste admirablement organisé, immensément puissant, et convaincu que sa force lui donnera la satisfaction de ses convoitises. Aux armes, donc, aux armes ! En Grande Bretagne, au Canada, en Australie, il faut dès maintenant que la communauté s'organise pour une coopération militaire et industrielle.

Le cimetière du Canada dans les Flandres est vaste, très vaste. Ceux qui y reposent ont laissé leur dépouille mortelle sur un sol étranger, mais au Canada ils ont légué leur souvenir et leur gloire.

" Dans les champs éternels où la Renommée campe
Leurs tentes silencieuses sont dressées,
Et, avec des rondes solennelles, la Gloire garde
Le bivouac des morts."

(" On Fame's eternal camping ground
Their silent tents are spread,
And Glory guards with solemn round
The bivouac of the Dead.")

CHAPITRE V

LES REMOUS DU COMBAT.

Héroïsme individuel. — Ténacité canadienne. — Avant la bataille. — L'élément civil. — Le flot montant. — Nouveau sens du mot Canada. — "Aurores boréales." — L'officier-payeur combattant. — Un commandant sert comme lieutenant. — Les infortunes d'Hercule Barré. — En liaison. — Les excuses du messager. — Un fossé à la nage. — La délivrance des blessés. — La bravoure du Colonel Watson. — Un chef héroïque. — L'intrépidité du commandant Dyer et du capitaine Hilliam. — Le Commandant Dyer atteint. — "Je suis revenu à quatre pattes." — L'endurance du capitaine Whitehead. — Le commandant King sauve ses canons. — Le caporal Fisher. — Le véritable officier canadien. — Quelques illusions de l'Angleterre. — Les ruses allemandes. — Le bon sens du sergent Richardson. "On ne se rend pas!" — L'héroïsme du caporal Baker. — Les bombes des morts. — Une position tenue par un seul. — Les frères McIvor. — L'audace du sergent-major Hall. — Le sergent Ferris, cantonnier. — L'héroïsme des sapeurs. — Le sergent Ferris, découvreur de pistes. — Un sergent qui commande. — Actes de bravoure du soldat Irving. — Il disparaît. — Absurdités tragiques. — Les Allemands massacrent les blessés. — Les médecins-majors sous le feu. — L'attitude professionnelle. — Heures rouges. — Triste situation des réfugiés. — Une colonie canadienne à Londres. — La destinée du Canada.

Guerre aux desseins perfides
De nos fiers ennemis,
Montrons-nous intrépides
Puis au devoir soumis.
Devenus plus terribles
A l'heure du danger
Ah ! soyons invincibles
Et sachons nous venger !

Ecoutez le tonnerre
De nos boulets d'airain
De notre chant de guerre
C'est le joyeux refrain.
Au bruit de la mitraille
Voyez-nous accourir
Venez à la bataille
Nous voir vaincre ou mourir !

Léon Pamphile Le May.
"Le chant des Voltigeurs Canadiens."

Dans une bataille qui eut l'extension et la diversité de celle d'Ypres, il s'accomplit naturellement

d'innombrables actes d'héroïsme personnel dont il n'aurait pu être fait mention dans le cours du récit qu'au détriment de l'intérêt militaire.

Nous relaterons maintenant quelques-uns de ces épisodes qui constituent des annales de tenacité et de vaillance dont les Canadiens peuvent être fiers.

En dehors des incidents qui se produisent au cours de l'action, il se place immédiatement avant la bataille et immédiatement après, une période si riche de cet élément poignant d'intérêt humain qu'on ne saurait la passer sous silence. En se concentrant sur les péripéties du combat, notre vision se rétrécit quelque peu, de même que nos oreilles sont assourdies par le tumulte de la lutte; aussi sommes-nous enclins à oublier que les hostilités se déroulent dans un cadre qui, il y a fort peu de temps encore, était rempli par les occupations de la paix, et que, sur le front occidental en particulier les armées alliées sont inextricablement enchevêtrées dans les populations et l'élément civil.

Le ressac de la bataille est comme celui de la mer; quand le flot monte, on ne perçoit que son grondement et l'enroulement de la vague, on ne se préoccupe que de prévoir jusqu'où il atteindra. Avec le reflux, les endroits familiers reparaissent, et nous avons le loisir de recueillir les observations des camarades qui ont été portés et remportés par le flot.

La vague qui s'abattit sur nous autour d'Ypres a donné au Dominion le rude baptême qui fait de lui une nation; le mot "Canada" rayonne maintenant avec un sens nouveau devant le monde civilisé. Le Canada a fourni ses preuves, et elles sont dignes de lui. Mais ceux qui survivent d'entre les

hommes qui nous ont gagné ce droit à la fierté nationale aux yeux du monde n'ont pas le loisir de se préoccuper de ces conséquences historiques; ils attendent pour cela les jours de la paix. Nous avons esquissé déjà les principaux contours de la bataille; nous savons quelles troupes y prirent part et comment elles se comportèrent, mais les mille menus épisodes aperçus entre deux rafales d'obus ou recueillis par hasard des lèvres de combattants rencontrés dans quelque abri momentané, ne peuvent être tous rapportés. Pourtant, ils sont trop caractéristiques, même lorsqu'ils s'ignorent, pour qu'on n'essaie pas d'en relater quelques-uns; aussi, donnerai-je ici une gerbe de la grande moisson.

Lorsque, avant la bataille, les Canadiens cantonnaient pour la plupart dans Sailly et les environs, d'où ils voyaient les fusées allemandes éclairer l'horizon comme des aurores boréales, le capitaine C. T. Costigan, de Calgary, était officier-payeur, et, comme il convient à la trésorerie, il s'était établi à une distance raisonnable de la ligne de feu. Vint l'attaque qui mit le Canada à l'épreuve. Les fusées allemandes avancèrent, se rapprochèrent tellement qu'elles ne ressemblaient plus à de vacillants aurores boréales, mais aux globes électriques d'une grande ville. Le capitaine Costigan ferma sa cassette et supprima ses fonctions en déclarant : "Il n'y a plus d'officier-payeur." Puis, il demanda à s'occuper dans les tranchées et partit, peu soucieux de son grade, comme sous-lieutenant avec le 10e Canadiens qui manquait d'officiers. On ne le revit que le lundi matin, où il se mit en quête de son bureau qui avait été transféré dans une cave à l'arrière et confié, pour le moment, à un sergent. Mais il revenait pour découvrir

un collègue ayant le don des chiffres à qui il persuaderait d'accepter le poste d'officier-payeur. Dès qu'il eut procédé à son remplacement, il rejoignit en toute hâte son bataillon d'adoption où il est resté depuis lors. Et il ne fut pas le seul payeur qui " paya " de sa personne ce jour-là. Le capitaine McGregor, de la Colombie Britannique, était officier payeur du 16e Bataillon des Canadian Scottish. Lui aussi partit, armé d'une canne et d'un revolver, prendre part de sa propre initiative au combat corps à corps du bois de St-Julien, où il fut tué après avoir vaillamment combattu jusqu'au bout.

Voici un exemple à peu près similaire. Le commandant Guthrie, du New-Brunswick, était chef du 12e Bataillon resté en Angleterre; mais il avait été envoyé au front occuper des fonctions quelconques dans un conseil de guerre. Comme le Capitaine Costigan, il avait, ce vendredi matin, demandé au général d'aller combattre avec le 10e Bataillon, si durement éprouvé. Il y eut quelques hésitations, car, par suite de son grade, Guthrie pouvait se trouver appelé à prendre le commandement de ce qui restait du 10e, mais lorsqu'il connut l'objection, il déclara: " C'est comme lieutenant naturellement, que je veux partir ", — et c'est comme lieutenant qu'il partit. Mais au cours de la lutte, le commandant Guthrie fut, malgré tout, obligé de prendre le commandement du bataillon dont deux officiers avaient été tués et un troisième blessé. Il conduisit ses hommes avec une prudence et une bravoure extrêmes.

Le commandant Hercule Barré, un jeune Canadien-Français qui parlait anglais moins bien qu'il ne combattait, eut des aventures qui sont un exem-

ple des mauvais tours que le destin s'amuse parfois à jouer. Il avait reçu l'ordre de rejoindre en hâte sa compagnie, et en route, dans l'obscurité, il croisa des officiers anglais qui le prirent pour un espion. Plus il protestait, et plus son langage leur paraissait le trahir. Ils le ramenèrent au plus proche quartier-général, où un de ses collègues le tira d'affaires. Il repartit pour être de nouveau arrêté par des cyclistes qui le traitèrent exactement comme les officiers anglais et le ramenèrent au même quartier-général où le même officier le reconnut et se porta garant de son identité. Il se remit en chemin, mais c'est une balle qui l'arrêta cette fois. Il se traîna jusqu'à la route pour y attendre de l'aide. Quelqu'un s'approcha; il appela: " Qui va là ? " s'enquit une voix. — " C'est moi, Barré " répondit-il. — " Comment ? C'est encore *vous ?* Qu'est-ce que vous voulez maintenant ? " — " Des brancardiers ", expliqua Barré, et son ami, l'officier qui l'avait deux fois identifié depuis une heure, alla requérir des brancardiers. Le commandant Barré fut emporté et raconta lui-même cette aventure.

Beaucoup d'autres tombèrent ainsi isolément dans l'accomplissement de leur devoir. Le lieutenant-colonel Currie, commandant le 15e Bataillon du 48e Highlanders, ayant eu son téléphone coupé par les obus, transporta son quartier dans les tranchées de réserve et garda avec lui un groupe " d'hommes de liaison " qui établissaient le contact avec le quartier général de la brigade, à deux ou trois kilomètres à l'arrière. L'homme de liaison doit, à pied, porter à destination le message qui lui est confié, traversant des parages labourés par les obus et parfois même occupés par l'ennemi.

L'un de ces hommes fut envoyé à la brigade et on n'entendait plus parler de lui, lorsqu'un jour, longtemps après la bataille, le lieutenant-colonel reçut de lui, datée d'un hôpital, une note ainsi conçue:

"Mon cher colonel Currie, je crains bien que vous ne soyez furieux contre moi pour n'avoir pas rapporté la réponse au message que vous aviez envoyé par moi au quartier général. J'ai bien remis le message, mais au retour avec le reçu, j'ai été atteint par un éclat d'obus, et je profite de la première occasion pour vous informer que le message a bien été remis, mais j'ai peur que vous ne soyez bien fâché contre moi. Je suis maintenant à l'hôpital. Sincèrement vôtre, M. K. Kerr."

Le colonel se désigne jamais ce soldat autrement que par son nom "M. K. Kerr" et c'est bien là un trait qui le caractérise, et ne caractérise pas moins notre pays. Au point de vue anglais, n'est-il pas également caractéristique que la lettre de M. K. Kerr ait commencé par : "Mon cher colonel Currie". Et c'est encore caractériser le bataillon tout entier de dire que deux cents hommes et deux officiers seulement sortirent indemnes de la bagarre.

Une brigade avait installé son quartier-général dans une maison entourée de fossés où l'on n'avait accès que par un seul chemin. Le jeudi, l'artillerie ennemie repéra la maison, et plus tard, quand le flot montant se fut rapproché, les balles l'atteignirent aussi. L'état-major y poursuivit ses travaux jusqu'à la fin de la semaine, mais des obus incendiaires ayant mis le feu au bâtiment, il fallut déguerpir. Les obus rendant le chemin impraticable, les officiers passèrent les fossés à la nage, sauf l'un d'eux qui, étant blessé, était incapable de

nager. Le capitaine Scrimger, du service médical du Royal Montreal Regiment abrita le blessé de son corps contre les shrapnels qui pleuvaient entre les poutres et il l'emporta hors de la maison enflammée jusque dans la cour, ce dont il fut récompensé par la Victoria Cross. Deux officiers d'état-major, le Brigadier-Général Hughes (alors major de la 3e Brigade d'Infanterie) et le lieutenant Thompson (du Royal Montreal Regiment) repassèrent le fossé, et attendant une accalmie entre deux rafales d'obus, transportèrent le blessé sur la route, jusqu'à un brancard, et de là à l'ambulance; après quoi ils reprirent leurs fonctions.

Le 24 avril, le colonel Watson, qui avant de prendre le commandement du 2e Bataillon, était rédacteur en chef de la *Quebec Chronicle,* fut chargé d'une tâche, la plus difficile et la plus dangereuse dont un officier ait été chargé au cours de ces journées sanglantes. L'opération fut fort habilement exécutée et le colonel Watson, au milieu d'une apparente défaite, mit le comble à son succès par un acte d'héroïsme personnel qui, n'eut été son rang, lui eût mérité la Victoria Cross. En tout cas, on peut dire que le colonel Watson se montra brave entre les braves.

Vers midi, le général commandant la 3e Brigade demanda par téléphone au Colonel Watson si, à son avis, la ligne qu'il occupait, pouvait être tenue encore. Bien que la situation fût précaire, le colonel répondit qu'il pouvait tenir encore; sur quoi, il lui fut dit d'annuler un ordre qui lui avait été télégraphié de se replier.

La situation, cependant, s'aggrava, et à deux heures le général envoya au colonel l'ordre péremptoire de se replier immédiatement. Malheureusement, ce message n'arriva qu'à trois heures

moins le quart, alors que la situation était désespérée.

A ce moment, le bataillon avait, outre les tués, plus de 150 blessés et le colonel fit procéder d'abord à leur enlèvement. Puis, quittant le quartier du bataillon, il se rendit en première ligne afin de donner en personne à ses commandants de compagnie les instructions pour le repliement. Il prit sur place les dispositions les plus minutieuses pour éviter, même en ces terribles instants, tout désordre et toute inutile précipitation au cours de la manœuvre périlleuse et compliquée qu'il fallait maintenant exécuter. Il commença par renvoyer les hommes des services spéciaux, télégraphistes, sapeurs et autres, puis il fit sortir des tranchées, une à une, chaque compagnie, celle de gauche d'abord, puis celle du centre et ensuite celle de droite.

De l'angle d'une maison en ruines qui avait servi d'ambulance, le colonel Watson et le colonel Rogers, qui commandait en second, assistèrent au départ des trois compagnies et des spécialistes du 14e bataillon qui leur avaient été détachés depuis le matin. Les hommes étaient en ordre dispersé; au moment où ils passèrent devant leurs chefs la canonnade redoubla d'intensité et ils tombèrent comme des épis fauchés.

Lorsque la dernière compagnie eut été mise en route, les deux officiers, après s'être rapidement concertés, décidèrent de se séparer pour gagner chacun à sa façon le quartier général du bataillon, pour cette simple et poignante raison qu'ils augmentaient ainsi les chances d'y parvenir sans accident. Non pas qu'ils eussent la certitude d'échapper à la fusillade impitoyable de l'ennemi; ils n'espéraient pas se revoir et ils se serrèrent les mains

avant de s'élancer chacun par un chemin différent mais également balayé par les shrapnels et les balles. Quand il eut franchi environ 300 mètres, le colonel Watson s'arrêta un moment à l'abri d'un arbre pour surveiller le repliement de la compagnie; c'est alors qu'il remarqua un de ses officiers le lieutenant A. H. Hugill, qui gisait à une soixantaine de mètres vers la gauche dans la direction de l'ennemi. Sans hésitation, le colonel s'avança vers lui, pensant qu'il était blessé, mais le lieutenant lui dit qu'il avait été simplement obligé de reprendre haleine avant de risquer un nouveau bond.

Au même instant, le soldat Wilson fut blessé à la jambe, et il tomba si près du colonel que celui-ci céda au désir de le sauver. Il proposa au lieutenant de porter tour à tour le blessé pour le ramener à huit ou neuf cents mètres en arrière, où il se trouverait relativement en sûreté. Le lieutenant y consentit volontiers, et le colonel Watson s'agenouillant, chargea Wilson sur son dos et le porta pendant plusieurs centaines de mètres jusqu'à l'ancien emplacement du quartier général, trébuchant sous son fardeau alors que la fusillade de l'ennemi, qui approchait rapidement, devenait de seconde en seconde plus intense.

Les compagnies avaient déjà dépassé cet endroit dans leur mouvement de repli de sorte que les deux officiers ne purent appeler personne à leur aide. Après s'être reposés quelques minutes, ils se remirent en route et, à eux deux, réussirent à franchir avec leur blessé une distance de 700 mètres sur un espace où les balles passaient par rafales, et où les obus tombaient de tous côtés.

Un autre exploit émouvant fut accompli par le commandant H. M. Dyer, fermier du Manitoba, et le capitaine Edward Hilliam (maintenant lieutenant-colonel commandant le 25e bataillon) qui exploitait de grands vergers dans la Colombie Britannique. Après que les téléphones de tranchées eurent été mis hors d'usage, ils rejoignirent, au risque d'une mort presque certaine, auprès d'un bataillon sur le point d'être écrasé et dont il fallait ordonner le repliement.

C'est le 25 avril que la position du 5e Bataillon Canadien, sur la crête de Gravenstafel devint intenable, mais les hommes de première ligne ne voulaient pas entendre parler de repliement. Dans l'impossibilité de leur transmettre des ordres par le téléphone dont les fils avaient été hachés par les obus, le Général Currie se vit dans la nécessité de leur envoyer l'ordre formel de se replier et c'est le commandant Dyer et le capitaine Hilliam qui se chargèrent de cette mission. Ils reçurent chacun une copie de l'ordre, car seul un ordre signé du commandant de la Brigade pouvait ramener les hommes en arrière. Séparés par un intervalle d'une vingtaine de mètres pour que l'un ou l'autre pût atteindre le but, les deux officiers débouchèrent bientôt sur le plateau dénudé, où ni tranchées ni couvert d'aucune sorte ne leur offrait un abri contre les mitrailleuses et la fusillade qui balayaient le terrain. Ils arrivèrent à un champ de moutarde et ne purent s'empêcher de rire à la pensée de se dissimuler derrière ces frêles plantes. Toujours indemnes, ils parvinrent à une série de trous d'obus grands et petits, séparés par des intervalles irréguliers de cinq à douze mètres; mais chaque trou rencontré en ligne droite offrait aux officiers

un havre de repos qui leur permettait de reprendre haleine. Ils s'avançaient ainsi de trou en trou, lorsqu'à une centaine de mètres de la tranchée, le capitaine Hilliam, atteint d'une balle dans la hanche, roula dans un entonnoir. Le commandant Dyer poursuivit son chemin, mais à quelques mètres du but, une balle le frappa en pleine poitrine. Il remit son message et ce qui restait du bataillon se replia. Les hommes qui allèrent chercher le capitaine dans le trou où il était tombé, ne trouvèrent qu'un bout de planche sur lequel l'officier avait écrit avec un morceau de platras: " Je m'en retourne à quatre pattes," Il reste à dire qu'après leur guérison, ces deux braves rejoignirent leur bataillon.

C'est un bel exemple de courage agissant que donnèrent là ces deux officiers et il serait difficile de trouver un spécimen d'endurance passive, plus noblement acceptée, et plus remarquable que celui que nous fournit le lieutenant E. A. Whitehead. Le 24 avril, le capitaine Victor Currie, avec le lieutenant Whitehead, le lieutenant W.D. Adams et une compagnie du 14e Bataillon (Royal Montreal) occupaient un saillant dont les deux flancs étaient exposés à un feu impitoyable. A cinq heures du matin le lieutenant Whitehead fut blessé au pied, mais avec une balle dans le cheville il conserva le commandement de son peloton jusqu'à trois heures de l'après-midi où la douleur et la fatigue le firent s'évanouir. Le sergent Arundel, en essayant d'enlever de la tranchée son lieutenant blessé, fut atteint par une balle et tué sur le coup.

La veille, les hommes de la 2e compagnie de ce bataillon avaient vu le commandant W.B.M.King, de l'artillerie, (il est à présent lieutenant-colonel)

accomplir l'un des exploits les plus audacieux et le plus étonnants de la campagne. Avec une superbe témérité, le commandant King laissa ses pièces dans une position avancée où il attendait délibérément que l'ennemi se fût approché jusqu'à 200 mètres. Puis, lorsqu'il eut envoyé une volée d'obus dans les rangs serrés de l'ennemi, il réussit, avec le concours de l'infanterie, à emmener ses pièces. C'est pendant cet engagement que le soldat de première classe, Fred Fisher, du 13e Bataillon accomplit au prix de sa vie la prouesse qui lui valut la Victoria Cross. Il couvrit, du feu de sa mitrailleuse, la retraite de la batterie; lorsque les quatre hommes de son équipe furent hors de combat, il continua, avec quatre soldats du 14e Bataillon à actionner sa mitrailleuse jusqu'à ce que la batterie eut été déplacée. A peine fut-elle en sûreté, Fisher poussa sa machine en avant, pour renforcer la ligne de front, mais en la mettant en position sous le feu combiné de l'artillerie, des mitrailleuses et des fusils, il fut atteint mortellement.

Outre la satisfaction qu'un Canadien peut avoir à relater les actes d'héroïsme de ses compatriotes, l'occasion m'est fournie, et je l'accepte avec empressement, de dissiper l'idée fausse qui prévalait en Angleterre sur les aptitudes de nos officiers. Au début de la guerre, on disait communément dans l'armée britannique — je n'ai pu remonter jusqu'à la source de ce propos — que les troupes canadiennes étaient les plus belles du monde, mais qu'elles acceptaient leurs officiers comme des porte-bonheur.

Rien n'est plus loin de la vérité, et rien n'est plus ridicule, comme le prouvent amplement les états de service du plus grand nombre de nos offi-

ciers. Pour l'ingéniosité et l'audace dans l'offensive, pour l'initiative et l'adresse à évacuer des positions où le désastre devenait inévitable, leur habileté d'officiers de troupes n'a été égalée, dans cette guerre, que par les officiers expérimentés du premier corps expéditionnaire. Et il faudrait tout un volume pour seulement énumérer leurs actes in comparables de sacrifice et de dévouement héroïque. Depuis le général jusqu'au sous-lieutenant ils ont montré au monde que pour la valeur personnelle les officiers canadiens peuvent fièrement prendre rang à côté des plus braves, en même temps qu'ils ont offert à leurs hommes un exemple et une inspiration qui comptent pour beaucoup dans la magnifique histoire des Canadiens en France et dans les Flandres.

Les exploits des sous-officiers et des hommes ne le cèdent en rien à ceux de leurs chefs. Les annales de la division sont formées d'histoires qui relatent des exemples de sang-froid devant le danger, d'audace entraînante et de courage opiniâtre qui n'ont jamais été surpassés.

Prenons entre autres, l'histoire du sergent J. Richardson, du 2e Bataillon Canadien, où nous verrons comment un pénétrant bon sens déjoua les ruses de l'ennemi. Le 23 avril, Richardson commandait un peloton à l'extrême gauche de notre ligne quand on lui passa l'ordre suivant: "Le lieutenant Scott vous fait dire de vous rendre." Il savait qu'entre lui et le lieutenant de ce nom la tranchée contenait trois commandants de compagnie; il en conclut fort justement que l'ordre ne provenait d'aucun officier de son régiment et qu'il avait une origine allemande. Non seulement il ne s'y conforma aucunement, mais il transmit à

ses hommes l'ordre contraire en ces termes: "On ne se rend pas." Il est impossible de supputer combien d'existences et quelle étendue de terrain le sergent sauva ce jour-là pour le perspicace soupçon qu'il eut des méthodes allemandes, par sa promptitude d'esprit, et sa foi absolue dans l'intelligence et le courage de ses chefs. Le sergent Richardson, originaire de Cobourg, Ontario, est un vétéran de la guerre sud-africaine.

Le caporal H. Baker, du 10e Bataillon, témoigna d'un courage d'un ordre différent. Après l'attaque du bois de St-Julien et l'occupation d'une partie de la tranchée allemande, par son bataillon, dans la nuit du 22 au 23 avril, le caporal Baker, avec seize lanceurs de bombes, suivit la tranchée ennemie vers la gauche pour en chasser les occupants, qui l'accueillirent à coups de fusils et de bombes et au cours de la nuit lui mirent neuf hommes hors de combat. L'ennemi creusa une tranchée transversale et s'établit dans cette sorte de redoute. Avec les survivants de son détachement, Baker se maintint à dix mètres de la redoute pendant le reste de la nuit. A l'aube, les Allemands reçurent un approvisionnement de bombes et renouvelèrent leurs efforts pour déloger les Canadiens. Lançant leurs projectiles par-dessus la tête de Baker qui se trouvait très proche de la redoute, ils lui tuèrent tous ses compagnons. Seul, auprès des morts, avec la menace d'un sort identique à brève échéance, Baker rassembla toutes les bombes de ses camarades tués et tranquillement et avec précision les lança sur l'ennemi, dont il réduisit le feu. Il resta là, à dix mètres de la redoute, toute la journée et toute la nuit suivante; il ne rentra au bataillon qu'à l'aube du 24, enjambant les blessés et les

morts tombés sous le déluge des bombes et des grenades.

On s'imagine que la besogne des brancardiers est toute simple et banale et on s'attend à ce qu'ils l'accomplissent tout naturellement. Deux frères, N. et Y. McIvor, tous deux brancardiers attachés au 5e Bataillon qui tenait la crête de Gravenstafel, eurent, le 24 avril, à transporter le commandant Sanderman du carrefour que les obus criblaient, à l'ambulance située à l'extrémité d'un espace où les projectiles s'abattaient en trombe. Atteint d'un éclat d'obus, le commandant mourut peu après qu'on eut pansé sa blessure. Quatre jours plus tard, alors que le 5e Bataillon était à l'arrière, en deça du canal de l'Yser, les McIvor se proposèrent pour aller enlever les blessés de l'ambulance du bataillon, au delà de Fortuin. Mais elle était déjà aux mains de l'ennemi et J. McIvor fut grièvement blessé.

L'acte d'héroïsme du sergent-major T. W. Hall inspire une admiration qui ne va pas sans quelque orgueil. Pendant la nuit du 23 au 24, le 8e Bataillon releva le 15e dans les tranchées. A cet endroit, en arrière de la position canadienne, une pente était exposée en plein au feu de l'ennemi; en la descendant plusieurs hommes furent blessés. Au début de la matinée, le sergent-major ramena dans la tranchée deux de ces blessés. Quelques heures plus tard, des gémissements révélèrent la présence d'un autre blessé. Le caporal Payne fut blessé en voulant le secourir, ainsi que le soldat Rogerson qui tenta d'y aller ensuite. Le sergent-major Hall essaya à son tour et il atteignit son but sans accident, bien que les tranchées d'en face dirigeassent sur lui un feu nourri, une fusillade voulue, visée,

en plein jour. Ayant hissé son infortuné camarade sur son dos, il levait la tête pour explorer du regard le terrain qu'il avait à parcourir pour retourner à l'abri, lorsqu'une balle le frappa à la tête et le tua instantanément, et l'homme pour qui il avait ainsi risqué sa vie fut tué lui aussi. Pour cet acte d'héroïsme, la Victoria Cross fut décernée, comme une récompense posthume, au sergent-major. Hall était un Irlandais de Belfast, émigré à Winnipeg; en août 1914, il s'était enrôlé à Valcartier, comme simple soldat, au 8e Bataillon.

Le sergent C. B. Ferris, de la 2e compagnie du Génie, fournit au nez de l'ennemi la preuve qu'il était capable de réparer une route plus vite que les obus ne pouvaient la démolir. Du 25 au 29 avril la route qui allait du canal de l'Yser à Fortuin fut constamment labourée par les obus. Il était d'importance capitale que cette route fût maintenue en bon état pour les transports de tous genres destinés aux troupes anglaises et canadiennes qui combattaient dans les environs. Le capitaine Irving qui commandait la 2e compagnie du Génie, envoya le sergent Ferris et le caporal Rhodes avec un détachement, pour assurer la viabilité de la route; les maisons en ruines fournissaient des briques que des tombereaux déversaient dans les trous d'obus, et il semblait parfois que l'artillerie allemande voulût lutter de vitesse avec les sapeurs canadiens; mais ils se piquèrent si opiniâtrement à leur tâche, nuit et jour, au milieu de la poussière, des éclats d'obus et des explosions que leur œuvre de réparation fut plus rapide que l'œuvre de dévastation de l'ennemi, et la route resta praticable.

Par une nuit de lune, un mois plus tard, ce cantonnier émérite révéla ses talents de trouveur de

piste. Sa compagnie avait reçu l'ordre de relier une tranchée du front canadien avec un point que devait atteindre une avance britannique sur notre gauche et d'établir un flanc de défense. Un signal convenu fut fait indiquant que les forces anglaises étaient parvenues au point voulu et s'y maintenaient. Le sapeur Quinn se mit en route sous les obus et la fusillade pour tracer le parcours de la tranchée à creuser. Il ne revint pas. Le sapeur Connan partit et ne revint pas, et l'on n'a plus jamais entendu parler d'eux. Le sapeur Low se risqua à son tour et ne revint pas davantage. Alors le sergent Ferrie sauta sur le parapet, sous la fusillade la plus vive et le révolver en main partit en rampant avec précaution dans la direction du signal. A mi-chemin, il trébucha sous les fils de fer barbelés d'une redoute allemande qui entamait la ligne présumée de la tranchée à creuser. Il contourna complètement les défenses de cette redoute et fut un moment exposé de trois côtés à la fois au tir des mitrailleuses et des fusils ennemis. Bien que grièvement blessé au poumon, il persista dans son effort. Il constata qu'une erreur avait été commise et que l'attaque anglaise n'avait pas atteint le point convenu, et il repartit pour faire son rapport, ramenant avec lui le sapeur Low. Il communiqua son renseignement au lieutenant Matthewson et au sergent-major Chetwynd qui se trouvait là comme volontaire. Celui-ci comprit rapidement la nature de la difficulté, et approuvé par le lieutenant, il rassembla son détachement qu'il amena en un autre endroit d'où il réussit, malgré une violente fusillade à creuser la tranchée de liaison.

Le soldat Irving attaché à l'état-major du Général Turner partit pour l'accomplissement d'un

acte héroïque comme nul n'en tenta de plus beau et il n'en est jamais revenu. Pendant 48 heures consécutives, il avait aidé à restaurer les blessés au fur et à mesure qu'on les amenait au quartier général de la brigade, transformé momentanément en ambulance, lorsqu'il apprit qu'un grand peuplier était tombé en travers de la route et barrait le passage aux voitures. Bien qu'épuisé de fatigue il s'offrit immédiatement pour aller dépecer l'arbre et le retirer du chemin en faisant traîner les fragments par une voiture d'ambulance, qui devait l'emmener sur les lieux. En approchant de l'endroit qu'il cherchait, il s'avança à pied le long de la route qui était violemment bombardée et soumise au tir croisé des fusils. Pendant qu'il cheminait, la hache sur l'épaule, au milieu des balles qui passaient en sifflant et des obus qui éclataient autour de lui, il disparut aussi complètement que si la nuit l'avait englouti. En reconnaissance du dévouement dont Irving avait fait preuve, le Général Turner fit rechercher partout si le soldat n'avait pas été amené dans une ambulance ou un hôpital, mais on n'en a trouvé aucune trace. Il est encore manquant aujourd'hui, et c'est là un des nombreux et étranges petits mystères de cette grande guerre.

Sur une autre partie du champ de bataille, le sergent W. Swindells, du 7e Bataillon rallia ses camarades et les ramena dans la tranchée qu'un terrifiant bombardement leur faisait abandonner après que tous les officiers et un grand nombre d'hommes avaient été mis hors de combat; il réitéra à Festubert et à Givenchy ce même exemple de tranquille bravoure. Le sergent Swindells est

originaire de Kamloops, et avant la guerre, il était éleveur à Vancouver.

C'est un acte fort similaire qu'accomplit le sergent-major P. Flinter du 2e Bataillon. Le 23 avril, alors qu'il commandait un peloton sur le flanc gauche du bataillon à Langemarck, il fit preuve d'une étonnante intrépidité. La position était soumise à un bombardement et à une fusillade intenses. Son audace et sa bravoure stimulèrent tellement ses hommes qu'ils repoussèrent toutes les attaques lancées contre eux.

Blessé à la tête, il encouragea ses hommes à renouveler leur offensive. Une remarque heureuse lui fit découvrir un dépôt de bombes ennemies dans un bois proche et en concentrant son tir dans cette direction, il réussit à les faire sauter. Pendant tout son service au front, son exemple fut un constant encouragement pour les hommes.

Lorsque tous sont braves, il est difficile de choisir tel cas individuel de bravoure plutôt que tel autre, mais on ne saurait clore cette liste sans mentionner le soldat de première classe, F. Williams, du 3e Bataillon, et le soldat J. K. Young, du 2e Bataillon. Le 25 avril, près de St-Julien, Williams offrit d'accompagner le capitaine J. H. Lyne-Evans qui se proposait de quitter les ruines de la ferme qui les abritaient, pour aller chercher le capitaine Gerrard-Muntz, tombé au creux d'un petit vallonnement à quelques centaines de mètres. L'expédition exécutée en plein jour sous une grêle de balles lancées par les fusils et les mitrailleuses, réussit pleinement, mais le capitaine Muntz mourut de ses blessures cinq jours après. Un mois plus tard, à Festubert, Williams fit de nouveau preuve de grand courage et d'adresse en veillant au bon état

des fils téléphoniques qui reliaient entre eux les divers centres. Sa surveillance s'exerçait sous de continuelles averses de balles et d'obus et il lui fallait procéder aux réparations dans des conditions excessivement périlleuses.

Le soldat Young fut cité à l'ordre du jour pour avoir si habilement manié sa mitrailleuse que c'est en grande partie grâce à ses efforts que l'attaque allemande contre le 2e Bataillon fut repoussée le 24 avril. Plus tard, le 15 juin, à Givenchy, il refusa d'abandonner sa mitrailleuse et bien que blessé, il demeura crânement à son poste jusqu'à la fin de l'engagement.

Ce ne sont là que quelques prouesses entre cent autres accomplies sous l'impulsion du moment et qui n'auront été saluées que par les acclamations ou l'éclat de rire de ceux qui en furent les témoins. Dans le même geste, l'homme peut être à la fois absurde et héroïque et sous la tension de l'épreuve la nature humaine tend toujours au comique. Ce qui suit, n'a rien de comique, mais, sur le moment, les assistants en rirent. Parmi les mille petits épisodes d'une mêlée nocturne, il arriva qu'un détachement allemand fut cerné par l'un des nôtres et sa situation devint désespérée. Quand ils s'en aperçurent, les ennemis en restèrent ahuris, mais après quelques secondes de silence, une voix dotée d'un accent germano-américain bien reconnaissable cria : " Montrez-nous votre bon cœur ! " Justement quelques instants auparavant, les Canadiens avaient repris possession d'une ambulance abandonnée quelques heures plus tôt et y avaient trouvé leurs camarades, avec leurs blessures pansées par nos infirmiers, et morts de nouveaux coups de baïonnettes !

Il est fâcheux que le premier contact des Canadiens avec l'ennemi ait été signalé par l'asphyxie par les gaz et l'assassinat des blessés, parce que les Canadiens plus encore que les Anglais, étaient accoutumés à la présence des Allemands au milieu d'eux, et les avaient jusqu'alors considérés comme de paisibles citoyens. Maintenant, ils disent à leurs enfants qu'ils s'étaient trompés et l'on ne verra pas la fin de *cette guerre-là* avant plusieurs générations.

Pendant toutes les phases de la bataille d'Ypres le service médical et le transport des munitions se poursuivit sans anicroche. Les colonnes de munitions attendaient d'heure en heure aux endroits indiqués prêtes à répartir leurs provisions selon les besoins. Leur mot d'ordre était de se ranger là où on pouvait facilement les trouver, et si les obus les attaquaient alors qu'elles étaient alignées au bord de la route, le mot d'ordre restait le même. Elles l'observèrent pendant des jours et des nuits interminables, arrivant avec leur plein chargement et s'en retournant à vide, sans plus d'embarras que s'il se fut agi d'une livraison en ville.

Les médecins étaient surmenés, et il était curieux de voir comment ils conservaient, au milieu de cet incessant labeur de guerre, leurs manières et leurs habitudes professionnelles. La moitié des villes du Dominion auraient pu reconnaître leurs médecins sous l'uniforme, tant ils restaient les mêmes, à ne pas s'y méprendre. Les uns étaient aussi affables et cérémonieux que si les pauvres corps déchiquetés qu'ils soignaient, incarnaient — ce qui était souvent le cas — l'affection et les espérances de familles riches et célèbres. D'autres employaient les mêmes petites formules d'encoura-

Universitas BIBLIOTHECA

gement, avec les mêmes intonations et les mêmes gestes qu'ils avaient répétés pendant de longues années dans leurs hôpitaux et leurs cliniques. Certains passaient vivement de l'anglais au français suivant les blessés qui leur venaient entre les mains. Mais aucun d'eux ne gaspillait une pensée en dehors de leurs blessés. Leurs habitudes professionnelles semblaient les envelopper comme une armure et les empêcher d'avoir conscience des ouragans de mort qui se déchaînaient autour d'eux. Cela est difficile à comprendre pour quiconque n'a pas vu un médecin froncer les sourcils, avec un geste d'impatience, lorsque l'explosion d'un obus renverse l'une des parois de son ambulance improvisée et qu'il lui faut attendre que quelqu'un lui prête une lampe électrique de poche pour lui permettre de retrouver son patient. Le terme "héroïque" est insuffisant pour de tels hommes.

Chacun de ceux qui ont pris du service — et le Canada a donné tout ce qu'il avait — emporteront dans leur âme des souvenirs que le temps n'effacera pas. Pour certains, la lutte dans le bois autour des canons se dessinera clairement à leur esprit dans ce qu'elle avait de primitif et de rude; d'autres se rappelleront seulement des combats parmi des tas de décombres qui étaient jadis des villages, d'un pan de muraille ou d'une place de marché d'un prix inestimable pendant quelques heures pour n'être plus bientôt qu'un charnier inutile et méprisé. Un grand nombre évoqueront surtout le contour de champs dénudés où des hommes s'éloignent en silence de piles de capotes et d'équipements entassés pour une destination où ils savent que la mitraille les attend, et menace de les exterminer. Il y eut

une de ces attaques pendant laquelle six mille hommes, dont un tiers à peine étaient canadiens, partirent à la charge. Sur le terrain, chaque compagnie se sentait isolée du monde, et il en est ainsi pour les individus comme pour les groupes et les masses dans la guerre. C'est seulement à la nuit tombée que le paysage s'uniformissait pour tous. Alors c'était la guerre comme les gravures et les images familières nous la montrent, l'horizon illuminé d'un bout à l'autre par les flammes des villages incendiés et les fusées de l'ennemi qui décrivaient leur orbite audacieuse soudain incurbée, comme celle des comètes qui prophétisent la mort des monarques. Les clartés de l'aube disloquaient les fusions et les cohésions et nous nous retrouvions de nouveau isolés — horriblement exposés aux regards ou terrés.

Pendant les bombardements, les habitants fuyaient les villages par les routes que défonçaient les obus. Parmi les horreurs de cette guerre, rien n'était plus déchirant que la misère de ces victimes impuissantes. En chemin, ils croisaient nos renforts et nos réserves et se pressaient sur les bas côtés pour leur laisser la chaussée. Ils emportaient sur le dos de leurs chevaux ou de leur bétail tout ce qu'ils avaient pu empaqueter, et des gens avisés louaient leurs attelages de chiens, car on voyait sans cesse aller ou venir le long des lignes les mêmes chiens affairés tirant à plein effort leurs petites voitures basses. Des malades, des vieillards paralysés calés dans des oreillers par les soins affectueux de leurs enfants déjà grisonnants encombraient le cortège. Leur terreur l'avait emporté sur leurs infirmités et ils fuyaient en toute hâte cette mort dont le temps leur promettait

d'être le dispensateur à une échéance plus ou moins brève.

Puis c'était l'inhumation des morts; on dressait les listes que les câbles impitoyables transmettaient par delà l'océan. Il est à Londres une colonie de Canadiens qui sont venus d'outremer pour être un peu plus près de leurs proches. Ils endurent la commune torture, heure par heure, dans des hôtels ou des pensions, où chacun des hôtes et des domestiques est tourmenté d'une identique inquiétude. L'existence est plus pénible pour eux que pour les Anglais parce qu'ils ne sont pas dans leur ambiance habituelle et que la France où l'on se bat leur est inaccessible.

Comme les Anglais depuis la guerre, la colonie canadienne se divise en trois classes: ceux qui sont instruits de leur malheur, ceux qui le redoutent, et ceux qui pour le moment sont indemnes, et libres, par conséquent, de secourir les autres. Les câbles palpitent d'appels venus de l'Ouest et dès qu'un renseignement est obtenu, il est instantanément envoyé au Canada. D'une lointaine localité, une voix éplorée lance un nom; celui qui le reçoit n'a aucune obligation envers celui qui l'envoie, et qui a peut-être été son implacable rival aux étroits jours de jadis. Mais l'appel ne peut rester sans réponse. Qui a des nouvelles de celui qui porte ce nom ? Ajoutez-le à la liste que vous portez et interrogez vos amis. Quand vous vous êtes enquis de ceux qui vous sont chers, dans votre peine ou votre joie, n'oubliez pas de mentionner ce nom. Quelqu'un le connaît, il est de la même ville, fils du pasteur ou du notaire. Il était probablement avec des camarades des mêmes parages, et déjà c'est un indice. En attendant, un câble rassurant

emportera ce message que les recherches sont en voie. Il y a dans les hôpitaux des hommes de retour des tranchées qui se souviendront de lui ou pourraient indiquer un autre blessé qui l'a vu. L'enquête officieuse s'étend et se ramifie par toute sorte de canaux bénévoles jusqu'à ce qu'enfin un mot précis puisse être transmis donnant le lieu ou la date de sa mort, ou la nature de sa blessure, ou le moment depuis lequel il a disparu, ou la minute où on le vit s'élancer en avant... La voix s'est tue... Une autre la remplace, claire, sèche, pratique, ou bien, comme les mots entrecoupés le relèvent, affolée par l'anxiété. La colonie canadienne fait de son mieux pour répondre à tous; nos suppliques s'entremêlent à celles des Anglais et les chagrins et les douleurs sympathisent. Ce n'est plus qu'une seule famille à présent, si étroitement unie par des liens fraternels que la compassion et l'assistance mutuelles sont naturelles. " Ta peine sera la mienne," se dit-on, " mon temps et mes recherches sont à ta disposition si tu me fais part de ta requête et me dis ton nom."

La peine que nous souffrons nous est plus nouvelle qu'aux Anglais qui ont payé les lourds tributs de Mons, de la retraite de Neuve Chapelle et de la première offensive contre Ypres. Comme nous ils ont préparé et ils préparent des hommes pour remplir les vides mais à leur douleur et à la nôtre se mèle l'inébranlable orgueil d'une race qui s'est appelée impériale, avant de savoir ce que l'Empire signifiait ou d'avoir subi l'épreuve du long sacrifice librement consenti. Dans cet orgueil, nous sommes partenaires égaux, et dans le fracas et dans la confusion de la bataille, le Canada discerne que tout ce qui s'est passé jusqu'ici n'a été

qu'une préparation digne de la destinée à laquelle il parvient et de l'histoire qu'il a désormais commencé à écrire.

CHAPITRE VI

FESTUBERT.

L'objectif des attaques contre Aubers et Festubert. — La coopération des Alliés. — La grande offensive française. — Effroyable bombardement. — L'appui britannique. — L'interminable forteresse allemande. — L'épuisement des munitions. — L'explication probable. — Effet des révélations du *Times*. — L'indignation en Angleterre. — Le Ministère de coalition. — Après Ypres. — L'avance canadienne. — Position des Canadiens. — L'attaque du verger. — Les "Canadian Scottish." — Les exploits du sapeur Harmon. — Les inconvénients de la tactique de manuel. — Une ruse de Canadien. — "Sam Alick." — Le verger conquis. — Arrivée de la 2e Brigade. — La tentative contre "Bexhill." — Dans les tranchées allemandes. — La cavalerie combat à pied. — Nouvelle attaque contre "Bexhill." — Prise de la redoute. — "Bexhill," capturé. — Creuser profond et tenir bon. — L'attaque du puits. — Efforts héroïques repoussés. — Le général Seely prend le commandement. — Un moment critique. — Lourdes pertes en officiers. — Le courage de la cavalerie. — Le bon travail du commandant Murray. — L'intrépidité du sergent Morris et du caporal Pym. — La mort du sergent Hickey. — La Division Canadienne se retire. — Lutte de tranchées jusqu'en juin.

"Le signal est donné! soudain la charge sonne;
Sur les lignes en feu le salpêtre résonne;
Cent cratères d'airain vomissent le trépas.
Cependant, à travers le plomb et la mitraille
Je vis diriger la bataille
Et sa brillante audace enflamme ses soldats.
.. ..
Héros de Carillon, ton illustre victoire
Avait couvert ton front d'une immortelle gloire.

L. H. Fréchette. — *"Le Héros de 1760."*

A l'esprit de bien des gens la bataille de Festubert, souvent appelée la bataille d'Aubers, et dans laquelle les Canadiens jouèrent un rôle si vaillant

et si glorieux, ne représente qu'un vaste conflit excessivement violent qui se déroula pendant une longue période sans objectif précis, sans ligne d'attaque clairement définie et sans résultat décisif dont on pût tirer des conclusions nettes.

Cette impression fâcheuse dépend grandement du fait qu'il est impossible, au début d'une grande bataille, que le commandant donne la moindre idée de ses intentions; en outre il est interdit aux journalistes de les commenter et les dépêches officielles qui révèlent l'objectif et le plan adopté ne sont publiées que lorsque les combats sont déjà entrés dans l'histoire et que de nouveaux faits d'armes les ont fait perdre de vue.

Cependant la bataille de Festubert est incontestablement, dans tous ses détails, l'une des plus clairement mises en relief de toutes celles de la guerre, en dépit de sa durée, en dépit de nombreux et confus engagements particuliers qui eurent lieu dans bien des secteurs de sa ligne de front. Son but est clair et formait une partie d'un plan bien arrêté des alliés. La lutte proprement dite est tout à fait facile à suivre et les résultats obtenus restent importants non seulement au point de vue militaire (quoique à cet égard Festubert puisse passer pour un succès) mais aussi par suite des changements politiques qu'elle détermina en Angleterre — changements imposés pour assurer une meilleure conduite de la guerre.

Comme je l'ai expliqué, si nous avions complètement percé les lignes allemandes à la bataille de Neuve Chapelle, nous aurions capturé les hauteurs d'Aubers qui dominent Lille et dont la prise aurait complètement modifié l'aspect entier de la guerre sur le théâtre occidental.

Le Général Joffre avait résolu de prendre en mai dans l'Artois, une énergique offensive, en vue de laquelle il avait concentré la plus écrasante artillerie qui eût jamais figuré jusqu'ici dans l'ouest. Elle était comparable à la masse de bouches à feu au moyen desquelles Von Mackensen, à peu près à la même époque, se frayait un chemin à travers la Galicie. Les Français remportèrent de merveilleux succès et quelques-unes seulement des défenses de Lens, objectif précis des Français, restèrent aux mains des ennemis. Mais les Allemands amenaient un flôt de renfort vers le sud; ce fut alors que Sir John French, en liaison avec le Général Joffre, lança ses troupes à l'attaque. Cette offensive britannique avait pour objet de retenir les renforts allemands destinés pour Lens, et, en même temps, de donner aux Anglais une seconde occasion de saisir les hauteurs d'Aubers d'où l'on dominait Lille et La Bassée. Si les Anglais pouvaient s'emparer des hauteurs, qu'ils avaient espéré enlever à la bataille de Neuve Chapelle et si les Français parvenaient à Lens, les Alliés seraient en posture de s'élancer ensemble dans la direction de la ville, qui était leur but commun.

L'attaque des positions allemandes commença le 9 mai;[1] elle se prolongea plusieurs jours et plusieurs nuits et ne ralentit que pour reprendre avec

[1] Le plan détaillé de l'engagement était comme suit: Sir Herbert Plumer et la 2e armée protégeraient Ypres tandis que le 3e corps tiendrait Armentières. La première armée, commandée par Sir Douglas Haig se rendrait maîtresse des retranchements et des redoutes à la droite du Kronprinz Rupprecht. Sir John French avait prescrit au 4e corps d'attaquer la position allemande de Rouges-Bancs, au nord-ouest de Fromelles. Le premier corps, ainsi que le corps indien, devaient d'abord occuper la plaine entre Neuve Chapelle et Givenchy et s'emparer ensuite des hauteurs d'Aubers.

une furie redoublée le 16 mai. Ce fut le 19 mai que les 2e et 7e divisions qui avaient été durement éprouvées se retirèrent à l'arrière et cédèrent leur place à la division canadienne et à la 51e Highland Division (Territorial). Sur la part qu'assumèrent les Canadiens dans ce combat je reviendrai plus tard.

L'attaque britannique ne parvint pas à libérer la route de Lille. J'ai déjà exposé les raisons qui amenèrent notre insuccès de Neuve Chapelle; il me reste maintenant à examiner les deux principales raisons de notre second insuccès devant les hauteurs d'Aubers. La première, très claire, s'explique. La deuxième est sujette à la controverse.

Sur différents points de ce secteur et à maintes reprises les lignes allemandes furent entamées, mais non rompues. Les premières, deuxièmes et troisièmes lignes de tranchées allemandes furent prises et reprises par les troupes britanniques et canadiennes. La précision mathématique de la ligne allemande fut détruite mais d'un autre côté le résultat fut de la morceler en une série de fortins absolument imprenables. Les Allemands, il ne faut pas l'oublier, gardaient la défensive et ils étaient favorisés en outre, par la nature du terrain hérissé de monticules, creusé de ravins et éventré par des carrières et en outre abondamment garni de puits de mines, de moulins, de fermes, de constructions diverses transformées en forteresses en miniature dont l'approche était menacée d'une mort certaine. Leurs tranchées et leurs galères étaient bétonnées et reliées les unes aux autres par des boyaux souterrains. Le combat, dans ces forteresses en miniature, fut le triomphe des mitrailleuses. Les Allemands se servirent des mitrail-

leuses de telle façon que la moindre cabane à porcs devint une sorte de Sébastopol. Un feu destructeur par l'artillerie pouvait seul aplanir cette succession de forts, reliés par des réseaux de fils barbelés et partout couverts par les mitrailleuses.

Notre feu d'artillerie fut insuffisant pour les réduire et l'attaque britannique s'affaiblit lentement. Finalement elle cessa le 26 lorsque Sir John French ordonna la diminution de notre tir.

Ceci me conduit à la seconde raison à laquelle est attribué l'échec de cette tentative de libérer la route de Lille et cette raison discutable serait le "manque de munitions."

Le correspondant militaire du *Times,* qui revenait justement du front, affirma dans sa chronique du 14 mai, que la première partie de la bataille de Festubert avait échoué à cause du manque d'obus chargés d'explosifs puissants.

L'opinion anglaise fut profondément émue par l'échec d'une bataille dont on avait tant espéré. Avec ou sans raison, se basant sur cette déclaration du *Times,* elle incrimina le gouvernement. La presse et le public s'acharnèrent à rechercher non pas la vérité, mais des coupables présumés, également déterminés à exiger qu'à l'avenir l'armée britannique ne manquât plus de ce qu'il lui fallait pour obtenir la victoire.

Le vacarme provoqué par la divulgation du *Times* noya la réponse des autorités responsables qu'on ne se soucia ni d'entendre ni de comprendre. La réponse de Lord Kitchener se résume à ceci: "les demandes des chefs de l'armée en campagne, basées sur les calculs des artilleurs experts, ont été fidèlement exécutées dans la mesure de nos ressources."

De toutes façons, Festubert imposa la conviction que les obus à haute charge explosive doivent à l'avenir déterminer l'issue de batailles semblables, et les hauts cris jetés par l'Angleterre contre le manque de munitions produisirent une crise dont la résultante fut la création d'un gouvernement de coalition.

On peut donc dire que l'effet politique de Festubert dépassa en importance les résultats militaires. La crise des munitions clarifia l'atmosphère politique, fit mieux comprendre, à l'Angleterre, la nature des difficultés de la guerre et créa une détermination plus soutenue d'aller jusqu'au bout. Elle ouvrit la voie, aussi, à la composition d'un comité de guerre et de là à celle du grand conseil de guerre des Alliés, tenu à Paris.

Je m'occuperai maintenant du rôle joué par les Canadiens dans la bataille de Festubert. Ils n'y firent autre chose qu'un morne travail de tranchées, relaté avec des phrases qui ont presque la sécheresse officielle, mais de temps en temps j'y intercalerai quelque anecdote pour montrer tout ce qu'il se dissimule de triomphe, de terreur et de tragédie sous les sobres, laconiques et impersonnelles indications des offensives de cette guerre.

Après la seconde bataille d'Ypres, la division canadienne, fatiguée, mais nullement désemparée, se retira au cantonnement et s'y reposa jusqu'au 14 mai, date à laquelle le quartier général se transporta dans une autre section de la ligne britannique, plus au sud, afin de se tenir prêt en vue de prochaines opérations. Dans l'intervalle, des renforts étaient arrivés provenant de la base canadienne installée en Angleterre. Le 17 mai les brigades d'infanterie ayant complété leur effectif s'a-

vancèrent une fois de plus vers la ligne de feu.

L'après-midi du 18, la 3e brigade occupa les tranchées de réserve. D'autres troupes composées de deux compagnies du 14e bataillon (Royal Montreal) commandé par le lieutenant-colonel Meighen [1] et de deux compagnies du 16e (Canadian Scottish) sous les ordres du lieutenant-colonel (devenu brigadier-général) Leckie, reçurent l'ordre de s'avancer immédiatement vers la Quinque Rue, au nord-ouest d'un verger qui avait été mis en état de défense par l'ennemi.

Une compagnie du 16e bataillon des Canadian Scottish devait opérer un mouvement de flanc sur les positions ennemies du verger en passant par un ancien boyau de communication allemand, et cette attaque devait, naturellement, s'exécuter conjointement avec une attaque de front.

On n'avait que peu de temps pour prendre ses dispositions, et comme il n'y avait aucune possibilité de reconnaître les alentours, il devenait difficile de déterminer l'objectif précis. La compagnie de flanc, du 16e bataillon, atteignit la position désignée mais après l'avance effectuée sous un violent bombardement par l'autre compagnie, celle du 14e, la direction première ne fut pas maintenue. Les détachements atteignirent une partie de leur objectif mais à cause de l'insuffisance du feu de couverture, il fut jugé préférable de ne pas com-

[1] Le lieutenant-colonel Meighen qui s'était déjà distingué à Ypres conduisit ses troupes avec une intelligente habileté. Selon la coutume anglaise, les hommes qui ont acquis l'expérience du champ de bataille sont rappelés pour l'instruction des recrues, aussi le colonel Meighen a été envoyé au Canada et il est chargé d'établir le plan d'instruction des forces canadiennes de l'Atlantique au Pacifique, avec le grade temporaire de "brigadier général."

mencer l'attaque du verger. L'ordre fut passé aux compagnies de se creuser des tranchées et de se relier au Wiltshire Bataillon à droite et aux Coldstream Guards à gauche. Ils avaient alors gagné 500 mètres. Le lieutenant-colonel Leckie envoya les deux compagnies du 16e aider à creuser les tranchées et pour relever, à l'aube, les deux compagnies d'attaque. Pendant la nuit, les compagnies du 14e bataillon (Royal Montreal) furent aussi ramenées en arrière et leurs tranchées furent occupées par les Coldstream Guards, et par le 16e Canadian Scottish qui étendirent chacun leur flanc. [1]

Le matin du 20, les ordres furent donnés de commencer à la nuit l'attaque du verger. La reconnaissance des lieux fut entreprise par le major Leckie, frère du lieutenant-colonel Leckie, des patrouilles furent envoyées explorer les environs, l'une d'elles réussit habilement à se dégager d'une tentative d'encerclement par l'ennemi et une autre subit quelques pertes.

On en pouvait conclure que les Allemands étaient en force et qu'une attaque du verger ne

[1] Nos hommes se montraient fort désireux d'engager la lutte avec l'ennemi ce jour-là (18 mai) anniversaire du Prince Rupprecht de Bavière qui avait publié l'ordre de ne faire aucun prisonnier. Il est facile de s'imaginer d'après le paragraphe suivant extrait des *Nouvelles de guerre de Lille,* journal officiel publié pour les troupes allemandes, des efforts tentés pour inciter les ennemis à perpétrer de nouveaux outrages contre les conventions de guerre: " Camarades, si les ennemis réussissaient à envahir notre territoire, croyez-vous qu'ils laisseraient pierre sur pierre des maisons bâties par nos pères, des églises, des édifices qui représentent des milliers d'années de sacrifices et de labeurs ?... et si vos armes puissantes ne refoulaient pas les Anglais (que Dieu les damne!) et les Français (que Dieu les extermine!) croyez-vous qu'ils épargneraient vos foyers et les êtres qui vous sont chers ? Que ne vous feraient ces pirates des Iles, si on les laissait mettre le pied sur la terre allemande? "

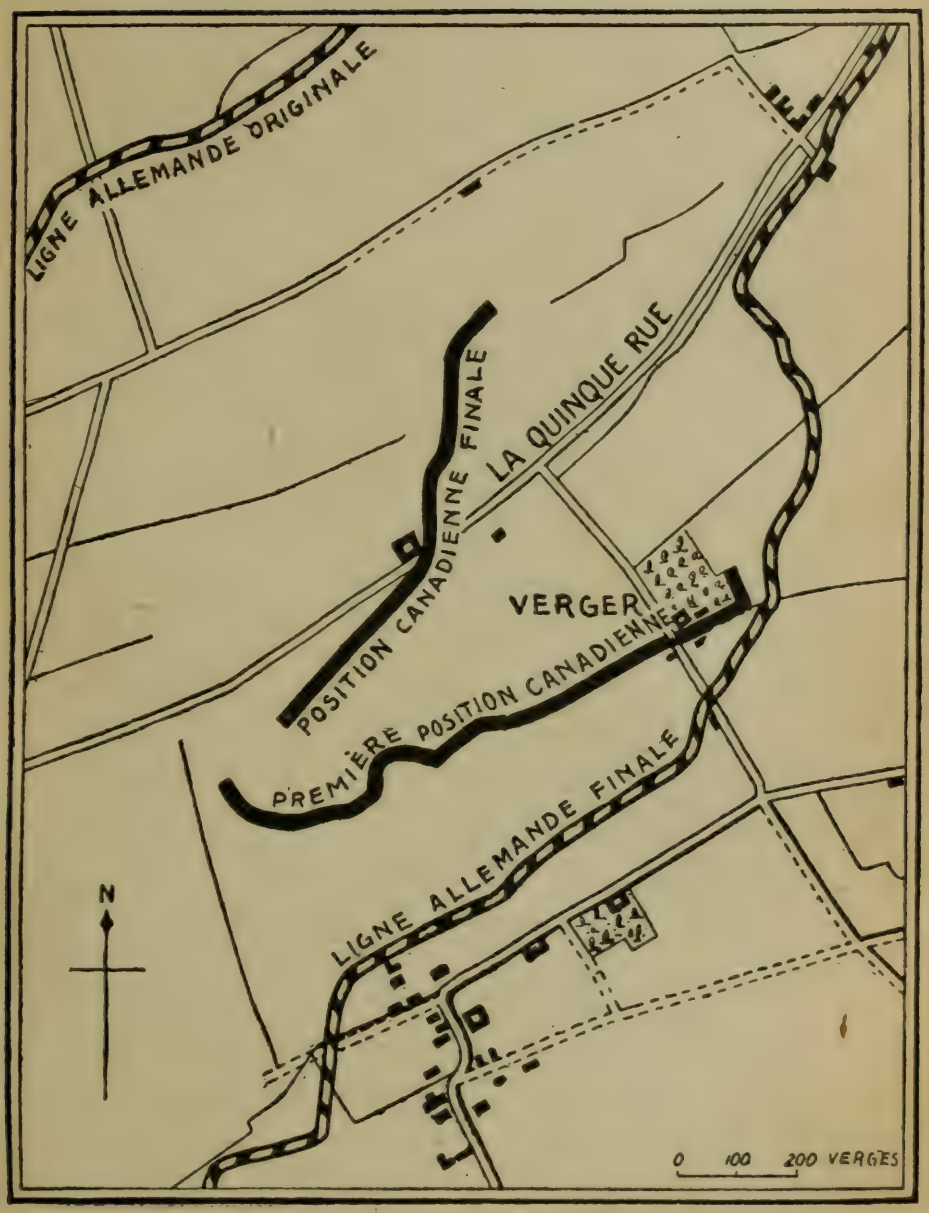
serait pas chose facile. Cette nuit-là les Canadian Scottish occupèrent une maison abandonnée à proximité des lignes allemandes et réussirent à y établir deux mitrailleuses avec une garnison de trente hommes. L'ennemi ne se douta pas évidemment que nous avions pris possession de cette maison puisqu'il bombarda les lignes britanniques toute la journée du lendemain, sans néanmoins toucher à la petite garnison. Le détachement d'attaque, placé sous les ordres du major Rae, consistait en deux compagnies des Canadian Scottish, l'une commandée par le capitaine Morrison, l'autre par le commandant Peck. L'attaque devait commencer à 7 heures trois-quarts du soir, et, au même moment, le 15e bataillon (48e Highland) avait l'ordre de se lancer à l'assaut d'une position située à plusieurs centaines de mètres à droite. Pendant l'après-midi, le verger fut bombardé avec une intensité croissante par notre artillerie jusqu'au moment de l'attaque. A la minute convenue, les canons se turent et les deux compagnies du 16e Canadien sautèrent hors de leurs tranchées et s'élancèrent. Au même instant les deux mitrailleuses abritées dans notre poste avancé ouvrirent le feu sur l'ennemi. Comme l'avance s'opérait en plein jour, notre mouvement fut aperçu par les Allemands et immédiatement un torrent de cartouches, de balles, d'obus s'abattit sur nos troupes. Leur fermeté et leur discipline restèrent remarquables et furent l'objet des plus grands éloges de la part des officiers des Coldstream Guards qui soutenaient notre gauche.

Quand ils atteignirent le verger, nos hommes se trouvèrent devant des obstacles inattendus : d'abord, un fossé profond, et derrière une haie de

fils barbelés. Sans hésitation cependant, les hommes passèrent le fossé avec parfois de l'eau jusqu'au cou et ils se dirigèrent vers des brêches répérées dans la haie. Peu d'Allemands étaient restés au verger pendant le bombardement. Le gros de la garnison, selon leur méthode habituelle, s'était replié sur les tranchées d'appui, quelques ennemis y étaient laissés pour manœuvrer les mitrailleuses abritées dans une redoute à l'intérieur du verger et qui devaient retarder la marche en avant de notre infanterie jusqu'à ce que l'ennemi ait eu le temps de reparaître en nombre; mais les mitrailleuses se retirèrent à l'approche des Canadiens. Bientôt les Allemands arrivèrent pour nous disputer la position, mais les Canadiens les forcèrent à battre promptement en retraite. Bien que deux fois plus nombreux que nous ils n'osèrent affronter un combat corps à corps. Trois de nos pelotons débarrassèrent le verger, tandis qu'un quatrième, s'avançant du côté nord, fut gêné par un fossé impraticable et fut contraint de faire un grand détour, de sorte qu'ils n'arrivèrent que lorsque l'occupation du verger était déjà assurée.

Une de nos compagnies, sans pénétrer dans le verger continua sa route jusqu'à une tranchée abandonnée des Allemands, qui courait dans une direction sud-ouest; ce mouvement devait empêcher une contre-attaque de flanc, mais la compagnie se trouva alors dans une situation fort exposée et souffrit en conséquence grandement. En proportion du nombre d'hommes employés dans cette attaque les pertes furent très élevées, mais la position était de grande importance et elle avait, à deux reprises repoussé l'assaut d'autres régiments.

Notre avance eût-elle été moins rapide, l'en-


LIGNE ALLEMANDE ORIGINALE
LA QUINQUE RUE
POSITION CANADIENNE FINALE
VERGER
PREMIÈRE POSITION CANADIENNE
LIGNE ALLEMANDE FINALE
N
0 100 200 VERGES

nemi sans aucun doute serait rentré en possession de cette position, et notre tâche n'aurait jamais pu s'accomplir. L'ennemi, comme je l'ai dit, estimait que toute attaque pouvait être tenue en échec assez longtemps par les mitrailleuses de la redoute et des positions fortifiées de flanc, pour lui permettre, une fois notre bombardement terminé, de revenir au verger et de nous en rejeter. La vitesse avec laquelle notre assaut s'exécuta contrecarra absolument ce projet.

Le 16e bataillon (Canadian Scottish) comprenait des détachements du 72e Seaforths de Vancouver, du 79e Camerons de Winnipeg, du 50e Gordons de Victoria et du 91e Highlanders de Hamilton, de sorte que tout le Canada, du lac Ontario à l'océan Pacifique, était représenté au verger cette nuit-là.

Ce fut au cours de la lutte qui se déroula au verger, que le sapeur Harmon, de la 1re Field Company, C. E. accomplit un de ces exploits qui ajoutèrent un nouveau lustre au courage canadien en cette guerre. Il faisait partie d'un groupe de douze sapeurs et de cinquante hommes du 3e bataillon canadien chargé de dresser une barricade de sacs de sable en travers de la route menant au verger en dépit d'un feu violent. Cette barricade fut à moitié démolie par un obus, et Harmon continua à la réparer bien qu'à la portée d'une mitrailleuse placée seulement à une soixantaine de mètres! Du groupe dont Harmon faisait partie six sapeurs sur douze furent blessés, et des cinquante hommes d'infanterie, six furent tués et vingt-quatre blessés. Plus tard, il resta au verger seul, pendant trente-six heures, creusant des tunnels sous une haie, en vue d'opérations futures.

Le sapeur B. W. Harmon est natif de Woodstock, Nouveau-Brunswick et il doit ses grades à l'université de sa province.

Le point défectueux de la tactique des manuels est que si un côté ne s'astreint pas strictement à la règle l'autre côté en souffre. Le citoyen armé se soucie assez peu de la règle. Par exemple, peu après l'engagement du verger, un bataillon canadien complota un mauvais tour avec l'artillerie canadienne toujours disposée à ce genre de collaboration. L'artillerie ouvrit un feu intense sur une section de tranchées allemandes tandis que le bataillon se mit avec ostentation à fixer les baïonnettes, à préparer les échelles des tranchées, à siffler les commandements qui sont le prélude habituel des attaques. Les Allemands, passés maîtres en ces matières, se réfugièrent promptement dans leurs tranchées d'appui, attendirent que l'ouragan d'obus eut cessé, pour se ruer aussitôt sur les Canadiens. Jusqu'ici tout alla pour le mieux. Nos canons laissèrent les tranchées ennemies de première ligne et prirent les tranchées d'appui sous leur feu pour empêcher les Allemands d'avancer, toujours selon les règles prescrites par les meilleurs auteurs. Les Allemands néanmoins réoccupèrent en force leurs tranchées de première ligne. Mais il n'y eut pas la moindre attaque d'infanterie, l'artificieux bataillon canadien ne bougea pas ! Mais nos canons raccourcirent leur portée et leur rafale de feu s'abattit sur les tranchées avancées maintenant suffisamment remplies d'ennemis. Le jour suivant les communiqués allemands annonçaient " qu'une attaque désespérée avait été repoussée avec de sérieuses pertes ", mais la véritable disposition de l'ennemi est plus fidèlement

exprimée par la voix d'un citoyen à trait-d'union qui cria le lendemain d'une façon revêche: "Dis donc, Sam Slick, pas de sales tours ce soir."

A sept heures dans la soirée du 20, le 13e bataillon (Royal Highlanders) de la 3e brigade, commandé par le lieutenant-colonel Loomis, traversa les lignes britanniques, pour se porter au secours du 16e bataillon (Canadian Scottish) sous un feu violent qui causa de lourdes pertes dans ses rangs. L'attaque du verger ayant réussi, trois compagnies du 13e bataillon (Royal Highlanders) partirent immédiatement de l'avant. Plusieurs officiers ayant été grièvement blessés, le commandant Buchanan, prit la direction de l'unité.

Une quatrième compagnie se rendit dans la tranchée d'appui immédiatement à l'arrière. La position fut alors consolidée, et le 16e bataillon, après son dur labeur et son brillant succès, fut relevé.

L'après-midi suivante, l'ennemi tenta de déboucher à une cinquantaine de mètres au nord du verger mais le feu actif de notre artillerie les dispersa bientôt. Pendant la nuit, le terrain disputé entre les tranchées fut vivement éclairé par les fusées ennemies et la fusillade s'y poursuivit sans interruption. Néanmoins nos groupes travaillèrent à améliorer les positions et les remirent en parfait état au 3e bataillon (Toronto) de la première brigade qui fit la relève des Royal Highlanders le samedi.

Le 19 mai, au soir, la 2e brigade d'infanterie canadienne vint occuper en même temps qu'une section des tranchées de la 47e division, des tranchées capturées par la 21e brigade britannique. Les 8e et 10e bataillons occupèrent la première ligne, le 5e bataillon forma la réserve de brigade;

il laissa une compagnie près de Festubert et les trois autres compagnies bivouaquèrent non loin de la route des Saules; le 7e bataillon fut posté en réserve de division.

Le 20 mai à sept heures trois-quarts du soir, le 10e bataillon canadien, conduit par le commandant Guthrie, qui avait rejoint à Ypres avec le grade de lieutenant lorsque le régiment eut perdu la plupart de ses officiers, essaya de s'emparer d'une position connue sous le nom de "Bexhill". Cette attaque échoua; aucune reconnaissance ne l'avait préparée et le bombardement préliminaire n'avait nullement été efficace. De plus nos troupes avaient à franchir sous les yeux de l'ennemi une brèche dans la tranchée de première ligne et comme le seul moyen d'approcher de Bexhill était un ancien boyau de communication balayé par le feu des mitrailleuses les hommes qui marchaient en tête de la compagnie furent tous abattus et le 10e bataillon fut contraint de se retirer.[1] Pendant la nuit la position ennemie fut reconnue et la brèche réparée.

Le 21 mai au soir le bombardement commença sous les ordres du brigadier-général Burstall et se continua par intermittances jusqu'à huit heures et demie, où l'attaque fut lancée. Les troupes d'attaques se composaient de la compagnie de lanceurs de bombes de la première brigade canadienne et de deux compagnies du 10e bataillon canadien. Cette attaque fut reçue par le feu meurtrier de la redoute de Bexhill et toute notre aile gauche fut, pour ainsi dire, annihilée par les mitrailleuses; à vrai dire pas un homme ne put remonter ce cou-

[1] Les pertes du 10e bataillon, pendant les combats d'avril et de mai, s'élevèrent à 809, dont 600 hommes de tous grades pour Ypres seulement.

rant de mort. A notre droite, la compagnie d'attaque parvint jusqu'à la ligne de tranchées ennemies courant au sud de Bexhill, et, précédée de nos bombardiers, elle rejeta l'ennemi à 400 pas à l'arrière et dressa promptement des barricades pour conserver son avance. Pendant la nuit, l'ennemi tenta plusieurs contre-attaques, mais il fut complètement repoussé. [1]

Durant cette attaque partiellement réussie, le commandant E. J. Ashton, de Saskatoon, qui avait reçu une légère blessure à la tête la nuit précédente refusa d'abandonner son poste. Il fut de nouveau blessé et les soldats Swan et Walpole le transportèrent à l'abri; au cours du trajet, Swan fut blessé aussi. Durant cette nuit le caporal W. R. Brooks, l'un des tireurs isolés du 10e bataillon, sortit de nos tranchées et bravant un feu violent ramena deux blessés du 47e Camerons qui étaient restés trois jours sans secours.

A l'aube, le 22 mai, l'ennemi ouvrit sur la tranchée capturée, une furieuse canonnade qui continua toute la journée et la détruisit de fond en comble. [2]

[1] L'adjudant G. R. Turner (maintenant lieutenant) de la 3e compagnie du génie qui avait fait preuve de courage et de sang-froid pendant toute la seconde bataille d'Ypres et s'était particulièrement distingué durant les nuits des 22 et 27 en ramenant des blessés sous le feu de l'artillerie et la fusillade, attira de nouveau l'attention de ses supérieurs par sa conduite méritoire à Festubert. Du 18 au 22 mai, il commanda des détachements de sapeurs employés à creuser des lignes de tranchées avancées et à construire toutes sortes de défenses. Ce travail fut minutieusement exécuté en dépit des canons, des mitrailleuses et des fusils.

[2] Au cours de ce bombardement le capitaine McMeans, le lieutenant Smith-Rewse, et le lieutenant Passmore furent tués ; le lieutenant Denison fut blessé. La mort du capitaine McMeans est entre toutes regrettable, car en toute occasion il s'était mon-

Après des pertes considérables la partie sud de la tranchée capturée fut abandonnée et une deuxième barricade fut élevée dans la portion qui restait entre nos mains.

L'aprè-midi, l'infanterie ennemie se prépara à une attaque mais elle dut se replier en tombant sous le feu de notre artillerie et de nos mitrailleuses. Pendant la nuit, la relève fut faite par un détachement des troupes britanniques et un détachement de la première brigade d'infanterie canadienne et par les King Edward's et les Strathcona's Horse. Les cavaliers de ces deux dernières unités servaient comme troupes d'infanterie et ce fut leur début pendant cette guerre. Les Strathcona's Horse avaient pris part à la campagne sud-africaine.

Les King Edward's Horse prirent possession de la tranchée qu'avait tenue le 8e bataillon. [1]

A droite des Strathcona's Horse se trouvaient les Post Office Rifles de la 47e division dont les mitrailleuses étaient maniées par les équipes de mitrailleurs du régiment de Strathcona.

Le 23 mai passa sans incident quoique l'ennemi eût dessiné contre les King Edward's Horse, une

tré vaillant à l'extrême. L'influence de son exemple fut telle que lorsque les autres officiers et la moitié de l'effectif de la compagnie furent morts ou blessés, le reste défendit la position avec une énergie obstinée. La conduite du capitaine J. M. Prower mérite une mention. Blessé, il reprit son commandant dès qu'il fut pansé, et lorsque le parapet de la tranchée s'écroula sur lui, il continua à faire son devoir.

Le même jour l'adjudant John Hay prit le commandement de sa compagnie après que tous les officiers et 70 hommes, sur les 140 de l'effectif, se trouvèrent hors de combat.

[1] Les pertes du 8e bataillon s'élèvent à 90 pour 100 des officiers et hommes qui formaient l'effectif à l'origine. Seuls trois officiers du début ont échappé à la mort ou sont indemnes de blessures.

attaque que les brigades d'artillerie canadienne enrayèrent par un feu soigneusement répéré. [1]

A 11 heures du soir, le 23 mai, le 5e bataillon canadien reçut l'ordre du général commandant la 2e brigade d'infanterie canadienne d'enlever le saillant et la redoute de Bexhill contre lesquels notre attaque précédente avait échoué. Les troupes d'attaque furent portées au nombre de 500 hommes provenant de deux compagnies du 5e bataillon sous les ordres du commandant Edgar auxquels furent adjoints 100 hommes prélevés sur le 7e bataillon (Colombie Britannique) divisés en deux sections de cinquante, la première devant construire des ponts avant l'attaque et la 2e consolider tout ce qui serait pris. Le premier de ces deux groupes commandé par le lieutenant (aujourd'hui capitaine) R. Murdie, partit à deux heures et demie, dans la nuit du 23 au 24 mai; et par un brillant clair de lune et malgré le feu des mitrailleuses et des fusils il jeta douze ponts par dessus un fossé de plus de trois mètres de largeur et plein d'eau qui séparait nos lignes de l'objectif de l'attaque. Ce groupe eut à compter de lourdes pertes. Les troupes d'attaques se mirent en branle à trois heures moins le quart, augmentées de la plupart des hommes qui avaient jetés les ponts; en même temps les bombardiers du bataillon, sous le commandement du lieutenant Tozer, se frayèrent passage dans un boyau de communication allemand menant à la redoute. Un combat fort acharné s'en suivit mais malgré le feu nourri des mitrailleuses la re-

[1] Cette attaque fut faite par le 7e corps d'armée prussien qui avait été fortement renforcé. Les efforts allemands pour percer les lignes canadiennes furent très acharnés; les ennemis s'avancèrent en rangs serrés qui néanmoins fondirent au contact de notre feu.

doute tomba en nos mains peu après quatre heures du matin. En plus de la redoute, les assaillants s'emparèrent de 200 mètres de tranchées s'étendant à gauche et une étendue moins importante à droite d'où ils parvinrent à chasser les Allemands en leur infligeant de grosses pertes.

Bexhill, proprement dit, restait cependant à être conquis. En vue de ce projet les deux compagnies du 5e bataillon qui seules n'auraient certes pu capturer une si forte position furent renforcées d'une compagnie du 7e bataillon et d'un escadron des Strathcona's Horse.[1] Avec ce renfort l'attaque se poursuivit énergiquement et Bexhill avec 130 mètres de tranchées vers le nord, tombaient entre nos mains à 5 heures 49 minutes du matin.

Une avance plus importante était impossible, les positions de l'ennemi restant irréductibles. Une quarantaine de minutes plus tard, à six heures et demie, un nouveau renfort nous fut dépêché: c'était un peloton du 5e bataillon. En même temps arrivait l'ordre de se maintenir sur la position sans essayer de s'emparer d'autre terrain. A ce moment, le commandant Odlum assuma la direction du 5e bataillon, avec celle du 7e, par suite de la maladie du Colonel Tuxford et de la blessure du commandant Edgar au début de l'attaque. Les pertes subies par les officiers du détachement du major Edgar furent terribles. Le commandant Tenaille et le capitaine Hopkins, chefs respectifs de chacune des compagnies d'attaque, furent tués de même que les capitaines Maikle, Currie, McGee et Mundell; en outre les commandants Thornton et

[1] Les pertes du 5e bataillon pendant les combats d'Ypres, de Festubert et de Givenchy s'élevèrent à 60 pour cent. A Festubert seulement elles furent de 380 hommes de tous grades.

Morris, les capitaines S. J. Anderson et Endicott, les lieutenants Quinan et Davis furent blessés. Enfin le commandant Powley fut blessé alors qu'il approchait à la tête de la colonne de renfort prélevée sur la 7e compagnie. Pendant toute la matinée l'artillerie ennemie ne ralentit pas son activité bien que l'artillerie canadienne protégeât nos troupes qui se maintenaient dans la redoute, et bombardât efficacement les batteries ennemies.

Le Canada eut ce jour-là toute raison d'être fier de ses artilleurs.

Les tranchées capturées furent toute la journée tenues par ceux qui les avaient emportées au prix de lourdes pertes; à la nuit le Royal Canadian Dragoons avec le 2e bataillon de la 1ère brigade opérèrent la relève.

Les pertes totales de la 2e brigade se chiffèrent par 55 officiers et 980 hommes. La brigade n'avait jamais eu à subir de canonnade aussi violente, mais elle supporta l'épreuve sans broncher.

Dans la soirée du 24 mai, à onze heures et demie, tandis que les troupes qui avaient capturé Bexhill s'y maintenaient, le 3e bataillon commandé par le lieutenant-colonel Rennie (promu aujourd'hui au grade de brigadier-général), attaqua une redoute armée de mitrailleuses dénommée "Le puits", position des plus solidement fortifiées. Le groupe d'attaque enleva toute une section de tranchées de cette position avec un superbe élan; mais s'emparer de la redoute ou simplement même maintenir leur ligne sous la pluie d'obus et le feu impitoyable des mitrailleuses était certes plus qu'on ne pouvait exiger de la part d'hommes en chair et en os. S'obstiner était risquer de faire tuer — jusqu'au dernier homme sans aucun profit. Cette at-

taque héroïque fut repoussée avec lourdes pertes.

Le lendemain, 25 mai, à midi, le brigadier-général Seely, M.P., assuma le commandement des troupes qui avaient conquis Bexhill. Le général Seely s'était déjà acquis l'affection des Canadiens et il allait maintenant gagner leur confiance comme chef. Il arrivait à un moment périlleux et il prit en main la situation avec intelligence et vigueur. Il garda le commandement jusqu'au 27 mai et, durant deux journées et deux nuits graves et hasardeuses entre toutes, il déploya de grandes qualités militaires. La sévérité du combat se mesure aux pertes éprouvées: le lieutenant W. G. Tennant des Strathcona's Horse fut tué; le commandant D. D. Young, des Royal Canadian Dragoons, le commandant J. A. Hesketh, des Strathcona's Horse, les lieutenants C. Brook et R. C. Everett, des King Edward's Horse furent blessés, et le nombre total des tués, blessés, manquants, est fort élevé. Un des traits les plus remarquables de ce combat-là fut l'entrain, la vaillance et la fermeté des régiments de cavalerie qui, pour venir en aide aux camarades si terriblement pressés furent appelés à servir comme infanterie, et sans aucune expérience de combattants se jetèrent aux premiers rangs d'une bataille acharnée et sanguinaire.

Il n'est pas possible de mentionner tous les actes d'héroïsme accomplis par les officiers et les hommes mais notre récit serait incomplet sans quelques exemples.

Le commandant Arthur Cecil Murray, membre du parlement, des King Edward's Horse se distingua par l'enthousiasme et l'élan dont il fit preuve en entraînant son escadron, par sa résolution à tenir le terrain conquis et son sang-froid en

continuant à travailler à la construction d'un parapet malgré le feu violent des mitrailleuses ennemies. L'avance considérable sur la gauche de la position, fut largement due à ses efforts. Le lieutenant (maintenant capitaine) J. A. Critchley, des Strathcona's Horse, armé de bombes s'élança fougueusement à la tête de ses hommes, à l'assaut d'une redoute défendue par une mitrailleuse.

Le caporal W. Legge, des Royal Canadian Dragoons réussit dans la nuit du 25 mai, à reconnaître l'emplacement d'une mitrailleuse allemande qui avait causé toute la journée d'effroyables pertes à son unité et permit de la réduire au silence au moyen de feux convergents.

Le 25 mai aussi, le sergent Morris, des King Edward's Horse accompagna un groupe de lanceurs de grenades envoyés au secours des Post Office Rifles de la 47e London Division lors d'une attaque sur une certaine position pendant la soirée.

Morris dirigea l'attaque tout le long de la tranchée de communication allemande et tous les hommes de son détachement, à part lui-même, furent blessés ou tués. Il parvint à l'extrémité de la tranchée et s'y maintint — pour employer la brève phrase officielle — à coups de bombes et en se servant de son fusil et de sa baïonnette. Il réussit à tenir seul à l'extrême gauche jusqu'à ce que les Post Office arrivassent à son aide.

Le lendemain 26, le caporal Pym, des Royal Canadian Dragoons fit preuve d'une abnégation et d'un mépris du danger rarement dépassés. Ayant entendu appeler au secours en anglais, dans l'espace d'à peine soixante mètres qui séparait les tranchées adverses il résolut d'aller chercher le soldat en détresse. Sous l'incessante fusillade des

mitrailleuses, Pym se glissa en rampant jusqu'à l'homme qu'il cherchait, le malheureux, blessé aux deux cuisses, gisait là depuis trois jours et trois nuits. Pym ne pouvait le remuer sans lui causer une souffrance qu'il n'était pas en état de supporter. Pym appela à l'aide et le sergent Hollowell partit pour le rejoindre, mais une balle l'abattit raide mort au moment où il rejoignait Pym et le blessé.

Pym s'en revint alors en rampant sous les balles pour se procurer un brancard mais il se rendit compte que le terrain était beaucoup trop raboteux pour qu'on y pût traîner une civière. Il repartit à travers le champ de mort et finalement, au prix des difficultés inouïes, il put ramener son blessé.

Nombre d'exploits glorieux furent accomplis dans ces groupes-là et ce chapitre ne peut être clos sans que soit racontée la prouesse admirable entre toutes du sergent Hickey, du 4e bataillon canadien,[1] proposé de ce fait pour la Victoria Cross. Hickey avait rejoint le bataillon à Valcartier, provenant du 36e Peel Regiment. Le 24 mai, il s'offrit pour aller retirer deux mortiers abandonnés la veille

[1] Le 4e bataillon canadien resta sous un feu continu à Festubert pendant dix jours et onze nuits. Le 27 mai au matin les fils téléphoniques entre la ligne de feu et le quartier général du bataillon et de la brigade furent rompus et à neuf heures le soldat W. E. F. Hart (depuis lors lieutenant) s'offrit pour aller les réparer. Hart était alors aux côtés du commandant M. J. Colquhoun (maintenant lieutenant-colonel) et deux fois déjà ce matin-là ils avaient été à demi enfouis par les obus. Le soldat Hart répara les fils en onze endroits et rétablit la communication avec le bataillon et la brigade. Il avait pris part aussi à l'attaque du "Verger" et était resté sous l'avalanche de balles et d'obus sans le moindre abri, pendant une heure et demie. Hart qui est maintenant officier signaleur du 4e bataillon est un jeune homme propriétaire d'une ferme près de Brantford, Ontario. Il est au bataillon depuis août 1914.

dans un fossé. La tentative comportait une mort à peu près certaine, mais le danger semblait agir sur Hickey plutôt comme un stimulant que comme une entrave. Après des péripéties périlleuses et sous un feu d'enfer il trouva les mortiers et les ramena. Mais il découvrit aussi — ce qui était d'une valeur infiniment plus grande — la route la plus rapide et incomparablement la moins dangereuse pour amener les hommes des tranchées de réserve à la ligne de feu. Ce fut une découverte qui sauva bien des existences à un moment où la vie de chaque homme était de la plus haute valeur. Au risque de sa vie il guida par cette route, des groupes nombreux de soldats jusqu'aux tranchées.

Le sentiment du devoir, toujours remarquable chez Hickey, le fit à Pilckem Ridge, le 23 avril s'aventurer en avant des lignes pour secourir cinq camarades blessés. Comment il échappa aux obus et aux balles que l'ennemi, témoin constant de ses héroïques efforts, ne se fit aucun scrupule de faire pleuvoir sur lui, est impossible à expliquer; mais il réussit à panser les blessures de ses cinq camarades et à les ramener à l'arrière.

Nature modeste et enjouée et brave entre nos braves Canadiens, Hickey ne vécut pas pour recevoir la récompense de sa conduite courageuse. Le 30 mai, une balle perdue le frappa au cou et le tua. C'est ainsi que s'en retourna chez le Dieu des Batailles un guerrier pour qui la bataille avait été une joie.

Le 31 mai, la division canadienne, passant à d'autres le territoire qu'elle avait conquis sur l'ennemi, fut envoyée à l'extrémité sud de la ligne britan-

nique. Là, la vie monotone des tranchées suivit son cours jusqu'à mi-juin. [1]

[1] Sir John French donne en ces termes les raisons qui firent mettre fin à la bataille de Festubert :

"' J'avais alors toutes raisons de considérer que la bataille engagée pour la première armée le 9 mai, et reprise le 16, ayant obtenu pour le moment son but précis ne devait plus se poursuivre activement..." " Pendant la bataille de Festubert l'ennemi fut chassé d'une position solidement retranchée et fortifiée, et quatre milles de tranchées lui furent enlevés sur une profondeur moyenne d'environ 600 mètres."

CHAPITRE VII

GIVENCHY.

Menus engagements. — Bataille sanglante. — Attaque contre la "montagne pierreuse" et contre "Dorchester." — Position des troupes canadiennes. — Un bombardement ennemi. — Le "bec de canard." — Une mésaventure. — Prise de "Dorchester." — Les bombardiers. — La bravoure du sergent-major Owen. — Le lieutenant Campbell monte une mitrailleuse sur le dos du soldat Vincent. — Comment le soldat Smith ravitailla les bombardiers. — L'ennemi reçu à coups de briques. — La Division Britannique incapable d'avancer. — Les Canadiens tiennent bon. — "J'irai à plat ventre !" — Le général Mercer. — La bravoure du soldat Clark. — Fête nationale.

Sur quinze cents Anglais qui partirent
Ils revinrent cinquante-trois.
Le reste a succombé à Chevy-Chase
Sous l'arbre aux feuilles vertes.
(*Vieille ballade écossaise.*)

Regarde, me disait mon père
Ce drapeau vaillamment porté
Il a fait ton pays prospère
Et respecte ta liberté.

C'est le drapeau de l'Angleterre
Sans tache, sur le firmament
Presque à tous les points de la terre
Il flotte glorieusement.

FRÉCHETTE.

Patrie ! Autour de toi les peuples en démence
N'entraveront-ils pas ton généreux élan ?
Là-bas aux bords du Rhin le sabre du Uhlan
N'arrêtera-t-il pas ta pensée impuissante
Vers la terre promise où luit incandescente
L'aurore du progrès graduel et fécond ?

FRÉCHETTE.

Entre la bataille de Festubert, le 26 mai, et la grande mêlée de Loos, le 25 septembre il y eut,

tout le long du front britannique, une série d'engagements secondaires, où celui de Givenchy marque d'une autre borne rouge le chemin du Canada vers la gloire.

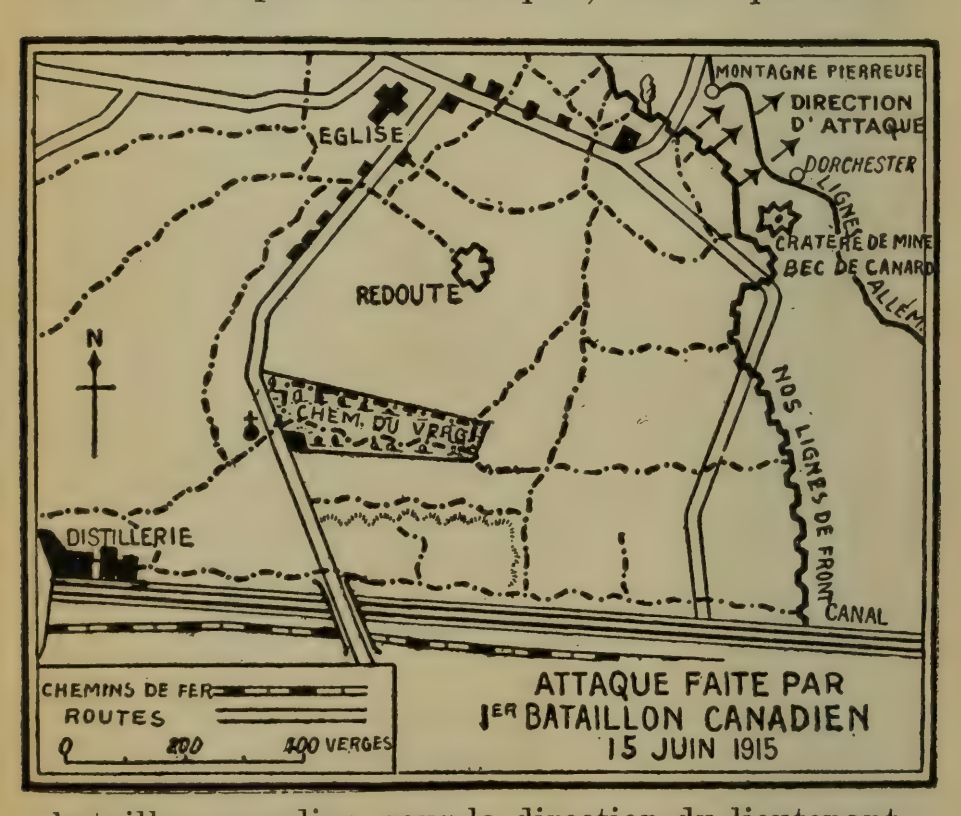
Le nom de Givenchy, brièvement mentionné par Sir John French dans son rapport officiel sur l'ensemble des opérations de l'armée britannique pendant cette période ne donne aucunement l'idée de la rage désespérée ni de l'étendue du combat où les Canadiens firent tout ce qu'on réclamait d'eux et plus encore. S'ils furent obligés dans la suite d'évacuer les positions fortifiées qu'ils avaient conquises avec tant d'héroïsme, ils le durent à des difficultés survenues sur d'autres points du champ de bataille et qui empêchèrent la 7e division britannique d'arriver à temps.

Si l'on envisage comme un ensemble la longue série d'opérations engagées sur le front occidental il se peut que Givenchy n'apparaisse que comme un incident, mais ce fut en réalité une bataille sanglante dont les péripéties feront vibrer tous les cœurs canadiens.

La 7e division britannique devait attaquer de front un fortin des retranchements de l'ennemi, connu de nos troupes sous la dénomination de "montagne pierreuse"; le 1er bataillon canadien (Ontario) sous le commandement du lieutenant-colonel Hill, de la 1ère brigade devait appuyer le flanc droit de la division britannique en s'emparant de deux lignes de tranchées allemandes s'étendant à 150 mètres au sud de la "montagne pierreuse" vers un endroit dénommé "Dorchester". Des détachements des 2e et 3e bataillons canadiens devaient occuper les lignes de tranchées prises par le 1er bataillon, les consolider et les réunir à nos

tranchées, et finalement constituer un flanc de défense partout où ce serait nécessaire.

Après des préparatifs qui durèrent plusieurs jours, le 1er bataillon canadien (Ontario) fut amené en première ligne et le 15 juin à trois heures de l'après-midi il arriva dans nos tranchées juste en face de la position à attaquer, tandis que le 2e



bataillon canadien, sous la direction du lieutenant colonel Watson, qui maintenait une portion de la tranchée, s'écarta, pour leur faire place, vers la droite.

A la droite du bataillon d'attaque la ligne de tranchées était tenue par les 2e et 4e bataillons canadiens jusqu'au canal de la Bassée, tandis que le 3e régiment canadien de Toronto agissait comme soutien. La gauche était confiée aux East York.

De trois à six heures du soir, le régiment d'Ontario attendit l'ordre de charger tout en chantant ses chansons favorites — toutes fort connues mais qui ne sauraient être imprimées. L'ennemi canonnait notre position avec entrain, bien que notre artillerie eût vite pris l'avantage.

Un quart d'heure avant l'attaque, deux canons de 8 placés dans les tranchées, à la faveur de l'obscurité, sur l'ordre du brigadier-général Burstall, ouvrirent le feu sur le parapet des tranchées ennemies. L'une des pièces, commandée par le lieutenant C. S. Craig tira plus de 100 coups, anéantissant les fils barbelés et détruisant deux mitrailleuses, le lieutenant Craig, déjà blessé à Ypres au commencement de mai et une seconde fois dans son poste d'observation près de Givenchy, fut gravement blessé en cette occasion après qu'il eût achevé sa tâche. Le lieutenant L. S. Kelly, qui commandait une autre pièce avait réussi à détruire une mitrailleuse au moment où un obus ennemi démolissait son propre canon et le blessait lui-même. Les boucliers étaient déchirés et tordus comme du papier par la violence de la fusillade. [1]

[1] Le 12 juin la 14e batterie de l''artillerie de campagne canadienne, sous les ordres du commandant George H. Ralston reçut l'ordre de placer la matinée du 15 deux canons dans notre tranchée de première ligne, au " Bec de canard " et de les protéger avec des sacs de sable. La tranchée allemande ne se trouvait qu'à 75 mètres de cet endroit et les pièces n'étaient destinées qu'à couper les fils barbelés, à raser les parapets et à bouleverser les abris des mitrailleuses sur un front de 200 mètres.

Les emplacements que devaient occuper ces pièces furent prêts dès le 14 au soir. A 9½ heures leurs roues entourées de vieux pneumatiques d'auto elles quittèrent la batterie établie près du canal et, sous la conduite du capitaine Stockwell et du sergent-major Kerry, traversèrent Givenchy. Une fois là, les chevaux furent dételés et les canons furent traînés à bras d'hommes jus-

Un peu avant six heures les sapeurs firent exploser une mine. Mais la galerie n'avait pu être poussée aussi loin qu'on aurait voulu à cause de la présence d'une nappe d'eau sous les tranchées allemandes. Aussi fit-on évacuer les troupes canadiennes d'un saillant dénommé "le bec de canard" afin d'éviter que nos hommes fussent blessés dans nos propres tranchées. Cependant, pour que la ligne allemande fût vraiment atteinte par la déflagration, la charge employée avait été si forte que l'effet s'en fit sentir fâcheusement dans la tranchée canadienne. Plusieurs bombardiers furent tués et blessés; un dépôt de bombes se trouva en-

qu'à leur emplacement dans nos tranchées de première ligne. Les obus furent aussi amenés dans des wagonnets blindés. Les canons étaient protégés par des plaques de 24 millimètres et les artilleurs ne les quittèrent pas de la nuit.

Le canon de la section de droite était commandé par le lieutenant C. S. Craig avec l'aide du sergent Miller et le canon de la section de gauche par le lieutenant L. S. Kelly avec l'aide du sergent E. G. MacDougall.

Dans l'après-midi du 15, les batteries de la division commencèrent à tirer sur certains points de la ligne ennemie. A six heures moins le quart, l'infanterie exécutant ponctuellement les ordres reçus d'avancer, renversa le parapet devant les deux canons et découvrit le champ de tir. Les pièces tirèrent immédiatement sur la position allemande, et à six heures elles avaient détruit les six emplacements occupés par les mitrailleuses ennemies, rasé les parapets et mis en pièces les fils barbelés. Au dernier coup de canon l'infanterie s'élança à l'attaque, au moment même où les batteries allemandes commençaient à repérer nos deux canons. Un obus s'abattit derrière la pièce de droite tuant trois artilleurs et blessant le lieutenant Craig et le caporal King qui succomba à ses blessures. Le lieutenant Kelly fut blessé quelques instants après. Le sergent MacDougall trouva le lieutenant Craig étendu dans un état grave parmi les morts et les blessés et le transporta dans une ambulance de secours. Plus tard la pièce de gauche fut démolie par un obus qui porta en plein.

Le sergent MacDougall, originaire de Moncton, New-Brunswick, et ingénieur-électricien de l'Université McGill, réussit la nuit suivante à transporter les deux canons en lieu sûr.

foui sous les décombres, et un obus ennemi en faisait sauter un autre presque au même instant. Par suite de ces deux accidents nous manquâmes de bombes quand nous en eûmes plus tard besoin et il nous fallut compter entièrement sur la provision de bombes dont les bombardiers étaient munis.

Le lieutenant-colonel Beecher, qui commandait en second, n'eut aucun mal lors de l'explosion de la mine, mais il fut tué d'un éclat d'obus un instant après.

La compagnie d'attaque qui avait à sa tête le commandant G. J. L. Smith s'élança, dissimulée sous le nuage de fumée et de poussière soulevé par la mine, et rencontra le feu meurtrier des mitrailleuses allemandes installées sur la montagne pierreuse. Mais l'élan des hommes se maintint irrésistible et presqu'immédiatement ils occupèrent la tranchée allemande de première ligne ainsi que "Dorchester"; mais ceux qui faisaient face à la montagne pierreuse furent arrêtés par une grêle de balles qui les tua ou les blessa tous.

La compagnie d'attaque fut suivie à droite et à gauche par des groupes de bombardiers et par une escouade de huit sapeurs de la 1ère compagnie du génie. Le lieutenant C. A. James qui dirigeait le groupe des bombardiers de droite trouva la mort au moment de l'explosion de la mine. Ceux qui restèrent s'avancèrent sans chef. Le lieutenant G. N. Gordon qui conduisait le groupe de gauche s'avança dans la direction de la montagne pierreuse, mais presque tous les bombardiers furent mis hors de combat. Quelques-uns, le lieutenant Gordon y compris, arrivèrent à la tranchée de première ligne. Peu après, le lieutenant fut blessé, et ensuite tué par un groupe de bombardiers enne-

mis, dans la tranchée allemande de première ligne, ainsi que deux de ses hommes qui avaient épuisé leur provision de bombes. Les soldats du génie furent également tués ou blessés à l'exception du sapeur Harmon, qui, incapable d'accomplir son office une fois seul, recueillit précipitamment les bombes dont n'avaient pu faire usage les morts, les mourants et les blessés, et ainsi muni, il se fraya un passage seul le long de la tranchée. Il ne se retira atteint de dix balles que lorsqu'il eut lancé sa dernière bombe.

La deuxième compagnie conduite par le capitaine G. L. Wilkinson suivait immédiatement la compagnie d'attaque et les bombardiers, et toutes deux, s'élancèrent jusqu'à la tranchée de deuxième ligne où l'ennemi opposa une ferme résistance, encore que quelques-uns aient réussi à s'enfuir parmi les hautes herbes. Les bombardiers se mirent à l'œuvre pour faire place nette. Les Allemands qui résistaient furent enfilés à la baïonnette; d'autres faits prisonniers furent dirigés sur l'arrière, et plus tard tués, ainsi que quelques-uns de ceux qui les escortaient, par le feu de mitrailleuses et de fusils provenant de la montagne pierreuse.

La compagnie du capitaine Wilkinson était suivie presque immédiatement par la troisième compagnie, que commandait le lieutenant T. C. Sims, car les autres officiers, le capitaine F. W. Robinson et le lieutenant P. W. Pick avaient été tués par un obus lors de la canonnade provoquée par l'explosion de notre mine. Cette compagnie commença à fortifier la tranchée allemande de première ligne, capturée à présent, — c'est-à-dire qu'elle plaça les sacs de terre sur le bord opposé et fit face à l'ennemi. Elle avait grandement souffert en s'avançant

dans l'espace découvert entre les lignes adverses, et la compagnie du capitaine Delamere fut dépêchée comme renfort. Le capitaine Delamere ayant été blessé, le commandement passa au lieutenant J. C. L. Young qui fut blessé sur notre parapet. Le lieutenant Tranter le remplaça et fut tué sur le champ. Le sergent-major Owen assuma le commandement qu'il exerça avec intelligence et bravoure.

Le lieutenant F. W. Campbell, avec deux mitrailleuses, avait suivi de près la compagnie du capitaine Wilkinson. Pendant l'avance, tous les mitrailleurs de l'une des équipes furent blessés ou tués, mais une partie de l'autre équipe atteignit la tranchée ennemie qu'ils suivirent dans la direction de la montagne pierreuse. L'avance présenta les plus grandes difficultés et bien que reçus par le feu nourri des mitrailleuses et des fusils, les bombardiers frayèrent le chemin jusqu'à ce que toute avance fut rendu impossible par une barricade rapidement érigée par l'ennemi. Bombes et mitrailleuses firent tous les frais de la journée à tel point qu'on en arrive à croire qu'elles remplacèrent le fusil. Les mitrailleuses qui atteignirent la tranchée ne comptaient plus que le lieutenant Campbell, le soldat Vincent, de Bracebridge, Ontario, avec leur mitrailleuse et son trépied. A défaut de support, le lieutenant Campbell installa la mitrailleuse sur le large dos du soldat Vincent et fit feu sans discontinuer. Dans la suite, pendant la retraite, les bombardiers allemands pénétrèrent dans la tranchée et le lieutenant Campbell fut blessé. Le soldat Vincent coupa la bande de cartouches et, abandonnant le trépied, tira jusqu'en lieu sûr la machine devenue trop chaude pour être

maniée. Le lieutenant Campbell se traîna en rampant hors de la tranchée ennemie et fut ensuite transporté mourant dans la nôtre par le sergent-major Owen. A lui s'applique cette citation de Kinglake: "Personne ne mourut ce soir-là plus couvert de gloire et cependant il y eut bien des morts et ample provision de gloire."

Le détachement chargé de la construction de la ligne reliant nos tranchées à la ligne de l'adversaire se mit en route selon les instructions reçues, mais le feu acharné des mitrailleuses de la montagne pierreuse obligea les hommes à se réfugier dans nos tranchées, et les tentatives réitérées qui furent faites n'eurent pas plus de succès. Le bataillon borna alors ses efforts à élever des barricades au sud de la montagne pierreuse et au nord d Dorchester et de tenir la tranchée de seconde ligne.

La provision de bombes s'épuisait. Elle fut renouvelée en partie par les seuls efforts du soldat Smith, de Southampton, Ontario. Fils d'un pasteur méthodiste, Smith avait à peine dix-neuf ans quand la guerre éclata et il était élève du Collège Commercial de Listowell qu'il quitta pour s'engager. L'explosion de la mine l'enterra sous l'écroulement de la tranchée, et lors qu'il fut parvenu à se dégager il constata que tout son fourniment y compris son fusil avait disparu. Mais, avec le sens pratique développé par ses études, il comprit vite qu'il s'agissait de fournir une provision ininterrompue de bombes à destination des tranchées allemandes. Il recueillit toutes celles qu'il trouva auprès des morts et des blessés, les fixa tout autour de son corps, et, à quatre pattes, partit faire sa livraison. Cinq fois, il fit ce voyage. Deux fois seulement, il

put arriver aux tranchées et passer directement sa charge aux camarades, mais par trois fois le feu incessant de l'ennemi l'obligea à rester à plat ventre et à lancer une à une dans la tranchée les bombes qui n'explosent pas avant que la goupille de sûreté ne soit enlevée. Les balles mirent ses vêtements en lambeaux, mais il resta indemne jusqu'à la fin de ses parcours hasardeux, ce qu'il expliqua en disant: "Je changeais tout le temps de place!" Singulier exemple d'un esprit indomptable, satisfait d'accomplir patiemment son devoir dans un indescriptible enfer.

Mais, en dépit de tout, il n'y eut bientôt plus de bombes, et les vides que causa dans les rangs le feu violent des mitrailleuses et des fusils de la montagne pierreuse augmentèrent énormément les difficultés de tenir la ligne. Les bombardiers ne pouvaient plus combattre. Un soldat blessé inconnu fut aperçu debout sur le parapet de la tranchée allemande; ayant jeté sa dernière bombe et pleurant de rage, il continua jusqu'à ce que la mort l'interrompit, à faire pleuvoir des briques et des pierres sur l'ennemi qui avançait.

Tous les efforts furent faits pour évacuer les blessés et des renforts prélevés sur le 3e bataillon furent envoyés. [1]

Sans bombes, on ne pouvait rien faire. A un certain endroit, quatre soldats qui s'étaient proposés pour aller en chercher furent tués l'un après l'autre; sur ce, le sergent Kranz, originaire de Londres, et émigré à Vermillion, Alberta, ancien soldat de l'Argyll and Sutherland Regiment réussit à

[1] Le 3e bataillon (Toronto) n'a plus à présent que cinq des 81 officiers qu'il comptait à l'origine et 240 sous-officiers et soldats de son premier contingent.

en ramener un chargement, et après lui le sergent Newell, fabricant de fromage de Watford, près de Sarnia, et le sergent-major Cuddy, droguiste de Strathroy. Mais finalement, la plupart de ces volontaires furent tués et le ravitaillement devint insuffisant. Peu à peu, ceux de nos hommes qui occupaient la seconde ligne allemande furent rejetés sur la tranchée de communication d'autant plus que la perte de presque tous nos officiers enlevait toute direction à la résistance.

La position fortifiée de la montagne pierreuse et la ligne allemande qui courait au nord de ce fort empêchait la division britannique d'avancer. Mais malgré la lourde pression exercée par l'ennemi sur leur flanc gauche, les Canadiens, comptant sur le succès final de l'attaque prononcée à gauche, se maintinrent sur le terrain gagné.

Pendant ce temps, l'ennemi accumulait des forces importantes et finalement, vers neuf heures et demie, le reste du bataillon fut obligé d'évacuer tout le terrain conquis. Le recul s'effectua délibérément sous une pluie de balles qui nous infligea de lourdes pertes.

Un épisode admirable entre tant d'autres, vaut d'être rapporté. Le soldat Gledhill a dix-huit ans. Son grand-père est propriétaire d'une filature à Ben Miller, près de Goderich, Ontario. Récemment encore cette localité était célèbre par la présence de l'homme le plus lourd du monde, car c'est là que demeurait M. Jonathan Miller qui pesait 200 kilogs et ne pouvait se déplacer que dans un véhicule construit pour son usage particulier. Le soldat Gledhill, appelé sans doute à doter son pays d'origine d'une renommée d'un autre genre, vit les Allemands envahir la tranchée, il se rendit compte

également que deux mitrailleurs avec leur machine et lui avec son fusil y restaient seuls. Avant qu'il ait pu en observer davantage, une bombe le projeta en l'air et le déposa sain et sauf hors de la tranchée avec son fusil brisé. S'emparant d'un autre, il fit feu, agenouillé, jusqu'à ce qu'il devint urgent pour lui de se joindre à ses camarades qui se repliaient. Durant cette manœuvre, qui exigeait une certaine précaution, il trébucha contre le lieutenant Brown, blessé, et lui offrit de le porter. "Non, merci", dit le lieutenant, "je peux ramper." Sur ce le soldat Frank Ullock, loueur de chevaux à Chatham, Nouveau-Brunswick, et maintenant amputé d'une jambe, lui demanda: "Alors, emporte-moi ?" — "Je veux bien" répondit Gledhill. Mais Frank Ullock étant un homme de poids ne peut être soulevé. Gledhill se mit à quatre pattes et tira doucement Ullock cramponné fortement à son centuron jusqu'à la tranchée. Un instant, le laissant à l'abri, il alla couper une longueur de fil barbelé, en lança une extrémité, comme un lasso à Ullock qui se l'attacha autour du corps, et c'est dans cet attirail que s'acheva le trajet jusqu'aux tranchées où les brancardiers recueillirent le blessé. Tout ceci se passa, comme bien on pense, du commencement à la fin, à chaque pas, sous une tempête de projectiles. Le sort plaça finalement Frank Ullock entre les mains du Docteur Murray MacLaren, de Nouveau-Brunswick, lui aussi, qui le soigna avec sollicitude dans la tente-hôpital de 1,080 lits qu'il dirige. Gledhill ne fut pas une fois atteint et en dépit de pareilles aventures il préfère la vie du front à la filature de son grand-père, à Ben Miller, près de Goderich, Ontario.

Des vingt-trois officiers qui prirent part à l'ac-

tion, trois seulement échappèrent à la mort encore qu'ils furent blessés. Ce sont: le colonel Hill qui combattit à côté de ses hommes jusqu'à la dernière minute avec courage et jugement; le lieutenant S. A. Creighton et le lieutenant (depuis lors capitaine) T. C. Sims qui accomplirent leur tâche en soldats exercés.

Quoique le plan d'attaque eût été préparé par le commandant de corps, les opérations exécutées par le 1er bataillon canadien (Ontario) furent dirigées remarquablement par le général Mercer qui commandait la brigade. Philosophe par goût, avocat de profession, le général est de caractère calme et égal, jamais enclin à prodiguer ses paroles, comme il convient à un homme parvenu à la pleine maturité de la vie.

Durant vingt-cinq ans, il s'occupa activement de la milice canadienne et il commandait le 2e Queen's Own, de Toronto, qui le tenait en haute estime.

Depuis son arrivée en France, il a acquis, face à l'ennemi, une grande expérience de soldat. En outre, il a le précieux avantage d'être doué d'un bon sens pénétrant, d'un grand courage et de facultés militaires naturelles. Nul plus beau tribut ne peut lui être rendu que le respect et l'affection que lui portent ses hommes.

Le lendemain de l'attaque on aperçut un blessé resté gisant entre les tranchées adverses. Le brigadier E. A. Barrett du 4e bataillon, ancien " stewart " de l'Edmonton Club partit sans hésiter, en plein jour, sous les obus et les balles et ramena le blessé.

Deux jours plus tard, le 18, le soldat G. F. Clark du 8e bataillon (Winnipeg Rifles) fit preuve d'une audace et d'un sang-froid plus grands encore.

Vers midi, dans le voisinage du " bec de canard " le lieutenant mitrailleur E. H. Houghton, de Winnipeg, (8e Bataillon) vit un soldat anglais étendu le long de la tranchée allemande. A la tombée de la nuit, accompagné du soldat mitrailleur Clark, il se glissa par une ouverture pratiquée dans le parapet et ils ramenèrent à eux deux le blessé, qui était un simple soldat du régiment East York.

Les tranchées à cet endroit n'étaient distancées que de vingt-cinq mètres. Le soldat Clark, dont la casquette avait été traversée par une balle au cours de cette expédition, se glissa à nouveau par l'ouverture, et se dirigea vers une mitrailleuse canadienne abandonnée à quelques mètres de la tranchée allemande pendant la récente attaque. Il la ramena sans encombre jusque dans la tranchée, et tira le trépied à quelques pas de notre parapet. Il désirait garder la mitrailleuse pour l'ajouter à la batterie de sa section; mais le général décida qu'elle serait rendue au bataillon à qui elle appartenait et en échange il promit à Clark quelque chose de moins encombrant à porter. Le soldat Clark est originaire de Port Arthur, Ontario, et avant la guerre gagnait sa vie comme bûcheron.

Après être restées plusieurs jours sous le feu violent de l'artillerie, nos troupes furent relevées et l'état-major se transporta plus au nord, et nous remplaçames une division anglaise dans une nouvelle ligne de tranchées.

Le jour de la fête nationale, les hommes se souvinrent avec orgueil qu'ils étaient une nation armée; ceux des tranchées arborèrent le drapeau du Canada décoré des lys de France, provoquant la fureur des barbares qui le criblèrent de balles. A l'arrière, le grand jour fut célébré par des sports

et des jeux tandis que les joueurs de cornemuse des bataillons des Canadiens écossais jouèrent un choix d'airs nationaux.

Mais les cris des équipes de baseball, les concerts drolatiques où l'on ne recula pas devant les allusions personnelles les plus effrontées, les nasillements des cornemuses et la reprise en chœur des "scies" les plus populaires, remuèrent ces hommes jusqu'au fin fond de leur être. Car c'était la première fête nationale que le Canada célébrait en tenant en mains l'épée sanglante.

CHAPITRE VIII

L'INFANTERIE LEGERE DE LA PRINCESSE PATRICIA.

La revue à Lansdowne Park. — Remise du drapeau par la Princesse Patricia. — Les vétérans et les réservistes sud-africains. — Le régiment dans la tranchée. — St-Eloi. — Le commandant Hamilton Gault. — Une dangereuse reconnaissance. — Attaque d'une sape. — Un assaut allemand. — Leçons apprises de l'ennemi. — La marche au combat. — Voormezeele. — La mort du colonel Farquhar. — Le bois du Polygone. — L'admirable besogne du régiment. — Un mouvement vers Ypres. — Violent bombardement. — Une nouvelle ligne. — Arrivée du commandant Gault. — Les pertes du régiment. — Les obus asphyxiants. — La poussée allemande. — Le commandant Gault blessé. — Le lieutenant Niven prend le commandement. — Une position critique. — L'héroïsme du caporal Dover. — Une journée terrible. — Insuffisance de petites munitions. — La troisième attaque allemande. — L'ennemi repoussé. — Le régiment réduit à 110 fusils. — Relevé. — Le service pour les morts. — Au bivouac. — Une ligne de tranchées à Armentières. — Le régiment à effectif plein. — Dirigé vers le sud. — De retour au cantonnement. — Chargé de l'instruction des nouvelles troupes. — Le régiment rejoint les Canadiens. — Pages glorieuses.

"Cet étendard qu'au grand jour des batailles,
Noble Montcalm, tu plaças dans ma main,
Cet étendard qu'aux portes de Versailles,
Naguère, hélas! je déployais en vain,
Je le remets aux champs où de la gloire
Vivra toujours l'immortel souvenir,
Et dans ma tombe emportant ta mémoire,
Pour mon drapeau je viens ici mourir."

Octave CRÉMAZIE.

"L'aube luit sur nos armes
Le drapeau flotte au vent
Le clairon des alarmes
Nous appelle : En avant !
Mais si la Victoire rebelle
Trompait ses fidèles amis,
Est-ce fin plus noble et plus belle
Que de mourir pour son pays?"

"*Chant des Chasseurs.*" FRÉCHETTE.

Le dimanche, 23 août 1914 par un jour maussade et gris, une foule énorme se réunissait dans

le parc Lansdowne, à Ottawa, autour de l'infanterie légère canadienne de la Princesse Patricia, pour assister à l'office religieux et à la cérémonie pendant laquelle le drapeau que la princesse avait brodé elle-même serait remis au bataillon. Le régiment, composé surtout de vétérans de la guerre sud-africaine et de réservistes, défila, musique et joueurs de cornemuse en tête; puis il forma les trois côtés d'un carré devant la tribune d'honneur. Au milieu, entre le régiment et la tribune, se tenaient la duchesse de Connaught, la princesse Patricia, et les dames d'honneur.

En remettant le drapeau au colonel Farquhar, commandant le régiment, la Princesse Patricia prononça ces paroles :

" J'ai le grand plaisir de vous présenter ce drapeau que j'ai fait de mes mains; j'espère qu'il sera l'emblême d'un corps, qui, j'ai toute raison de le croire, sera un corps d'élite; je suivrai la carrière de chacun d'entre vous avec le plus vif intérêt, et, du fond du cœur, je forme des vœux pour la complète chance et l'heureux retour de tous."

Ces souhaits de la belle et gracieuse princesse ont été impuissants à sauvegarder la vie des hommes de ce merveilleux bataillon qui déploya son drapeau sur les champs de bataille de la Flandre; mais chaque soldat avait résolu, aussi simplement et fièrement que les chevaliers du moyen-âge, de justifier la foi en sa gloire, si loyalement exprimée par la dame dont il avait l'honneur de porter le nom.

Il convient maintenant de relater le sort du bataillon depuis le jour, qui semble si lointain, où il reçut son drapeau au milieu de tout l'apparat militaire et au bruit des vivats des citoyens d'Ottawa.

Le régiment de la Princesse Patricia contenant une proportion de soldats aguerris, plus grands que dans toute autre unité de la division canadienne, n'eut pas à se soumettre à une aussi longue période de préparation; aussi vers la fin de l'an 1914 fut-il à même de quitter l'Angleterre à un moment où le besoin de renforts se faisait sérieusement sentir en France. Le régiment vint consolider la 80e brigade de la 27e division et prendre sa part d'une ligne faiblement tenue et férocement assaillie. Le régiment prit régulièrement ses relèves dans les tranchées pendant les mois de janvier et de février apprenant les dures leçons enseignées par une guerre se déroulant aux mois inexorables de l'hiver. Une étendue considérable de tranchées, en face du village de St-Eloi fut commise à sa garde et il planta ses mitrailleuses sur un remblai qui s'éleva en plein centre de la ligne.

Les premiers jours ne se signalèrent par aucun incident et les pertes ne dépassèrent pas la moyenne, bien que plusieurs officiers pleins de valeur aient été mis hors de combat. Le 28 février 1915, les Allemands terminèrent une sape d'où le bataillon fut soumis à une série d'embûches, de dangers et de pertes. Le commandant décida d'en finir avec cette constante menace. Le commandant Hamilton Gault et le lieutenant Colquhoun entreprirent de nuit une périlleuse reconnaissance des positions allemandes et revinrent bien informés. Le lieutenant Colquhoun se risqua une seconde fois seul pour compléter ses informations mais il ne revient jamais: il est aujourd'hui prisonnier en Allemagne.

L'attaque fut organisée par le lieutenant Crabbe; les lanceurs de bombes se rangeaient sous le commandement du lieutenant Papineau. Cet offi-

cier d'une particulière bravoure est un descendant direct du rebelle de 1837, et bien que fidèle aux traditions familiales, il témoigna de son loyalisme quand l'Empire fut en danger et menacé; en de pareils moments les hommes de sa trempe, portent malgré eux la main à l'épée. Le caporal Ross dirigeait une escouade de tirailleurs. Un détachement muni de pelles, devait suivre pour démolir le parapet et combler la tranchée ennemie. L'espace à franchir était fort court; quinze mètres environ séparaient la tranchée canadienne du point le plus avancé de la sape. Le groupe d'attaque traversa le terrain au galop et se précipita dans la sape. Le caporal Ross, qui fut le premier au but tomba mort immédiatement. Le lieutenant Crabbe conduisit le détachement dans la tranchée tandis que le lieutenant Papineau en longeait le parapet en courant et lançait des bombes à l'intérieur. Le lieutenant Crabbe, avec ses hommes, poursuivit sa course jusqu'à ce qu'elle fut interrompue par une barricade élevée par les Allemands. Pendant ce temps, le reste des troupes occupait le revers de la sape pour prévenir une contre-attaque. Un peloton conduit par le sergent-major Lloyd, qui fut tué, attaqua le parapet ennemi et réussit à le détruire sur un long parcours. La tranchée fut tenue le temps qu'il fallut pour achever cette besogne. A l'aube les troupes reçurent l'ordre de se retirer, et, tandis que perçait la lumière grise du matin, ils s'en retournèrent dans leurs tranchées, satisfaits d'avoir mené à bonne fin une tâche difficile. Le major Gault fut blessé au cours de cet engagement où les soldats de tout rang se conduisirent avec un courage et un entrain que n'avaient en rien abattus

six semaines passées dans le froid et l'humidité des tranchées.

Le 1er mars, l'ennemi lança, à l'aide de bombes une attaque vigoureuse soutenue par l'artillerie. Jusqu'au 6, une lutte acharnée se poursuivit pour la possession de l'emplacement de la sape détruite. Il était défendu tour à tour par les "Princess Patricia" et par les Anglais avec qui ils formaient une brigade où régnait la camaraderie la plus dévouée et la plus fidèle.

Le 6 mars, exécutant un plan soigneusement conçu, nos hommes se retirèrent des lignes de tranchées qu'une distance de vingt ou trente mètres seulement séparait de celles des Allemands; par un tiré avec une précision parfaite, notre artillerie balaya la sape et la tranchée que les Allemands avaient creusée pour l'établir, fut bouleversée; des fragments de corps d'Allemands étaient projetés à des hauteurs qui atteignaient parfois vingt mètres. Le bombardement fut effectué avec des obus à explosifs puissants. Le soldat canadien s'adapte facilement aux circonstances; en capturant la sape, le 28 février nos hommes constatèrent que les tranchées allemandes mesuraient un mètre et demi de profondeur avec des parapets de soixante centimètres de hauteur et qu'en les pompant tous les jours, elles restaient relativement sèches. Cette constatation les amena à améliorer considérablement leurs propres tranchées. L'epérience était heureuse, car ils avaient piétiné dans l'eau pendant les mois d'hiver et avaient souffert grandement de pieds gelés.

Le 13 mars, alors que les "Princess Patricia" se trouvaient au cantonnement, les Allemands, en réponse peut-être à l'offensive de Neuve Chapelle,

attaquèrent vigoureusement, avec forces écrasantes, les tranchées et le remblai de St-Eloi.

Précédée par une copieuse préparation d'artillerie, l'attaque réussit assez pour qu'il fût jugé nécessaire d'enrayer son développement par une contre-attaque.

Le régiment était cantonné à Westoutre, où à cinq heures et demie, le 14 mars, l'ordre fut transmis de se préparer au départ immédiat. A 7 heures du soir, on se mit en marche. A Zevecoten, le régiment rejoignit un bataillon du King's Royal Rifle Corps et marcha jusqu'à Dickebush. A 9 heures et demie il parvint au carrefour de Kruistraathoek, où il fit une courte halte avant de pousser jusqu'à Voormezeele, où il s'aligna au bord de la route. C'est à ce moment que la nouvelle que les Allemands s'avançaient en grand nombre sur l'extrémité du village fut connue du régiment.

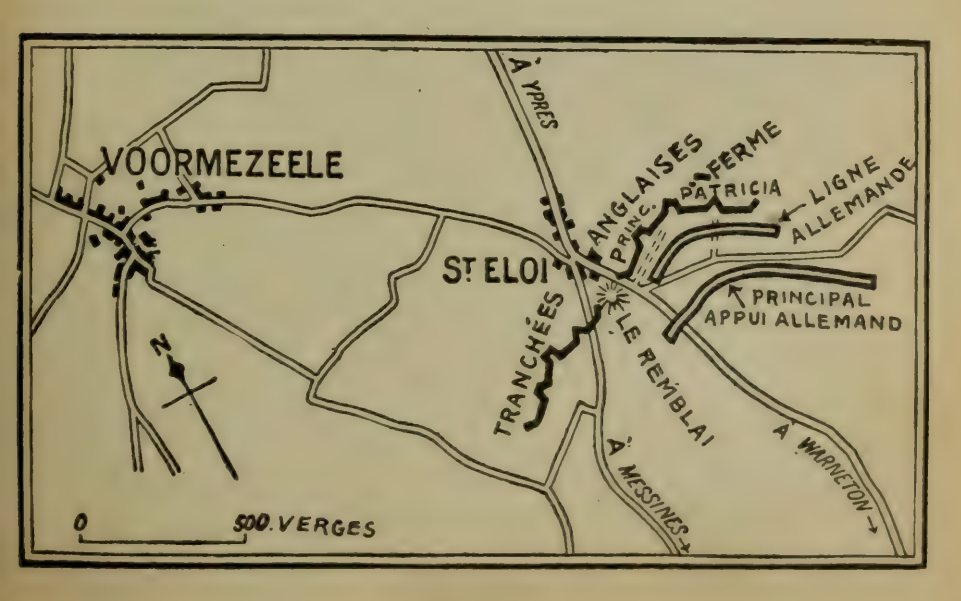
Pour éviter d'être surpris le commandant envoya la 4e compagnie garder la position à l'est. Peu après 2 heures du matin, l'ordre fut envoyé de coopérer, avec un bataillon de la Rifle Brigade, à l'attaque du remblai de St-Eloi, tombé la veille aux mains des ennemis. La zone d'action du bataillon se trouvait à l'est de la route Voormezeele-Warneton.

La ligne précise du combat n'était pas exactement connue. On savait seulement que le remblai et quelques tranchées à sa droite étaient aux mains des Allemands, et qu'à la gauche certaines tranchées que l'état-major désignait par les lettres P. et A. étaient perdues aussi. Mais on n'était pas sûr que la tranchée T. fût toujours tenue par nos troupes. Il fut décidé, en l'absence de toute certitude, de se diriger vers un bâtiment de ferme formant

un objectif facilement repéré. Par ce moyen on serait renseigné car si la tranchée T. avait été capturée par l'ennemi, il paraissait probable que le bataillon serait tout de suite attaqué avec violence. Si elle était encore au pouvoir de nos troupes, le bataillon pourrait, présumait-on, protéger d'abord le commencement d'un assaut dirigé sur les tranchées allemandes aux points connus sous les lettres A. et P. et, successivement, l'attaque du remblai.

L'alternative comportait une avance vers le sud sur la route d'Yprès à St-Eloi. Mais avec ce plan, il fallait s'attendre, à ne progresser que très lentement à travers les enclos de St-Eloi et, les attaques à prévenir auraient été exposées à recevoir de flanc un feu violent provenant des tranchées A. et P.

Le plan sommaire ci-dessous indiquera clairement la situation :



Le bataillon ne pouvait naturellement avancer que difficilement; la rue de Voormezeele se trouvait encombrée de traînards. Pour maintenir le contact pendant cette avance à travers champ, il était indispensable de faire de continuelles haltes, et de se protéger par des rideaux d'éclaireurs.

On sut de façon certaine à St-Eloi que la tranchée A. avait été reprise par les troupes britanniques, et les modifications nécessaires furent apportées au plan provisoirement adopté. Le bataillon changea d'objectif et délaissa la ferme pour se rendre vers un parapet à 200 mètres plus à l'ouest, qui fut atteint vingt minutes avant l'aube. La 2e compagnie se disposa immédiatement à attaquer la tranchée P. qu'elle se proposait d'approcher par le revers de la tranchée A. L'attaque comprenait trois échelons.

L'avance se fit avec sang-froid et résolution mais les troupes d'attaque furent reçues par le feu violent des mitrailleuses du remblai. Nulles troupes au monde n'auraient pu se frayer un passage sous un feu qui fauchait tout ce qui se présentait. Il fallait renoncer à l'espoir d'une surprise et comme l'envoi d'une compagnie de renfort n'aurait déterminé qu'un sacrifice inutile et sanglant, on laissa trois pelotons pour tenir la droite du parapet face au remblai et le reste du bataillon fut replié sur Voormezeele, parvenant à Dickebush à 8 heures du matin.[1]

[1] Dans son "Histoire de la Guerre," parue chez Nelson, M. John Buchan parle en ces termes du rôle des "Princess Patricia" à St-Eloi: "Le régiment de la Princesse Patricia fut le premier d'entre les troupes d'outre-mer qui prit part à une action d'importance capitale, et ses exploits sont l'orgueil de l'Empire entier — orgueil qui devait s'accroître encore de la gloire dont se couvrit la division canadienne dans les luttes désespérées du mois d'avril. Cinq jours plus tard, ce régiment subit une perte

Les forces engagés firent preuve d'une grande fermeté pendant toute cette nuit ingrate que ne couronna aucun résultat heureux; au point du jour, elles durent en se repliant traverser un terrain très exposé.

Le 20 mars, le colonel Farquhar tomba frappé d'une balle perdue, et ce fut une perte cruelle pour le régiment. Ancien secrétaire militaire du duc de Connaught, cet officier distingué avait fait, pour le régiment, plus qu'il n'est possible de relater dans un bref chapitre: en un mot, le régiment était son œuvre.

Bien qu'il imposât une discipline rigide, il fut néanmoins profondément aimé dans une armée assez peu disposée à accepter une règle appliquée sans tact. Il était toujours plein d'entrain et d'enjouement et inépuisablement ingénieux. Le lieutenant-colonel H. C. Butler lui succéda.

Après la mort du lieutenant-colonel Farquhar, la bataillon alla prendre du repos; il n'est pas encore retourné sur ce théâtre de la guerre qui fut témoin de ses premières épreuves.

Le 9 avril, il occupa une tranchée dans le bois du Polygone sur le saillant d'Ypres, tour à tour en première ligne et en cantonnement, selon les relevés. A cette époque, les hommes s'étaient familiarisés avec l'ambiance et donnaient libre cours à leur ingéniosité naturelle. Auprès des tranchées, ils construisirent des huttes de rondins, et les officiers Français, Belges et Anglais venaient visiter le camp et admirer le travail du régiment. Ils construisirent aussi des parapets derrière les

irréparable en la personne de son commandant, le colonel Francis Farquhar le meilleur des amis, le plus fantaisiste et le plus agréable des camarades et le plus brave des soldats.

tranchées sous le couvert du bois et améliorèrent grandement les tranchées elles-mêmes.

Le bataillon gagna son cantonnement aux environs d'Ypres, et le 20 avril, pendant l'infortuné bombardement de la malheureuse ville qui précéda la défense immortelle qu'opposa la division canadienne, ordre lui fut donné de quitter l'arrière; le soir même il revint aux tranchées.

Le 21 avril et les jours suivants la deuxième bataille d'Ypres, le régiment occupa les tranchées à une légère distance sud et ouest de celles où se trouvait la division canadienne. Il fut bombardé sans interruption avec une intensité variable pendant ces jours critiques, il attendit, avec une impatience croissante l'ordre qui ne vint jamais, de prendre part à la bataille où leurs frères Canadiens subissaient une épreuve si cruelle.

Le 3 mai, après le changement que subit la ligne, le bataillon fut ramené en seconde ligne. De huit heures à minuit les escouades partirent silencieusement l'une après l'autre et les tranchées ne furent bientôt plus tenues que par une arrière-garde de quinze hommes sous les ordres du lieutenant Lane. Elle maintint un feu nourri pendant plus d'une heure et elle se replia à son tour sans avoir eu à souffrir.

Le 4 mai, le régiment occupa la nouvelle ligne; le matin même, l'ennemi entreprit une sérieuse attaque qui fut repoussée. L'assaillant essuya des pertes considérables et bombarda toute la journée nos tranchées dont plusieurs furent bouleversées. Pendant la nuit, les King's Shropshire Light Infantry relevèrent le régiment qui passa aux tranchées de réserve. Mais dans ces parages dangereux aucun coin n'était sûr, et le 5 mai, le lieutenant-

colonel Buller eut la malchance d'être éborgné par un éclat d'obus qui explosa à une centaine de mètres. Le commandant Gault arriva au cours de la journée et prit le commandement. Le bataillon n'avait rien perdu de son entrain et il acclama l'officier à qui étaient attachés tous les hommes, sans distinction de grades.

Peu après la tombée du jour, le 6 mai, le bataillon retourna aux tranchées, relevant le 2e King's Shropshire Light Infantry. Toute la nuit et le lendemain, il fut assailli par un incessant bombardement. A l'appel du 7 au soir, le bataillon comptait 635 hommes. La journée qui suivit fut la plus critique et la plus néfaste dans l'historique du régiment. De bonne heure, le matin, une profusion d'obus tomba sur le flanc droit, et prit bientôt la première ligne en enfilade. A 5 heures et demie, la canonnade et les projectiles asphyxiants s'en mêlèrent. Au même moment une nuée d'Allemands, dévalèrent la pente en face de la tranchée. Ce mouvement fut enrayé par une fusillade énergique.

Vers 6 heures du matin, les fils téléphoniques communiquant avec le quartier général de la brigade et avec les autres tranchées avaient été rompus. Télégraphistes, bombardiers, sapeurs, employés du quartier général du bataillon furent envoyés aux tranchées d'appui car les besoins du moment exigeaient le concours de tous. Dès lors, les Canadiens, jusqu'au dernier, furent à l'avant dans l'une ou l'autre tranchée. Une lutte acharnée mais brève décida du résultat momentané. L'avance allemande était enrayée, et ceux des ennemis, qui, morts ou blessés, n'étaient pas à l'abri de quelque ruine, regagnèrent en rampant leurs tranchées sur la crête. L'ennemi avait réussi alors à

installer, dans les décombres, deux et probablement trois mitrailleuses qui balayaient les parapets de la ligne de feu et de la tranchée d'appui. Un brancardier se chargea d'aller remettre un pli au quartier général de la brigade pour faire connaître la situation exacte du bataillon.

Aux environs de sept heures du matin, le commandant Gault dont l'exemple et le sang-froid avait soutenu le moral des hommes fut grièvement blessé au bras gauche et à la cuisse par un obus. Il n'était pas possible de le transporter, et il dut rester allongé dans la tranchée avec beaucoup de ses compagnons de souffrance, pendant plus de dix heures, sans que ses angoisses lui arrachent la moindre plainte.

Le commandement revenait par l'ancienneté au lieutenant Niven, qui jusqu'ici n'avait pas été blessé. Le feu des lourds obusiers lançant des projectiles à explosifs violents, combiné avec celui des canons de campagne, s'attaqua cruellement aux tranchées de première ligne et aux tranchées d'appui. Les premières sur la droite, furent en certains points, bouleversées. [1]

A 9 heures la canonnade décrut mais ce n'était que l'accalmie avant la tempête, car l'ennemi entreprit immédiatement une deuxième attaque d'infanterie qui fut reçue de pied ferme. Une rafale lancée par les mitrailleuses et les fusils arrêta net les assaillants qui, après quelques moments d'hésitation, reculèrent et se mirent à couvert. Au cours de cette attaque, le bataillon abattit un grand nombre d'ennemis mais il eut gravement à

[1] Le bombardement allemand avait été si intense depuis le 4 mai qu'un bouquet de bois dont le régiment s'était servi comme abri fut complètement anéanti.

souffrir lui-même. Le capitaine Hill, les lieutenants Martin, Triggs et De Bay furent blessés pendant l'engagement.

A neuf heures et demie, le lieutenant Niven établit sa liaison avec les King's Own Yorkshire Light Infantry à gauche, et avec la 4e Rifle Brigade à droite. Un tir d'enfilade faisait alors subir de lourdes pertes à ces deux unités qui ne pouvaient fournir aucun renfort. C'est alors que le bombardement reprit avec vigueur. Nos mitrailleuses furent repérées avec une extrême précision et furent sans exception, complètement enterrées. Les mitrailleurs se conduisirent avec une intrépidité et un sang-froid admirables. Deux machines furent déterrées ,montées à nouveau et se remirent à tirer. L'une fut exhumée jusqu'à trois fois et ne cessa de fonctionner que lorsqu'un obus eut annihilé son équipe. Le caporal Dover ne lâcha pas un instant sa mitrailleuse et, bien que blessé, continua à tirer avec autant de calme que s'il se fût agi d'un tir de parade. Le projectile qui anéantit sa malheureuse machine, lui trancha du même coup un bras et une jambe, et le couvrit de débris. Perdant et recouvrant ses sens tour à tour il resta ainsi jusqu'au soir où il eut la force de se dégager des décombres qui l'enterraient dans la tranchée bouleversée; ses gémissements furent entendus. Deux de ses camarades sortirent de la tranchée de deuxième ligne — devenue alors ligne de feu — mais au moment où ils descendaient son corps mutilé et ensanglanté une balle mit fin à ses souffrances, sans mettre jamais fin à sa gloire.

A dix heures et demie, la moitié gauche de la tranchée de droite fut complètement détruite, et le lieutenant Denison passa l'ordre au lieutenant

Clarke de replier le reste de ses hommes, dans la tranchée de communication de droite. Lui-même, avec le lieutenant Lane et quelques hommes valides, défendait ce qui restait tenable de la tranchée de droite. Le lieutenant Edwards avait été tué. La moitié droite de la tranchée de gauche avait souffert terriblement; elle était en partie démolie et la mitrailleuse hors de combat. Le sergent Scott et quelques survivants, capables encore de répondre à l'appel se glissèrent jusqu'à la tranchée de communication et s'y cramponnèrent tenacement jusqu'à ce qu'elle fût rasée à son tour. Le lieutenant Crawford, qui ne perdit pas un instant son entrain pendant cette terrible journée fut grièvement blessé. Le capitaine Adamson qui distribuait les chargeurs fut touché à l'épaule mais continua sa tâche en se servant d'un seul bras. Le sergent-major Fraser, occupé aussi à passer des munitions aux combattants des tranchées d'appui fut tué sur place par une balle qui le frappa à la tête. A ce moment il ne restait plus que quatre officiers, les lieutenants Papineau, Vandenberg, Niven et Clarke; les deux derniers étaient simples soldats au début de la guerre.

Vers midi, le stock de munitions était fort diminué. En cette extrémité, les tirailleurs du bataillon se chargèrent de la mission dangereuse de porter de pressants messages au quartier général de la brigade et au bataillon de réserve, posté à l'arrière, près de l'Etang de Belle-Waarde. La tâche était périlleuse, car il fallait franchir un espace continuellement et abondamment bombardé.

De midi à une heure et demie, le bataillon résista en dépit de furieuses difficultés jusqu'à ce qu'un détachement de la 4e Rifle Brigade fut en-

voyé en renfort. Les défenseurs si éprouvés de la tranchée d'appui reconnurent de vieux amis venant à leur aide au moment où ils soutenaient une suprême épreuve et ils les acclamèrent. Le lieutenant Niven les plaça à l'extrême droite pour protéger les flancs du bataillon, sur la même ligne que la tranchée d'appui canadienne, protégée par des arbres et des haies. Ils avaient amené une section de mitrailleurs qui rendit les plus appréciables services.

A deux heures le lieutenant Niven, en compagnie d'un brancardier se rendit au quartier général où l'appelait un ordre de la Brigade, pour donner par téléphone au général des détails complets sur la situation. Il fut de retour une demi-heure après. Les brancardiers qui l'accompagnèrent à l'aller et au retour furent blessés par des éclats d'obus.

A 3 heures un détachement du 2e King's Shropshire Light Infantry, frères d'armes eux aussi des "Princess Patricia" apporta dans la tranchée d'appui vingt caisses de munitions aussitôt distribuées. Le détachement qui les apportait prit place dans la tranchée dont il occupa l'extrême gauche. A 4 heures les tranchées d'appui furent inspectées et l'on s'aperçut que la liaison n'était plus assurée sur une brèche de cinquante mètres avec le régiment de gauche. Les quelques hommes que l'on put détacher furent placés dans la brèche pour la défendre de leur mieux. Peu après, la nouvelle parvint que le bataillon de gauche après une résistance acharnée, avait été forcé de reculer jusqu'à la ligne de tranchées d'arrière.

A ce moment, les Allemands livrèrent leur troisième et dernière attaque. Elle fut arrêtée par

la fusillade encore que quelques ennemis eussent réussi à pénétrer à droite dans la tranchée de première ligne, où tous les "Princess Patricia" avaient été tués, laissant la ligne sans défenseurs. Un petit nombre d'ennemis seulement y avaient pris pied, et ils en furent peu à peu délogés. Comme les précédentes la troisième et dernière attaque était repoussée.

L'après-midi tira en longueur, la liste des pertes allant en augmentant; à dix heures du soir, les commandants de la compagnie étant tous morts ou hors de combat, les lieutenants Niven et Papineau firent l'appel, auquel répondirent 150 hommes et quelques brancardiers.

A 11 heures et demie la relève du régiment fut faite par le 3e King's Royal Rifle Corps, qui prit sa part du devoir final et pénible d'enterrer les morts restés dans les tranchées d'appui et de communication. Ceux qui étaient tombés dans les tranchées de première ligne n'avaient plus besoin de tombe: en s'écroulant leur abri les avait recouverts d'un linceul digne d'eux. Derrière les tranchées endommagées, à la clarté des fusées éclairantes de l'ennemi et dans le sifflement ininterrompu des balles les troupes anglaises et canadiennes unirent leurs efforts pour rendre à leurs camarades le suprême service qu'un soldat peut rendre à un autre. Au bord de la tombe béante, têtes nues, les survivants se serrèrent, tandis que le lieutenant Niven tenant ferme le drapeau de la princesse Patricia, déchiré, sanglant, mais toujours glorieux, récita les quelques passages dont il se souvenait de l'office des morts. Après le rite religieux les survivants restèrent un long moment plongés dans une solennelle rêverie, incapables

d'abandonner leurs camarades jusqu'à ce que le colonel des troupes de relève leur donna l'ordre de se retirer; alors sous la conduite du lieutenant Papineau, les cent cinquante héros s'en retournèrent vers les tranchées de réserve, d'où on les dirigea vers une autre partie de la position, qui au cours de la journée, fut bombardée, ce qui augmenta leurs pertes de cinq tués et trois blessés.

Au soir du 10, le bataillon eut à fournir un groupe de cinquante hommes avec un officier pour transporter vingt-cinq boîtes de munitions à l'étang de Belle-Waarde. Il y eut un porteur tué et deux blessés. Un autre détachement de 100 hommes partit sous la conduite du lieutenant Clarke, creuser une tranchée d'appui supplémentaire.

Le 13 mai, le régiment se trouvait à l'arrière. La nouvelle arriva que la 4e Rifle Brigade, leurs vieux et fidèles camarades, soutenait une lutte désespérée. Requis d'aller à leur secours, les soldats du régiment de la Princesse Patricia joints au 4e King's Royal Rifle Corps formèrent un bataillon et firent avec succès le dernier effort qui leur fut demandé à cette période de la guerre.

Le 15 mai, le commandant Pelly, venant d'Angleterre où il avait été envoyé en convalescence le 15 mars, prit le commandement à la place du lieutenant Niven, qui avait fait preuve des qualités dignes d'un chef consommé. Au début de juin, les soldats de la Princesse Patricia occupèrent une ligne de tranchée à Armentières où ils restèrent jusqu'à la fin d'août. Au milieu de juillet, le lieutenant C. J. T. Stewart, officier fort brave qui avait été grièvement blessé dans les premiers jours du printemps, rejoignit le bataillon. Le retour d'autres officiers, guéris de leurs blessures, et le

complément débarquant du Canada portèrent l'effectif du régiment à son maximum.

Les jours alternèrent entre le travail des tranchées et le repos au cantonnement. Vers la mi-septembre, le bataillon, suivant la 27e division partit occuper une ligne de tranchées défendues par la 3e armée au sud.

Quand la 27e division fut relevée, le régiment de la princesse Patricia alla cantonner très loin de la zone de feu et pendant quelque temps il fut chargé des troupes qui devaient former la 3e armée.

Le 27 novembre 1915, après une longue séparation, les " Princess Patricia " furent heureusement réunis au corps canadien.

Racontée à dessein dans les termes les moins recherchés et sans l'ombre de rhétorique, telle est l'histoire du régiment d'infanterie légère de la princesse Patricia depuis le moment où il débarqua en Flandre jusqu'à ce jour.

Bien peu ont survécu de ceux qui assistèrent dans le parc Lansdowne, une année environ auparavant, à la remise du drapeau, mais ceux-là et les amis de ceux qui sont tombés, trouveront quelque consolation à penser que jamais, à travers l'histoire militaire, hommes n'ont plus vaillamment défendu le dépôt sacré confié par leur Dame ni mieux mériter sa confiance.

CHAPITRE IX

LE PREMIER MINISTRE.

La visite du Premier Ministre. — L'éclipse politique. — Fin des dissensions intérieures. — L'idée impériale. — La prévoyance de Sir Robert. — Arrivée en Angleterre. — A Shorncliffe. — Rencontre avec le Général Hughes. — Revue des troupes canadiennes. — La tournée en France. — Un hôpital canadien. — Un hôpital anglais. — Les tombes canadiennes. — Les blessés sous la tente. — Le Prince Arthur de Connaught. — Visite aux champs de bataille. — Reçu par le Général Alderson. — Allocution aux hommes. — La 1ère et la 2e Brigades. — Sir Robert dans les tranchées. — Acclamé par les "Princess Patricia." — Aéroplanes ennemis. — Rencontre avec Sir John French. — Le Prince de Galles. — Avec l'armée française. — Le Général Joffre. — Une conférence en français. — Les tranchées françaises. — La cité d'Albert en ruines. — A Paris. -- Le Président de la République. — Conférence avec le Ministre de la guerre français. — Encore Shorncliffe. — La maison des convalescents. — Mille convalescents. — L'émotion de Sir Robert. — Son admirable discours. — Fin du voyage.

"Mais il viendra pour eux le jour de la vengeance,
Et l'on brisera leurs tombeaux.
Des peuples inconnus comme un torrent immense
Ravageront leurs coteaux.
Sur les débris de leurs cités pompeuses,
Le pâtre assis alors ne saura pas
Dans ce vaste désert quelles cendres fameuses
Jaillissent sous ses pas.

F.-X. GARNEAU.

"De nouveaux dévouements ces preux toujours en quête,
Cent ans marchent ainsi de conquête en conquête,
Distribuant l'aurore à toute cette nuit.....
Et l'Europe applaudit ces sublimes cohortes
Qui d'un monde inconnu brisent ainsi les portes
Devant le progrès qui les suit."

Louis FRÉCHETTE.

Le projet du premier ministre de se rendre en Angleterre et de là, en France, au front, provoque

un vif intérêt. Depuis le commencement de la lutte titanique qui bouleverse le monde, les données d'après lesquelles on mesure les hommes d'état ont subi une modification profonde. Le don de l'éloquence, la pratique des débats parlementaires, l'habileté qui fait triompher une campagne électorale, tout cela, dans la cruelle perspective de la guerre, a été réduit à sa juste valeur. Aujourd'hui en Angleterre, tout le monde, et surtout ceux d'entre nous contre qui cette accusation peut se formuler, reconnaissent qu'il en coûtera beaucoup aux politiciens de se disculper devant la nation du reproche d'avoir compromis la sécurité de l'empire en se laissant absorber par des dissensions domestiques qui maintenant semblent à la fois si éloignées et si mesquines.

Déjà une tendance se remarque à adopter un système de comparaison absolument différent, lorsqu'il s'agit de juger les hommes qui, durant les années gaspillées, ont toujours maintenu un regard pénétrant et perspicace sur la situation de l'Empire, qui n'en ont distrait ni leur pensée ni leurs efforts alors que tant d'autres prêchaient le désarmement au milieu d'un monde armé, entretenant par là même l'instinct combatif par la furie avec laquelle ils se jetaient dans ces querelles domestiques insensées.

La personnalité de Sir Robert Borden n'était peut-être pas de celles qui pouvaient produire une impression rapide et facile sur l'opinion impériale collective dont les conclusions importent infiniment plus que les conclusions particulières de chacune des parties constituantes de l'Empire.

Modeste, sans prétention, au-dessus de toute réclame personnelle il ne chercha jamais à se hisser

sur la scène pour faire montre des services qu'il se sentait de force à rendre à l'Empire. Il n'en est pas moins reconnu aujourd'hui que Borden a pris rang à côté des Rhodes, des Chamberlain, des Botha dans la phalange sacrée de ces hommes d'état clairvoyants, dont les efforts, nous pouvons l'espérer, ont sauvé l'Empire, dans notre génération, aussi sûrement que la clairvoyance des Chatham, des Pitt, des Clive et des Hastings l'a sauvegardé lors d'une crise antérieure de violent bouleversement.

Sir Robert Borden est le premier homme d'état des colonies qui ait assisté à une réunion du Cabinet britannique, précédent qui peut entraîner pour la Constitution des conséquences importantes.

Je me demande si quelqu'un des ministres présents à cette réunion se souvenait de la prescience et de l'éloquence grave et noble qui marquèrent la conclusion du discours — prononcé si peu de temps auparavant — par Sir Robert Borden sur la participation canadienne à l'effort naval britannique. Le passage vaut la peine d'être cité : " Les dix ou vingt prochaines années seront fertiles en résultats énormes pour cet Empire, et il est d'importance infinie, que des questions purement domestiques, aussi urgentes soient-elles, n'empêchent aucun de nous de nous élever à la hauteur cet argument capital. Mais aujourd'hui que les nuages sont bas, que les roulements du tonnerre s'entendent au lointain et que les éclairs sillonnent l'horizon, nous ne pouvons pas, et nous le voulons pas, attendre et délibérer jusqu'au moment où l'orage menaçant éclatera sur nous furieusement et désastreusement. Presque sans aide, la mère-patrie, non

pour elle toute seule, mais pour nous tous, porte le fardeau d'un devoir impérial essentiel et fait face à l'écrasante nécessité de sauver son existence nationale. Apportant tout notre concours dans l'urgence de l'heure, nous arrivons à son aide témoignant ainsi de nòtre détermination à protéger et à assurer la sécurité et l'intégrité de cet Empire et témoignant aussi de notre résolution de défendre sur mer et sur terre notre drapeau, notre honneur et notre héritage."

Cette éloquence sage et ample a plus d'une fois déjà produit une impression profonde, pendant la visite du premier ministre en Angleterre et particulièrement au Guildhall. "Tout ce pourquoi nos pères", dit-il, "se sont battus et ont versé leur sang, toutes nos libertés et nos institutions, toutes les aspirations vers le bien qui font vibrer l'humanité entière, sont aujourd'hui dans la balance. C'est pourquoi nous ne pouvons pas, parce que nous ne le devons pas, être vaincus dans cette guerre."

Il fut de mon devoir d'accompagner Sir Robert Borden lorsqu'il se rendit au front et je saisis avec empressement l'occasion de substituer aux tableaux de sang et de gloire qui nous ont occupé jusqu'ici, le compte-rendu d'une mission qui quoique paisible, ne manqua pas d'être d'un intérêt profond et souvent fort émouvant.

Sir Robert Borden arriva en Angleterre au milieu de juillet. Le vendredi 16, il se rendit en automobile à Shorncliffe, accompagné de Sir George Perley et de Mr. R. B. Bennett, membre du Parlement. Là, il rencontra le général Hughes. A 9 heures du matin, le 17, les troupes canadiennes de la 2e division défilèrent devant le Premier Ministre.

Il était impossible à un Canadien de contempler sans émotion ces troupes superbes, venant de tous les coins du Dominion et de les voir animés, quel que fût leur rang, du désir de prendre place aux côtés de la 1ère division et, si possible, d'arracher à cette guerre d'aussi glorieux lauriers que les leurs. Dans l'ensemble on n'aurait pu imaginer un plus bel assemblage d'hommes et si, à l'œil critique, il semblait que les qualités tactiques des troupes de l'ouest atteignaient un degré légèrement plus élevé que celles de l'est, cette réflexion s'imposait immédiatement que la 1ère division entière provoqua des remarques analogues, et que dans cette guerre entre toutes, la victoire ne sera pas remportée sur le champ de parade.

Le voyage qu'entreprenait Sir Robert Borden commença le mardi, 20 juillet. Accompagné par M. R. B. Bennett et d'une escorte militaire, il s'embarqua pour la France. Le colonel Wilberforce, commandant du camp, qui avait fait partie jadis de l'état-major d'un Gouverneur Général du Canada, vint à sa rencontre sur la jetée d'arrivée. Après le déjeûner, Sir Robert visita le grand hôpital canadien dirigé par le colonel McKee, de Montréal. C'était touchant de voir la joie que sa présence donnait aux blessés et la franche cordialité avec laquelle ils la manifestaient malgré la souffrance qui tenaillait beaucoup d'entre eux.

A l'hôpital britannique, qu'il visita aussitôt après, Sir Robert vit le capitaine George Bennett du régiment de la princesse Patricia, qui revenait à lui, après cent-vingt-cinq jours d'une fièvre intense. [1]

[1] Depuis lors le capitaine Bennett a été ramené en Angleterre dans une maison de convalescence où il se rétablit lentement.

Ensuite le Premier Ministre se rendit au cimetière où il planta des graines d'érable sur les tombes de nos officiers et de nos soldats. La scène fut impressionnante et Sir Robert était profondément ému. Tout auprès des Anglais repose le capitaine Muntz du 3e bataillon du régiment de Toronto, le commandant Ward du régiment de la Princesse Patricia, dont le verger de la Vallée d'Okanagan est en friches, et le lieutenant Campbell du 1er bataillon du régiment d'Ontario qui obtint la croix de Victoria mais qui mourut avant de pouvoir en être informé. Nous avons vu, dans un précédent chapitre, comment il la gagna, contre combien d'adversaires et comment il fit face à une mort certaine.

Sir Robert visita alors l'hôpital du Collège McGill, dirigé par le colonel Birkett, le grand hôpital de la base canadienne ayant à sa tête le colonel Shillington et enfin la tente-hôpital du colonel Murray MacLaren, établi dans les dunes qui longent la côte. Partout se remarquait chez les soldats, la même patience dans la douleur, la même reconnaissance envers ceux qui soulageaient leurs souffrances et le même sincère et simple plaisir de ce fait que le Premier Ministre du Canada avait désiré les voir et les remercier.

Les longues tentes rectangulaires au creux des dunes, laissent une impression particulièrement profonde dans la mémoire. Les convalescents s'étaient alignés, au garde à vous, pour recevoir le Premier Ministre, et il y en avait là quelques-uns que les docteurs auraient préféré voir rester assis. Combien également touchante cette réunion des membres du corps médical, dont beaucoup étaient des sommités illustres, et qui accueillaient là le

premier citoyen du Canada. Le colonel Murray MacLaren, le colonel Finlay, le colonel Cameron et bien d'autres, s'ils supputent jamais l'immense sacrifice personnel qu'ils se sont imposé, trouvent une riche compensation à penser que leur habileté et leur savoir ont calmé dans des cas innombrables les souffrances des héroïques soldats du Canada. Dans les quelques mots d'adieu qu'il prononça Sir Robert se fit le porte-parole du Canada en exprimant à ces hommes dévoués un haut témoignage de respect et de gratitude.

De bonne heure le mercredi matin, le Premier Ministre partit pour le front et fut rejoint en route par le prince Arthur de Connaught qui représentait le Gouverneur Général du Canada.

L'itinéraire amena le groupe de voyageurs à l'endroit où les Canadiens avaient défendu la gauche de la ligne britannique, lors de la seconde bataille d'Yprès. Le Premier Ministre examina les positions avec vif intérêt, contempla les ruines d'Yprès et put apercevoir au loin, celles de Messines. Avant de quitter ces lieux, il exprima à ceux qui l'entouraient ses sentiments d'orgueil et de reconnaissance pour ceux qui défendirent jusqu'à la mort l'honneur du Canada.

A midi, Sir Robert arriva au quartier général de la division canadienne où il fut reçu par le général Alderson. Deux figures familières manquaient parmi les officiers d'état-major qui avaient dirigé l'action lors de la grande bataille. Le colonel Romer, qui, à cette époque, était un chef d'état-major, plein de sang-froid, de lucidité et d'ingéniosité, avait été promu brigadier général, étape rapidement franchie d'une carrière qui sera sans doute brillante et distinguée et atteindra aux plus

hauts grades, s'il est permis à un profane de hasarder cette prédiction. Quelque brillante et quelque longue soit sa carrière, cet officier remarquable n'oubliera jamais la seconde bataille d'Yprès, ni les efforts des camarades pleins de bravoure, qu'il lui incombait, avec le général de coordonner et de diriger.

Il manquait là aussi la tranquille et cordiale personne du colonel Wood, (actuellement brigadier général) qui avait été transféré à Shorncliffe pour y organiser l'état-major. De retour au front, il y a pris la direction de notre " administration ". Le général Wood passa plusieurs années au Collège Militaire Royal de Kingston, Ontario, où il se familiarisa avec les idées canadiennes et leur donna toute sa sympathie.

Fort dévoué aux troupes canadiennes, il est extrêmement fier d'elles qui de leur côté, le comprennent et l'estiment.

Le général Alderson accompagna Sir Robert dans la visite qu'il rendit aux unités de la division qui n'étaient pas dans les tranchées. A cette occasion, le général Turner se mit pour la dernière fois à la tête de sa brigade qu'il passa au Brigadier Général Leckie avant de prendre le commandement de la 2e division canadienne que lui valaient ses mérites.

Sir Robert s'adressa aux hommes en des paroles vibrantes qui éveillèrent chez tous, sans distinction de grade, le plus débordant enthousiasme. Les hommes suivirent en courant l'auto qui partait et le dernier à abandonner la course fut le capitaine Ralph Markman, courageux officier, qui malheureusement tomba quelques jours après atteint d'un éclat d'obus dans une tranchée de communication alors qu'il regagnait son cantonnement.

Le trajet se poursuivit par une visite à la 2e brigade commandée alors par le général Currie, passé depuis lors au commandement de la première division. Pendant la visite à la 1ère brigade, commandée par le général Mercer le cortège croisa le colonel Watson, de Québec, à la tête de ses troupes qu'il emmenait aux tranchées. Cet officier capable, brave et fort modeste, commande à présent une brigade de la 2e division canadienne.

Sir Robert se rendit ensuite aux tranchées accompagné du général Alderson et du brigadier-général Burstall, et après avoir inspecté les services de ravitaillement dirigés par le colonel Simpson, il prit congé du général Alderson et de ses belles troupes. [1]

La visite au régiment de la Princesse Patricia ne fut ni moins importante ni intéressante. Les 500 hommes du régiment se massèrent dans un champ distant de 8 kilomètres du quartier général canadien. Des acclamations sans cesse reprises accueillirent le Premier Ministre et le frère de la princesse sous le nom et sous la

[1] Avant de retourner en Angleterre, Sir Robert Borden envoya le message suivant au général Alderson qui le porta à la coonnaissance générale le 30 juillet: "La belle attitude de la division canadienne, et son apparente capacité pour la grande tâche qui lui incombe, m'ont profondément impressionné. Ce fut un grand privilège de voir les hommes qui la composent et de leur transmettre, de la part de la population canadienne, un message de fierté et d'appréciation. Comme je l'ai dit, de vive voix aux officiers et aux hommes, ils ne sauraient deviner à quel point tout le Canada a frémi au récit de leurs hauts faits. Le Président de la République Française, ainsi que le Général Joffre et Sir John French m'ont parlé dans les termes les plus flatteurs des troupes placées sous votre commandement. Mes vœux vous accompagnent pour l'heureuse réussite de la grande tâche à laquelle vous vous employez."

faveur de laquelle le régiment s'était si bravement battu. Le commandant Pelly était à leur tête, secondé par le lieutenant Niven (aujourd'hui capitaine) dont j'ai essayé de retracer en partie les exploits dans le chapitre précédent. Le régiment se disposa en fer à cheval et lorsque le Premier Ministre et le Prince s'avancèrent, le drapeau, si solennellement offert par la Princesse au parc de Lansdowne, à une date qui paraissait si reculée, fut cérémonieusement déroulé. Et comme les plis de l'étendard déchiré claquaient sous la brise légère, les nuages se dissipèrent et le ciel, pendant un moment fut tout ensoleillé. Deux aéroplanes ennemis parurent, poursuivis par les flocons de fumée des shrapnels qui éclataient autour d'eux.

En quelques phrases très simples le Premier Ministre transmit le message dont l'avait chargé le gouverneur général. En un langage sobre et martial le prince exprima ses sentiments d'effection à l'égard du régiment dont la gloire était si chère au cœur de sa sœur, et ses paroles touchèrent vivement le cœur des hommes. A son retour au quartier général, le Premier Ministre fut invité à prendre part à une conférence qui réunissait le Maréchal commandant en chef et son état-major. Son Altesse Royale le prince de Galles devait y assister aussi.

Sur les instances courtoises du Gouvernement Français, Sir Robert continuait son voyage par une visite à l'armée française. Dans une petite ville qu'il serait indiscret de nommer, Sir Robert fut reçu par le Général Joffre. Le fameux général, plein de confiance et d'espoir, était entouré par l'état-major le plus distingué dont une armée

puisse se faire honneur. Longuement, avec la franchise la plus charmante et les explications les plus claires, il exposa la situation des forces alliées et leurs chances de victoire.

Les officiers de l'état-major français semblaient fort désireux d'entrer dans les détails des plans dont le Premier Ministre conversait avec eux. Pour le spectateur canadien, rien n'était plus intéressant que ces colloques fort animés poursuivis en français. Quelles réflexions cette entrevue suggérait à l'esprit! Le Commandant en Chef de la grande armée de France en conférence avec le Premier Ministre du Canada pendant les angoissantes péripéties de cette effroyable guerre.

Jacques Cartier, Frontenac, De Lévis, De Salaberry, Wolfe, Montcalm, les Hauteurs d'Abraham, l'antagonisme aboli entre les grandes nations britannique et française — que de souvenirs envahissaient l'esprit de ceux qui assistaient à cette entrevue historique ! De toutes ces réflexions, plus persistante peut-être que les autres, cette réflexion s'imposait qu'il suffit d'une période relativement fort brève pour effacer les antagonismes humains les plus amers.

Après tout un long jour passé dans les tranchées françaises et jusque dans les postes d'observation avancés d'où le Premier Ministre pouvait distinctement apercevoir les premières lignes de tranchées allemandes il traversa la ville d'Albert si tristement mutilée. L'édifice si majestueux de son église a été irrémédiablement atteint. Il n'en reste plus que des ruines méconnaissables et abandonnées, et la statue de la Madone — vraie Mère de Douleur — surplombant l'espace, demeura accrochée au clocher mutilé.

En roulant vers Paris, dans notre esprit assombri par la vision de tant de misères, de ruines, d'horreur, la confiance grandissait que le droit triomphera de l'injustice, qu'une fin sera imposée à cette sauvagerie sanguinaire et calculée qui a ravagé tant de belles régions en Europe, dans l'espoir fou de dominer le monde.

Le reste de la semaine se passa à Paris où le Premier Ministre Canadien eut l'occasion de s'entretenir avec le Président de la République et le Ministre de la Guerre. Là encore, Sir Robert fut accueilli avec les égards les plus distingués et les plus affables. Rien de ce qui pouvait être favorable ou défavorable à la cause des alliés ne lui fut caché et à l'heure du départ, le Premier Citoyen de France conféra au Premier Citoyen du Canada la plus haute distinction de l'Ordre de la Légion d'Honneur.

Au retour, le cortège s'arrêta au grand hôpital de la base canadienne dirigé par le colonel Bridges du corps médical de l'armée permanente qui compte parmi ses collaborateurs le commandant Keenan, de Montréal, médecin du régiment de la princesse Patricia. Les voyageurs arrivèrent à Boulogne le dimanche, et de là passèrent sur le sol anglais.

La matinée du lundi se passa à visiter le grand hôpital de Shorncliffe dirigé par le colonel Scott de Toronto. Partout il fut possible de constater le même entrain, la même patience à supporter la souffrance, et le même plaisir spontané à recevoir la visite du Premier Ministre.

Dans l'après-midi, Sir Robert se rendit à la maison de convalescence canadienne où, de tous les hôpitaux d'Angleterre, viennent les blessés qui doi-

vent soit rejoindre leur dépôt, soit être libérés du service militaire. Cette admirable institution, dirigée par le capitaine McCombe, qui l'a créée en grande partie, offre un exemple remarquable de ce que peut devenir un établissement administré d'une façon intelligente et humaine.

Parmi les mille convalescents qui s'y trouvaient, ceux dont l'état le permettait se tinrent au garde à vous. Les autres portant l'uniforme bleu et blanc des hôpitaux se campèrent de leur mieux sur leurs béquilles. D'autres restèrent allongés sur les chaises longues incapables de bouger mais observant et écoutant attentivement. Tout le Canada se trouvait représenté, depuis Halifax jusqu'à Vancouver. Il y avait là les survivants des combats livrés dans le bois de St-Julien; les héros qui chargèrent pour sauver l'aile gauche britannique, les braves qui s'élancèrent glorieusement à l'assaut du verger, et les vétérans du 1er régiment d'Ontario qui revinrent de l'attaque du 15 juin.

Le Premier Ministre fut profondément ému, même après ce qu'il avait vu en Flandre, alors que le spectacle poignant des troupes canadiennes se rendant aux tranchées lui avait serré le cœur.

En face des survivants mutilés de quatre glorieuses batailles il s'abandonna à un mouvement d'émotion et d'affection tel que ceux qui en furent les témoins en chériront précieusemest le souvenir.

Sa nature chaleureuse et sincère lui dicta un des plus beaux discours qui aient jamais été prononcés. Il n'a pas été reproduit, et ne peut l'être car ceux qui l'entendirent étaient eux-mêmes bien trop émus pour se rémémorer les termes précis. Mais c'était un discours vibrant d'humanité, l'oraison d'un père qui pleure ses fils morts, et qui, dans

un élan d'austère inspiration, prophétise la venue du jour d'expiation pour la race sans conscience qui de sang-froid a perpétré cet outrage contre l'humanité.

Ainsi se termina ce voyage mémorable, dont la relation est inévitablement écourtée. Cependant, notre but sera atteint si nous avons réussi à montrer la dignité, la réserve, l'éloquence et la sagesse avec lesquelles le Premier Ministre du Canada a représenté notre vaste Dominion auprès des chefs militaires et les principaux hommes d'Etat d'Europe.

CHAPITRE X

LE CORPS CANADIEN.

Les lignes canadiennes sont calmes. — Une reconnaissance allemande. — Incident à " Plug Street." — Le soldat Bruno sauve le Capitaine Tidy. — Le mois du tireur isolé. — Le pacte des bons tireurs. Le sergent Ballendine. — Le fusil Ross. — Le " Pays de Personne." Nos bombardiers. — Le sergent William Tabernacle. — Sa nouvelle profession.— La visite du Général Hughes. — Patriotisme canadien. " Armée de civils." — Le " dernier mot " des Rois. — L'art de parler au soldat. — L'inspiration de Lord Kitchener. — Lord Roberts et les Indiens. — Le Général Hughes arrive en France. — Au Grand Quartier Général Britannique. — Consultation avec le roi Albert. — Rencontre avec le prince Alexandre de Teck.— Conférence avec le Général Alderson. — Le second contingent canadien. — Dans la ligne du feu. — Nombreux amis. — L'artillerie du Général Burstall. — L'inspection de la cavalerie. — Rencontre avec le prince de Galles. — Les " Princess Patricia." — Conférence avec Sir Douglas Haig. — Les indications du Général Hughes. — Rencontre avec le Général Foch. — Profonde impression produite par le Général Joffre. — Les ruines de Reims. — Message du Général Hughes à son départ. — Un mois d'août trnaquille. — Le corps canadien. — Le nouveau commandement du Général Alderson. — Appréciation d'un chef valeureux. — Conclusion.

" O Canada! terre de nos aïeux,
Ton front est ceint de fleurons glorieux,
Car ton bras sait porter l'épée,
Ton histoire est une épopée
Il sait porter la croix;
Des plus brillants exploits;
Et ta valeur de foi trempée
Protégera nos foyers et nos droits."

A. B. Routhier.—*"Chant National."*

" L'intrépide guerrier que l'on vit des lis d'or
Porter à Carillon l'éclatante bannière,
Vivait au milieu d'eux. Il conservait encor'
Ce fier drapeau qu'aux jours de la lutte dernière.
On voyait dans sa main briller au premier rang,
Ce glorieux témoin de ses nombreux faits d'armes,
Qu'il avait tant de fois arrosé de son sang,
Il venait chaque soir l'arroser de ses larmes.

Octave CRÉMAZIE.

Fortes a fortibus creantur
Les braves naissent de braves.

A part la visite du Premier Ministre, Sir Robert Borden, qui causa un si vif intérêt, une tranquillité presque étrange régna sur le front canadien pendant le mois de juillet.

L'ennemi fut vite au courant que de nouvelles troupes défendaient les positions et de fréquentes patrouilles s'efforçaient de venir constater quelles étaient ces troupes. Quelques mots qu'ils surprirent, venant de nos tranchées, leur témoignèrent suffisamment qu'ils avaient affaire à des Canadiens mais il s'agissait surtout pour eux, de savoir si leurs adversaires étaient ces vétérans aguerris qui avaient montré leurs qualités à Ypres, ou les recrues de la 2e division qui entraient pour la première fois sur le champ de bataille.

De notre côté une curiosité semblable nous animait. Nous aussi, nous tâchions de découvrir l'identité et partant les qualités des hommes abrités derrière des tranchées qu'il nous incombait de surveiller nuit et jour.

Sachant, néanmoins, que leurs patrouilles rôdaient aux alentours, nous nous contentâmes d'attendre le moment propice pour capturer un de leurs détachements inattentif, mal conduit ou trop hardi.

Cette occasion nous arriva à " Plug Street " vers huit heures et demie du matin, le 27 juillet. Un observateur du 3e bataillon (Toronto Regiment) signala une patrouille ennemie se dissimulant dans les blés semés d'eux-mêmes et qui ne devaient jamais être engrangés, entre les lignes britanniques et allemandes. Ce fut alors que le capitaine Tidy et le soldat Bruno, quittèrent les tranchées, accompagnées de deux autres soldats des noms de Candlish et de Subervitch, et s'avancèrent en rampant pour surprendre l'ennemi. Ils y parvinrent. Deux des Allemands se rendirent devant le revolver du capitaine braqué sur eux, mais le troisième, qui avait d'abord levé les bras, les rabaissa et fit feu sur l'officier. Sur ce, Bruno, qui était encore baissé dans les blés tira deux balles et tua le perfide Allemand. Le groupe s'en revint sain et sauf, amenant les deux prisonniers, bien que tout l'épisode se déroulât sous les yeux même des Allemands. Les prisonniers questionnés révélèrent qu'on les avait envoyés la nuit espérant bien qu'ils arriveraient à découvrir l'identité de nos troupes.

Juillet fut un mois propice aux tirailleurs, comme les autres mois du reste, car le tirailleur ne chôme à aucun moment; mais le ralentissement complet de tout autre genre de combat pendant juillet laissa le champ absolument libre à l'action des tireurs isolés.

Pendant le combat de Givenchy en juin 1915, quatre tireurs du 8e bataillon canadien (Winnipeg Rifles) convinrent de tenir compte désormais, au moyen d'encoches taillées dans la crosse de leurs fusils, de leurs coups de fusil heureux. Le soldat Ballendine, l'un des quatre, est originaire de Battleford. Il est de haute taille et d'aspect dégin-

gandé. Son teint basané, ses yeux noirs, ses cheveux raides et bruns lui donnent plein droit de prétendre à tous les titres de citoyen canadien, conférés par des générations d'ancêtres, tous tireurs, aux cheveux noirs. Il apprit à manier un fusil dès l'âge de dix ans et depuis lors il a toujours tiré. Pour le moment, la crosse de son fusil porte trente-six entailles. Chacune d'elles signifie un Allemand mort, autant qu'il peut le certifier. Une encoche plus longue et plus profonde que les autres désigne un officier.

Jusqu'à présent, le soldat Smith, de Roblin, Manitoba, n'a taillé le bois de son fusil que quatorze fois; mais c'est un bon viseur qui a foi en son arme et envisage l'avenir d'un œil confiant.

Le soldat McDonald, de Port Arthur ne se montre pas autrement fier de sa série de vingt-six échancrures.

Le soldat Patrick Riel offre un intérêt particulier bien que son nombre d'encoches soit inférieur par deux ou trois à celui de McDonald. Descendant de feu Louis Riel, il s'enrôla dans le 90e régiment des Winnipeg Rifles au début de la guerre; lorsqu'un de ses officiers l'informa que le régiment avait combattu contre son cousin Louis à Fish Creek et à Batoche, il n'attacha qu'un intérêt secondaire à cette plaisanterie du sort. Riel, de même que McDonald, est des environs de Port Arthur. Avant la guerre, il gagnait sa portion quotidienne de lard et de tabac comme contre-maître charpentier sur le fleuve Kaministiquia.

Les armes dont se servent ces quatre tirailleurs sont des fusils Ross modifiés et adaptés à leurs besoins spéciaux. On leur a ajouté un viseur télescopique, et une grande partie du fût a été supprimée.

Les hommes tirent de jour car le viseur à longue distance ne sert à rien par une mauvaise clarté. On dispense ces soldats de toute corvée dans les tranchées et ils s'employent à leurs occupations sans être gênés par leurs supérieurs. Ils choisissent eux-mêmes les postes d'où ils observent l'ennemi et tirent sur lui; ils s'abritent quelquefois sous les branchages derrière notre tranchée de première ligne, ou s'installant derrière notre parapet. Rarement se placent-ils dans l'espace neutre, la " Contrée sans Personne ", entre les tranchées hostiles, car le danger des balles de l'ennemi s'augmente de la possibilité d'être atteint par les balles tirées par un camarade trop zélé. Sur le front canadien, cette bande de terrain qui sépare les tranchées est dénommée par les hommes " Le Canada ", impliquant par là que nos patrouilles y ont toujours le dessus, de jour ou de nuit — que nous gouvernons cette région, quoique nous n'y ayons pas installé jusqu'ici de gouverneur ou de magistrat en résidence.

Nos bombardiers, aussi, forment un corps intéressant que les exigences de ce genre de guerre ont fait recruter dans toutes les positions sociales. Le sergent William Tabernacle est bombardier. Il a vécu si longtemps dans des espaces restreints, passant atlernativement cinq jours et cinq nuits dans les tranchées étroites et des abris souterrains suivis de cinq jours et cinq nuits dans des huttes exigues à l'arrière, pendant des semaines et des semaines et des mois et des mois, qu'il se demande quelquefois, si les images qui subsistent dans son esprit, de maisons aux planchers secs, de lits larges, de rues où on peut circuler en toute sécurité— sont des souvenirs réels ou des rêves; mais main-

tenant il s'accommode de cette existence et s'habitue à vivre au jour le jour sans se poser plus de questions au sujet de l'avenir qu'il ne s'en pose à l'égard du passé. Ce qui préoccupe William ce sont les objets présents — les mortiers à bombes placés derrière le parapet d'en face, les canons à couvert dans le bois derrière nos lignes, la nourriture et sa ration de rhum.

William aime les bombes bien qu'il n'en eût jamais entendu parler avant la guerre et n'y eût jamais cru presqu'à ce que deux eussent éclaté près de lui, dans la première tranchée avec laquelle il ait fait connaissance, il y a longtemps, avant la seconde bataille d'Ypres. Il semble qu'il soit venu en France muni, à son insu comme à l'insu de ses camarades, d'une compréhension et d'une affection instinctives pour tous les engins explosifs. Il saisit l'idée et l'utilité de ces objets de guerre en un éclair de temps, le laps de temps que la grenade hostile demanda pour éclater — éclater à côté de lui. Il fut désigné pour être bombardier; il le devint donc, et tout ce qu'il lance, éclate avec précision. Son colonel le nomma caporal, et il ajouta à ses devoirs de lanceur la responsabilité d'examiner les bombes des autres et d'en confectionner quelques-unes lui-même. Il devint sergent — et maintenant ses connaissances en fait de bombes sont acceptées de tous. Il les fait, les répare, les monte, en prend soin, les passe à ses hommes, et quelquefois en décoche quelques-unes, simplement pour montrer aux bleus comment il faut s'y prendre.

Rien n'embarrasse William. S'il arrive aux bombes ou aux grenades qui pénètrent dans sa tranchée de ne pas exploser, elles sont tout aussitôt sérieusement étudiées et tôt ou tard les récalci-

trantes retournent à leurs propriétaires d'origine en bon état de fonctionnement. Les grenades fusées qui éclatent non loin de William ne manquent jamais d'attirer son attention et tandis que les autres s'empressent autour des blessés, lui recherche la baguette. Dès qu'il la tient, il la soude à la base d'une petite bombe de forme conique de ses réserves — et voilà une grenade parfaite, prête à être lancée contre la meurtrière de l'ennemi.

D'après certains, William serait devenu un peu bizarre. Sa cagna est encombrée de toutes sortes de matériaux, d'outils, d'armes de son état. Il chérit des spécimens de bombes anglaises, françaises et allemandes comme une grand'mère chérit ses petits-enfants. Il ne tarit pas sur leurs qualités et leurs défauts. Il a naturellement ses préférés et si quelqu'un s'aventure à dénigrer la fusée, la charge, la force explosive de l'une quelconque de ses favorites, il devient arrogant, et querelleur.

William vit aujourd'hui en vue de l'explosion de demain. S'il était Lord Kitchener, cette guerre bien sûr, finirait vite, un beau jour, par un de ces fracas qui éventrerait d'un bout à l'autre tout le pays compris depuis la mer jusqu'aux montagnes.

William est canadien. Avant la guerre ses compatriotes jugeaient qu'il n'avait pas suffisamment d'ambition et qu'il fumait trop de cigarettes. Mais ici il s'acquitte de sa bizarre besogne à sa propre façon dans une tranchée de la plaine, un des points d'attache les plus ardus à briser ou à ployer de toute cette longue barrière que les légions d'Allemagne ne peuvent arriver à briser ni à ployer.

On se demande ce que William fera dans sa joie de retourner dans sa petite ville de la province d'Ontario — s'il y retourne jamais. Peut-être, en

oncle Toby, du nouveau monde, il racontera " avec souvenirs " à l'appui, la façon dont il " se battit en Flandre " sur le vieux sol avec les armes d'autrefois.

.. ..

Au commencement d'août les hommes furent réconfortés par la venue d'un compatriote, le Major-Général Sir Sam Hughes, K. C. B., que les hommes considèrent naturellement comme le père du contingent canadien.

L'amour passionné de la patrie, le patriotisme élevé et silencieux auxquels répondirent les travailleurs du chantier ou de la mine, du bureau ou du magasin aboutirent à la formation d'une grande armée sous l'influence dirigeante du ministre de la milice.

A ce moment suprême dans l'histoire du pays, lorsque la destinée du Canada se trouvait à la croisée des chemins il est en vérité heureux qu'un homme se soit trouvé qui réunît et disciplinât avec une rapidité et une noble énergie rarement,—peut-être même jamais égalées,—les multitudes de civils pleins de bonne volonté mais non préparés, accourant des bords de l'océan Pacifique, des montagnes Rocheuses, de la Prairie, des champs, des forêts, des villes de l'est, à l'heure où l'Empire avait besoin d'eux.

Il est inutile de s'étendre sur les efforts au prix desquels se levèrent en quelques semaines les premières armées du Canada, des armées qui, en peu de temps, réussirent à tenir tête aux descendants de la soldatesque de Frédéric le Grand. Pour donner une idée exacte de ce que signifie et représente la grande armée du Canada, on ne saurait trop insister sur ce fait prodigieux que des hommes qui

n'avaient jusqu'ici passé leur vie qu'à des occupations paisibles se virent à la suite d'un suprême effort d'organisation, transformés en une armée capable d'affronter avec honneur et succès les hordes soigneusement préparées d'une nation façonnée depuis des siècles par le militarisme.

Ces soldats de chez nous ont fait montre d'une vaillance qui n'a jamais été surpassée; ils sont instruits dans les arts de la guerre avec une perfection et une rapidité qui leur ont communiqué une confiance altière, même lorsqu'ils furent aux prises avec les cohortes innombrables du Kaiser. Ils se réjouissent, avec un vif orgueil, quand ils considèrent qu'une armée improvisée de civils, a accompli tant de besogne.

Le soldat canadien est encouragé aussi par la certitude que tout ce qui concerne les armes, l'équipement, le ravitaillement, l'organisation de l'arrière tendent assidûment à donner à chaque homme les moyens les meilleurs de combattre. Il sait aussi que le Major-Général Carson, délégué en Angleterre du ministère de la milice, veille à ce qu'il reçoive sans retard tout ce matériel prévu jusqu'au plus minime détail. Cette certitude contribue grandement au bien-être physique et moral, et un sens instinctif du combat fait le reste.

Le Général Hughes ajoute aux qualités de cœur qui en font un vrai soldat, des capacités administratives de premier ordre. L'armée, a-t-on coutume de dire, est une grande muette. Quand les hommes d'Etat et les politiciens ont cessé de parler, quand tous leurs discours n'ont servi à rien et que la parole est laissée aux canons pour proférer " le dernier mot des rois ", le civil croit volontiers que ses dirigeants militaires ne possèdent nullement l'art

de faire des discours. Cette idée est erronée. L'étude de l'histoire militaire démontre que tous les grands chefs qui ont inspiré à leurs troupes le courage de combattre jusqu'à la mort alors que le désastre semblait certain, tous les grands chefs qui ont entraîné victorieusement leurs soldats à des assauts apparemment suggérés par le désespoir ont eu le talent de faire ce qu'on nomme aux armées un "discours de soldat".

C'est un art qui ne s'apprend pas. C'est l'instinct de savoir précisément quelle route mènera droit au cœur du soldat au moment suprême où cet appel peut décider du succès ou de la défaite. [1]

La guerre tourne l'esprit des hommes vers la simplicité et le sentiment. C'est par le sentiment qu'il est possible, dans des communautés libres, de lever des armées et de les conduire. Lord Kitchener a prouvé qu'il possédait l'art de prononcer un "discours de soldat" quand il adressa son message au corps expéditionnaire sur le point de s'em-

[1] L'exemple classique de cette forme d'éloquence est la proclamation de Napoléon à l'armée d'Italie, le 26 avril 1796.

"Soldats ! vous avez remporté en quinze jours six victoires, pris vingt et un drapeaux, cinquante-cinq pièces de canon, plusieurs places fortes et conquis la partie la plus riche du Piémont. Vous avez fait 15,000 prisonniers, tué ou blessé plus de 10,000 hommes.

Vous vous étiez jusqu'ici battus pour des rochers stériles, illustrés par votre courage, mais inutiles à la patrie. Dénués de tout vous avez suppléé à tout. Vous avez gagné des batailles sans canons, passé des rivières sans ponts, fait des marches forcées sans souliers, bivouaqué sans eau-de-vie et souvent sans pain. Les phalanges républicaines, les soldats de la liberté étaient seuls capables de souffrir ce que vous avez souffert. Les plus grands obstacles sont franchis sans doute, mais vous avez encore des combats à livrer, des villes à prendre, des rivières à passer .... Tous brûlent de porter au loin la gloire du peuple français ! Tous veulent dicter une paix glorieuse. Tous veulent, en rentrant dans leurs villages, pouvoir dire avec fierté ! "J'étais de l'armée conquérante d'Italie."

barquer pour la France. Ses paroles firent une impression ineffaçable sur les hommes et leur inspiration les soutint pendant les heures tragiques de la longue retraite de Mons.

A la veille de sa mort, Lord Roberts adressa aux troupes indiennes des paroles qui leur inspirèrent une ardeur capable de les faire traverser sans fléchir les rencontres les plus sanglantes dans lesquelles le courage des meilleurs soldats au monde, aurait pu sombrer.

Le rédacteur de la chronique militaire du *Times* a également mainte fois certifié que Sir John French sait exactement dire les mots qui auront leur écho dans le cœur du soldat et parviendront à la faire vibrer.

Le Général Hughes possède aussi ce don-là. Il en fit un heureux usage lorsqu'il visita les troupes. Il parla peu, mais ses paroles produisirent un effet électrique qui enflamma le patriotisme des hommes et les envoya se battre pour la liberté avec une énergie plus grande; pendant qu'il exaltait en eux la valeur guerrière, il leur faisait oublier les horreurs et les pertes des mois précédents.

Ce fut le jeudi, 5 août que le Ministre de la Guerre traversa la Manche de Folkestone à Boulogne sur un contre-torpilleur britannique, accompagné par le brigadier-général Lord Brooke, aide de camp de Lord Kitchener et le lieutenant-colonel Carrick, membre du parlement, représentant du Canada au quartier général de l'armée britannique en France. A Boulogne, les voyageurs furent reçus par le capitaine Frédéric Guest, membre du parlement et aide de camp de Sir John French.

De bonne heure, le lendemain, Sir Sam Hughes se rendit en auto au quartier général où il fut reçu

par le commandant en chef. Après un entretien rapide, les visiteurs se rendirent en automobile au quartier général belge d'où ils rayonnèrent dans les lignes belges et inspectèrent les tranchées.

Plus tard, le ministre fut reçu par le roi Albert dans un pavillon au bord de la mer et là, avec le roi, il étudia l'ensemble des positions et en particulier les lignes de défense pendant que les obus fendaient l'air en sifflant au-dessus d'eux. Le soir, il retourna au quartier-général britannique où il rencontra le prince Alexandre de Teck qui jusqu'au début de la guerre avait été désigné pour occuper le poste de gouverneur génral du Canada.

Le lendemain, accompagné par le prince Alexandre, le ministre rencontra le général Alderson et son état-major près d'Armentières. Il fut profondément intéressant d'assister à la rencontre de ces deux hommes : l'un créateur de l'armée canadienne, et l'autre qui la commandait sur le champ de bataille.

C'est alors que furent prises les décisions relatives à l'envoi en France de la 2e Division canadienne.

Après ce rendez-vous, les deux généraux se rendirent à la ligne de feu, le général Hughes passa l'inspection des hommes qu'il était de si loin venu voir. Il remarqua combien gais, dispos et valides ils étaient tous malgré les périls et les rigueurs qu'ils avaient eu à affronter.

Tout le long des tranchées, le général rencontra un bon nombre d'officiers et de soldats de connaissance. Eux, le connaissaient tous. Des rencontres animées se produisirent, avec de rapides poignées de mains et de brefs entretiens tout rayonnants de fierté, de cordialité et de bon sens.

Plus tard, le ministre se rendit au principal poste d'observation d'artillerie et là, le Général Burstall procéda à une démonstration probante de ce que les canons canadiens savent faire, — démonstration soulignée par une réponse de l'ennemi dont les obus arrivèrent en sifflant.

Ensuite le général inspecta les Strathcona's Horse, les Royal Canadian Dragoons, et les King Edward's Horse, commandée par le brigadier-général, le très honorable J. C. Seely, membre du parlement, avec qui le ministre se trouva vite en complète sympathie, tant leurs personnalités avait de ressemblance.

Ce soir-là, à son retour au quartier général britannique il dina avec Sir John French et le prince de Galles. Le dimanche matin le général inspecta le régiment de la princesse Patricia et dans la journée, il passa quelques heures avec le général Sir Douglas Haig. Sir Douglas comprit à quel pénétrant auditeur il s'adressait et il lui exposa longuement le système de défenses de la 1ère armée. Nul doute que les Canadiens ne soient satisfaits et franchement fiers aussi d'apprendre que leur ministre fut à même de suggérer quelques idées de grande valeur. Puis le général se mit en route pour Festubert et Givenchy, après quoi il passa l'inspection de l'artillerie royale canadienne que commandait le colonel Panet.

Le lundi matin le ministre se rendit en auto au quartier du général Foch et la rencontre fut très cordiale car les deux hommes étaient d'anciens amis. Trois années de suite, ils avaient suivi ensemble les manœuvres anglaises et françaises, et toute l'après-midi ils trouvèrent amples sujets de conversation tandis qu'ils traversaient les lignes

françaises. Le Major Général Hughes passa la soirée avec le généralissime français.

Il fut vivement frappé par la personnalité robuste et affable du commandant en chef dont il admira l'intelligence hardie et claire.

Le mardi, il se dirigea sur Reims où le général d'Esperey de la 1ère armée française, vint à sa rencontre et dans la compagnie duquel il examina les terribles vestiges de violents combats récents, caissons démantelés, fûts de canons démolis, bâtiments ruinés et par dessus tout, comme le couronnement de la sauvagerie allemande, la masse abîmée de la grande cathédrale.

Le jour suivant, le major-général Hughes se rendit à Paris où il fut reçu par Lord Bertie, ambassadeur britannique, et où il vit aussi le Président de la République et le Ministre de la Guerre.

Il rentra en Angleterre comme il en était venu, sur un contre-torpilleur.

Avant de s'embarquer à Liverpool, le Ministre adressa aux troupes une lettre d'adieu :

" En partant pour le Canada, je tiens à remercier toute la magnifique armée — celle de ces Canadiens dont nous sommes si justement fiers — à son poste au front où elle sert si vaillamment le Roi, la Patrie et la glorieuse cause de la liberté

" Quand notre armée quitta Valcartier l'année dernière et s'éloigna des rives canadiennes, je me permis de prédire que quand elle rencontrerait l'ennemi, elle se comporterait de façon à faire honneur au glorieux Empire dont nous nous efforçons tous de maintenir haut les libertés.

Les plus hautes prédictions ont été plus que réalisées. Je vous laisse tous, plus fier que jamais de nos vaillants soldats.

Ils se sont déjà acquis la gratitude d'un pays reconnaissant. Par quelques épreuves que passent nos braves, ils seront encouragés et soutenus par la pensée que là-bas, au Canada, ceux qui leur sont proches et chers savent qu'ils accomplissent leur devoir noblement et sans peur.

Que la bonté céleste sauvegarde et protège ces vaillants soldats dans leurs grands efforts.

(*Signé*) Sam Hughes, Major-Général,
" Ministre de la milice et de la défense nationale."

.. ..

Le mois d'août passa tranquillement. [1] L'ennemi bombarda parfois nos tranchées mais jamais très violemment et les Canadiens jouirent d'un mois d'été comparativement calme.

Dans les premiers jours de septembre, le gouvernement canadien résolut, en réponse aux besoins de l'Empire, d'envoyer une autre division, mettant ainsi en campagne un corps d'armée entier.

Les Canadiens apprirent avec une extrême satisfaction que le général Alderson, qui avait conduit

[1] Ce fut le 1er août que l'ennemi se mit à bombarder violemment une position connue sous le nom de " Ferme de la Ration" en face de Messines; les hommes du chef d'escadron Hesketh, des Strathcona Horse qui étaient là en réserve se réfugièrent dans leurs abris souterrains. La ferme fut à maintes reprises atteinte et tout d'un coup le vacarme d'une décharge nourrie de mitrailleuse éclata dans l'intérieur des bâtiments. Le major Hesketh quitta son refuge et entra dans la ferme pour se rendre compte de ce qui se passait. Un obus avait mis le feu au dépôt contenant 100,000 ceintures de cartouches et toute une réserve de bombes et de grenades. Bien que ce point fût continuellement exposé au feu ennemi, que les munitions fissent rapidement explosion sous l'action de la chaleur et que tout le contenu du dépôt pût sauter d'un moment à l'autre, le commandant Hesketh lutta contre l'incendie à l'aide de sacs et réussit à l'éteindre.

avec tant de succès la première division durant les terribles et acharnés combats en Flandre était nommé commandant du corps.

Soldat aguerri et doué de grandes capacités militaires, le Général Alderson possède par dessus tout le génie de mener ses hommes. Ses qualités de soldat mises à part, sa personnalité se distingue par une charmante et noble simplicité. Il n'est pas exagéré de dire que les officiers et les hommes placés sous son commandement lui témoignent une affection et une confiance parfaites. Non seulement ils ont confiance en lui comme chef militaire mais ils savent que son jugement des choses et des gens est d'une clairvoyance, à laquelle ils peuvent se fier. Avec l'arrivée en France de la 2e division, [1] et la formation du corps d'armée canadien nous arrivons au point qui marque la fin de la première phase de la participation du Canada dans la guerre mondiale.

Dorénavant, nous serons représentés sur le champ de bataille par un corps d'armée, apportant notre aide à l'Empire. Quand, à part sa valeur morale, nous réfléchissons à l'immense participation matérielle des Dominions, nous pouvons sourire ironiquement des erreurs dont sont capables des hommes remarquables.

Le professeur Goldwin Smith écrivit au sujet des Canadiens: " Pouvez-vous croire que ces hommes vont verser leur sang à cause de leur parenté an-

[1] Avant de partir pour la France, la 2e Division était commandée par le Général Sam Steele, M. B., M. V. O., canadien aussi distingué comme soldat que comme citoyen. L'expérience militaire du général Steele date de l'expédition à la Rivière Rouge et sa nomination fut fort appréciée par les officiers et les hommes de la 2e division pendant leur période d'instructions. Depuis lors, il a été attaché au Service Impérial et exerce le commandement en chef à Shorncliffe.

glaise ? Voyez d'abord si du moins ils sont prêts à verser quelque peu de leur argent ou à diminuer les tarifs douaniers dont ils taxent vos produits." Et il cita joyeusement Cobden : " Le loyalisme est un terme ironique lorsqu'il vise des gens qui n'obéissent pas à nos ordres et qui ne se trouvent pas tenus de se battre avec nous."

On nous accordera peut-être la permission de souhaiter que l'étude du passé puisse mieux éclairer ceux qui se risquent à prédire l'avenir.

La 2e division ne manquera pas d'être inspirée par le superbe exemple de celle avec laquelle elle est liée. Elle a l'avantage d'être commandée par un officier aguerri des plus distingués, le major-général Turner, V. C., le même qui, étant brigadier-général maintint notre aile gauche à Ypres, durant les grandes journées d'Avril.

Parmi les officiers de haut rang qui commandent en Flandre il n'en est pas de plus modeste, de plus habile ni de plus courtois. Il est, au Canada, une de nos grandes figures nationales. Au premier rang des héros d'Ypres, il aura l'occasion dans son nouveau poste d'établir des états de service qui ne seront certes pas plus glorieux mais simplement de proportions plus grandes.

Pour le moment, nous prenons congé des Canadiens en Flandre. Après des rigueurs incroyables patiemment endurées, après des batailles désespérées intrépidement disputées, leur œuvre est jusqu'ici incomplète. Mais ils la compléteront, répondant à de nouvelles exigences par des efforts soutenus, car ils contribuent à une œuvre de Civilisation et de Liberté.

CHAPITRE XI

LES CANADIENS-FRANÇAIS.

Retour au sol des ancêtres français et anglais aux bords opposés de l'Atlantique. — La puissance maritime anglaise et les fils de la France. — La compagnie française du 14e bataillon. — De Saint-Nazaire à Rouen. — Les vieilles chansons. — Le vieux parler. — Voyage romanesque dans les wagons à bestiaux. — Le 14e dans les tranchées. — Expéditions nocturnes. — Le poste d'écoute. — Attente anxieuse. — La bataille d'Ypres. — Le commandant Hercule Barré. — Le torpillage de l'*Hesperian*. — L'Eglise catholique romaine au Canada. — La lettre pastorale des évêques. — L'obligation sacrée de combattre. — Le colonel Gaudet et le 22e bataillon. — Le P. Doyon bénit le drapeau. — Le général Watson. — L'épreuve des officiers. — Le commandant Roy. — La noble mort d'un brave. — Le capitaine G. Vanier. — Le soldat E. Léger. — Les soldats Deblois et Lebrun. — Le capitaine Papineau. — L'expédition défendue du soldat Brunel. — Le matelas de la vieille avare. — Le colonel Tremblay. — Trois nouveaux régiments français. — Le total des Canadiens-Français enrôlés. — Le retour à Montréal des blessés réformés. — L'allocution du colonel Dansereau. — Les hommes politiques. — Le commandant Olivar Asselin et le 163e bataillon. — L'hon. T. C. Casgrain et Sir Wilfrid Laurier. — La Gazette de Montréal. — Les divergences de races dans l'empire britannique. — L'alliance anglo-française et l'union des races dans le Dominion. — Les raisons du poète. — Les liens historiques. — Les racines de la France au Canada.

La France nous avait laissés grandir loin d'elle,
Nous léguant son nom seul avec son souvenir ;
Et le pauvre orphelin, à tous les deux fidèle,
N'avait su, dans son cœur, qu'absoudre et que bénir.

Ce beau jour fut pour nous presque la délivrance ;
L'embrassement fut long ; on pleurait à genoux ;
Car, si nous étions fiers de notre belle France,
Notre France, elle aussi, pouvait l'être de nous !

Louis Fréchette.

L'Histoire n'offre aucun exemple comparable à celui du retour des descendants de ceux qui avec Champlain, aux premières années du XVIIe siècle, fondèrent Port-Royal et Québec, et qui, après trois cents ans d'absence, dont cent cinquante passés sous un autre drapeau, reviennent combattre encore pour le sol où naquirent leurs ancêtres.

La menace allemande a soudé les deux grandes nations de l'ouest aux bords opposés de l'Atlantique et elle a renoué les siècles au delà de toute imagination et presque de toute croyance. Sur la ligne de feu, à Ypres, on trouva côte à côte avec les Anglais restés dans leur Ile et les Français demeurés en France, qui s'étaient les uns et les autres rencontrés en des batailles acharnées en Europe, les fils de ceux qui avaient combattu devant les retranchements de Ticonderoga et dans les plaines historiques d'Abraham.

Quand, après la guerre de sept ans, en 1763, l'empire de l'ouest passa finalement à la Grande-Bretagne, sous la pression de la puissance maritime britannique et l'inspiration militaire de Chatham, la France dut pleurer ce qu'elle crut être la perte irrévocable de ses fils. Mais aujourd'hui en France et dans les Flandres, ils se sont levés pour la servir, ils sont revenus à elle, grâce à cette même puissance maritime qui jadis les revendiqua, et ils combattent maintenant sur la terre que possédaient leurs pères avec le même courage et la même vaillance dont leur race fit preuve au XVIIIe siècle contre la Grande-Bretagne.

De tous les peuples, les Français sont ceux qui répondent le mieux à l'appel de l'imagination historique. On s'imagine ce que furent leurs sentiments lorsqu'ils apprirent que deux mille Cana-

diens-Français avaient débarqué à Saint-Nazaire avec la première division. Une compagnie du 14e bataillon était entièrement composée de Canadiens-Français qui, pendant le long voyage jusqu'au front, chantaient à pleine voix les vieux airs qui leur étaient venus de France et qu'ils conservaient comme un héritage depuis trois siècles. Ces vieilles chansons sont oubliées au pays de France, mais nul ne les a oubliées dans la Nouvelle-France.

A la claire fontaine
M'en allant promener.
. . . . .
Il y a longtemps que je t'aime,
Jamais je n't'oublierai.

Bien étrange dut être la rencontre entre ces deux branches d'une race séparées depuis si longtemps par l'océan et par le temps. "Les populations," écrit un officier canadien-français, "nous applaudissaient; les gens se précipitaient sur le seuil de leurs demeures pour nous offrir des fruits et du vin; aux haltes, les soldats français nous apportaient du café au rhum. La joie et la gaieté régnaient partout." Peu à peu, les gens se rendirent compte que parmi les soldats étrangers qui arrivaient de par delà l'océan, il y en avait qui parlaient leur langue maternelle — peut-être pas le français que l'on parle actuellement en Bretagne ou en Normandie, mais le français tout de même. On se représente le joyeux effet de retrouver l'idiome et l'accent communs; ceux de la vieille contrée remontant le cours de la mémoire à travers les années jusqu'au point où les deux fleuves du langage se séparèrent — et la jeune nation au vieux parler descendant le flot pour recueillir le français nouveau surgi depuis la séparation. C'est là un su-

jet qui relève de l'écrivain d'imagination, ou du peintre, plus que de l'historiographe, mais ce merveilleux voyage, prenant fin comme une rencontre d'amants perdus qui se retrouvent, laissera une impression ineffaçable dans le souvenir de la France et de l'Angleterre. Les moments dramatiques sont rares dans la guerre moderne, mais là, nous en avons un — qui est le pendant de cette autre scène qui s'est déroulée, il y a quelques années, lorsque le monument commun élevé à Montcalm et à Wolfe fut inauguré sur le plateau de Québec.

Pour la plupart, la découverte de cette mutuelle fraternité se fit inconsciemment; mais quelques-uns eurent une notion plus nette du côté romanesque que comportait l'incommode voyage dans des wagons à bestiaux. Faisant allusion au trajet de Saint-Nazaire à Rouen, un autre officier canadien-français écrit: "Je pensais aux Chevaliers de la Table Ronde, à Anne de Bretagne, aux romans de Paul Féval et aux Vendéens, à toutes mes lectures d'enfant." Mais, au roman allait se substituer bien vite la sévère réalité d'une campagne d'hiver dans le Nord. Les Canadiens-Français de la première division furent bientôt pris dans cette série d'efforts et de rudes corvées qui constitue la vie de tranchée.

A la fin de février, le 14e bataillon fut dans les tranchées, apprenant sa tâche avec un bataillon régulier (3e Rifle Brigade). Nous l'y suivrons pour y relater la première aventure de la compagnie franco-canadienne. L'incident ne se distingue par rien d'extraordinaire, mais c'est justement ce caractère de banalité qui en fait un exemple typique de la routine quotidienne de la ligne de feu; de même que les hommes, après des années, retour-

nent au souvenir de leur premier amour, de même, des troupes fraîches attachent un intérêt capital à la première épreuve qu'elles ont eu à subir.

Un poste d'écoute allemand, porté très en avant des lignes, tourmentait les réguliers anglais par des coups de feu persistants et toujours bien dirigés. Il faut savoir que dès que la nuit tombe, commence le réel labeur de la journée. De chaque côté, partent dans l'obscurité de petits détachements qui s'avancent devant les fils de fer pour se garder de toute surprise ou pour harceler l'ennemi. Ces détachements gagnent des postes fixes d'écoute ou de tirailleurs, ou sont employés comme patrouilles mobiles pour s'assurer que l'ennemi n'avance pas, pour faire un prisonnier ou ramener un blessé ou un cadavre grâce auquel on saura quelles troupes sont en face de soi, ou bien encore pour tirer sur des ennemis travaillant aux retranchements. Quiconque part pour cette aventure doit avoir fait d'avance le sacrifice de sa vie, ainsi qu'il convient lorsqu'une différence d'un quart de seconde pour presser la gâchette ou se jeter à plat ventre est une affaire de vie ou de mort.

Une première expédition ne se passe pas sans angoisses. A droite, à gauche, dans l'ombre, le roulement de la mousqueterie gronde ou s'apaise, tandis que le soudain éclat d'une fusée éclairant révèle la silhouette enchevêtrée des ruines sans cesse bouleversées, des fils de fer barbelés, tordus et rattachés en tous sens, et les troncs d'arbres déchiquetés entre les trous d'obus dans le sol. Ici, la guerre conserve un peu de son pittoresque, et pendant que les hommes s'aplatissent dans la clarté des fusées ou rampent dans l'ombre, les vieux instincts du chasseur reparaissent sous le vernis du

civilisé. La vie devient trépidante d'émotion lorsque la mort vous guette derrière une souche ou une ombre. Un officier de la 3e Rifle Brigade proposa d'aguerrir à cet exercice la compagnie franco-canadienne. Il fit part à l'officier qui la commandait de son " désir " de voir détruire le poste d'écoute, et un vétéran de la brigade, qui venait de recevoir la croix Militaire pour un exploit du même genre, devait servir de guide. Un officier canadien demanda des volontaires et tous les hommes de la compagnie s'offrirent. Les cinq premiers furent pris : Victor Hardy, T. Martin, Valin, A. Lacroix et E. de Longchamps se hissèrent donc hors des tranchées pour leur première escarmouche avec les Boches. De peur qu'un peloton ou une compagnie ne tirât sur eux, le mot fut donné qu'un détachement était sorti. Puis, il y eut un quart d'heure d'attente anxieuse, de cette tension qu'éprouvent ceux qui restent derrière, et en particulier l'officier responsable qui écoute le bruit de crécelle de la fusillade pour discerner, sans qu'il soit possible de s'y méprendre, le fracas spécial qui signale que la patrouille a commencé sa besogne. Soudain, les mitrailleuses allemandes lancèrent de rapides volées et cinq minutes après la patrouille rentrait saine et sauve dans la tranchée. Elle avait atteint le poste avancé allemand, qui était vide, et elle en avait détruit le parapet ; en poussant jusqu'aux fils de fer ennemis, elle avait été vue et accueillie par les balles. Le colonel de la Rifle Brigade complimenta l'officier commandant la compagnie sur l'expédition de ses hommes, et cet incident inspira une confiance plus grande au bataillon.

Cette menue affaire était un jeu d'enfant à côté de la furieuse épreuve qui attendait les troupes ca-

nadiennes, le mois d'après à la bataille d'Ypres. Des cinq hommes qui prirent part à cette première escarmouche, il n'en reste que deux aujourd'hui sous les armes, et deux autres furent grièvement blessés pendant ces journées d'avril dont les phases critiques ont été relatées dans un précédent chapitre vol. 1, chap. IV. Les Canadiens-Français du 14e bataillon jouèrent consciencieusement leur rôle dans les flux et reflux de la bataille entre Langemarck et Saint-Julien; et, pendant toute cette saison d'avril, ils partagèrent la gloire immortelle de la 3e brigade canadienne. Ceux d'entre eux qui tombèrent, sont morts, au sens exact du terme, en défendant la terre de France, car si les Canadiens ne s'étaient pas jetés dans la brèche fatale, la poussée allemande aurait pu atteindre Calais et la mer. " Cette vermine," a dit avec une amertume intense un officier allemand fait prisonnier, " nous a empêchés d'aller à Calais."

Plusieurs officiers d'origine française se distinguèrent au cours de cette lutte prolongée. Le commandant Hercule Barré y fit preuve de qualités militaires qui lui ont valu le commandement du 150e bataillon canadien-français. Grièvement blessé à la jambe pendant qu'il rejoignait son unité, il réussit, en rampant dans un fossé, à parvenir jusqu'à ses hommes et à leur transmettre ses ordres. Une demi-heure après, deux brancardiers volontaires arrivèrent par le chemin où volaient les balles et les obus. Le commandant leur expliqua le risque qu'ils couraient sous la canonnade ennemie qui s'abattait sur les routes d'arrière pour arrêter les renforts : — " Très bien," répliquèrent-ils. " Mais il faut qu'on vous emmène ! " Et sous un feu terrible ils l'emportèrent jusqu'à une ambulance.

De là il fut transporté à Londres; puis, après plusieurs longs mois d'hôpital, il passa à Paris une brève convalescence, et rentra au Canada. Mais les aventures viennent aux audacieux, car après avoir échappé à la mort à Ypres, il fut sur le point de périr dans l'Atlantique avec le paquebot *Hesperian,* sur lequel il se trouvait lorsque ce navire fut torpillé au large de Queenstown, en septembre 1915. En cette circonstance le commandant dirigea avec un grand sang-froid le détachement de cinquante blessés réformés dont il avait la charge, et, pour citer les paroles du capitaine de l'*Hesperian:* " De grands éloges sont dus au commandant Barré pour sa magnifique conduite." Finalement il parvint au Canada pour y prendre le commandement du 150e bataillon.

Il fallut remplacer les pertes subies pendant la bataille d'Ypres, et le Canada compléta les effectifs de la ligne de feu par de nouveaux contingents qui vinrent grossir le corps expéditionnaire.

En ce qui concerne le Canada français, dès le début de la guerre, une puissance influente avait pesé de tout son poids sur la balance impériale et stimulé le recrutement. Depuis l'aube de l'histoire canadienne, l'Eglise catholique romaine a exercé sur le séculier une influence beaucoup plus grande qu'elle n'en exerça ailleurs, à part peut-être en Espagne et en Italie. Sous la domination française, ses chefs avaient tenu tête avec un succès presque constant à l'autorité des gouverneurs; après l'occupation britannique, elle conserva sa position privilégiée. Pendant la guerre de l'Indépendance américaine, elle demeura loyale à la Couronne et aida à repousser l'invasion que les Etats-Unis tentèrent en 1812. Lorsque éclata la guerre de 1914,

les archevêques adressèrent à leurs diocésains une lettre pastorale les invitant à répondre à l'appel du devoir et à servir le drapeau. L'année suivante, Monseigneur Bruchési rappella à son diocèse que l'Angleterre prenait part à la guerre pour venger les droits sacrés foulés aux pieds par l'envahisseur allemand et que lorsque l'Angleterre avait décidé de se ranger du côté de la justice, le devoir inéluctable du Canada était de se rallier à elle: "C'est une obligation sacrée envers le pays qui nous a donné notre liberté et qui cherche à écraser ceux qui menacent la liberté du monde. Nous ne sommes pas un pays neutre et comme partie d'un empire de liberté et de gloire, notre place est auprès de l'armée britannique en France, pour rendre la liberté à la Belgique et faire triompher notre drapeau." La destruction de Louvain et les ravages des envahisseurs dans les cathédrales et les églises de France confirma une attitude d'esprit qui, s'exprimant dans un tel milieu, décida les Français de la province de l'est à ne pas se ranger avec ceux qui, avant la guerre, semaient cette idée que les luttes européennes ne regardaient pas le Canada.

Les Canadiens-Français avaient apporté un appoint considérable à la première division. Il se préparait maintenant un effort beaucoup plus grand, et à l'automne de 1914, c'est-à-dire plusieurs mois avant que la première division ne s'embarquât pour la France, le colonel Gaudet commença à recruter entièrement dans le province de Québec le 22e bataillon destiné à la 2e division. Les énergiques efforts du colonel eurent le plus grand succès; les rangs se remplirent rapidement et le bataillon tout entier fut transporté à Saint-Jean, Québec, pour y être instruit. Avant qu'il ne s'embarquât

pour l'Angleterre le 20 mai 1915, une cérémonie impressionnante eut lieu. L'aumônier du régiment prononça dans l'église de Saint-Jean la formule qui consacrait le 22e régiment royal canadien-français au Dieu des batailles. Le drapeau est pour le régiment de nos jours ce que les aigles étaient aux légions romaines, l'emblême de son âme. En présentant au 22e régiment ses couleurs intactes, le Père Doyon rappela à ses auditeurs que le drapeau est le symbole de la patrie, du devoir et du sacrifice.

L'occasion de prouver que ce n'étaient point là de vains propos se présenta bientôt, car en septembre 1915, le bataillon était aux tranchées avec le reste de la 2e division.

Ils arrivaient à un instant critique. La grande offensive anglo-française à Loos et en Champagne avait commencé dans la dernière semaine de septembre. Des réserves avaient été tirées d'autres parties de la ligne en vue de cet assaut et l'ensemble du front avait été proportionnellement affaibli. En conséquence, qu'il le voulût ou non, l'état-major était obligé de placer immédiatement en première ligne des troupes qui auraient autrement pu être amenées à la guerre de tranchées par une préparation graduelle. En outre, à un assaut sur un point, l'ennemi peut répondre par une contre-attaque sur une autre partie du front. Tout le monde était quelque peu inquiet, et surtout les commandants de troupes neuves comme l'était le 22e régiment. Dans la nuit du 5 octobre pendant que la lutte faisait rage autour de Lens, les bataillons placés à la droite et à la gauche du 22e avaient été soumis à un cruel bombardement. Ces perpétuelles colonnes de fumée jaune et verte lancée vers le ciel avec toute sorte de débris noirs n'encouragent

guère même les plus aguerris des combattants.

Le général Watson n'avait cessé de se transporter tout le long des tranchées pour soutenir le moral de sa brigade et juger de la tenue de ses officiers. Quelle que soit la qualité des hommes — et les Canadiens ont donné des preuves de leur courage trop fréquentes pour qu'on en doute — ils ont besoin d'être guidés et dirigés dans leur première rencontre, et c'est sur leurs officiers qu'ils comptent pour les guider et les conduire. La confusion est probable si les hommes s'aperçoivent que leurs chefs, qui dans un cas comme celui-ci sont aussi inexpérimentés qu'eux, montrent des signes d'hésitation et d'inadaptation aux conditions du combat. Mais s'ils remarquent chez leurs chefs une attitude calme et confiante et un complet dédain du danger inévitable, ils perdront eux aussi tout sentiment d'ignorance et d'hésitation nerveuse. Tous les officiers ont, une fois au moins dans leur vie, passé par cette épreuve où il leur faut montrer à leurs hommes qu'ils sont maîtres d'eux-mêmes et de la situation.

Dans ce secteur, les lignes adverses étaient fort rapprochées et grenades et bombes avaient copieusement plu partout. Pour ajouter aux difficultés et aux dangers de la situation, une partie de la tranchée s'était éboulée, et il fallait la réparer tout en construisant une nouvelle derrière; de sorte que la position n'avait rien de favorable pour des troupes neuves.

Pendant que le général procédait à son inspection, disant un mot d'encouragement ou de conseil aux uns et aux autres, il rencontra le commandant Roy qui examinait des fusils dans cette allée boueuse flanquée de sacs de terre qu'on appelle une

tranchée. Ils échangèrent quelques paroles et le général continua sa route. A peine avait-il dépassé le prochain épaulement en retour qu'un de ces énormes projectiles que lancent les gros mortiers de tranchée tomba à l'endroit qu'il venait de quitter, au milieu de la tranchée pleine d'hommes et prêt à éclater d'une seconde à l'autre. Comprenant le danger le commandant Roy bondit pour sauver la vie de ses hommes. Comme il se baissait pour saisir le cône d'acier graisseux et le lancer par dessus le parapet, il glissa dans la boue et le projectile éclata dans ses bras. Ainsi mourut bravement un noble soldat, et sa mort effaçait tous les doutes et les incertitudes sur la fermeté des officiers et des hommes du 22e canadien-français. Des hommes conduits par de pareils officiers et enflammés par de tels exemples d'héroïsme et d'abnégation étaient capables de tout affronter et de tout risquer.

A mesure qu'avança l'hiver, le 22e devint fort expert dans le travail de patrouille et dans ces petites expéditions contre les avant-postes ennemis qui distraient quelque peu de la monotone routine des tranchées. Le 2 janvier 1915, le capitaine Georges Vanier, un jeune avocat de Montréal, s'offrit pour conduire un petit détachement contre un ouvrage avancé, charpenté de bois brut, et construit évidemment pour abriter une mitrailleuse ou un mortier à une proximité désagréable de nos lignes. Au plus fort de la nuit, ils s'avancèrent en rampant, coupèrent les fils barbelés de l'ennemi sans être découverts et firent sauter l'ouvrage. Au cours de cette expédition le capitaine Vanier fut efficacement secondé par le soldat de première classe Lauréat Rancourt et par le simple soldat

Watt qui tous deux, en plusieurs occasions, avaient déjà fait d'excellente besogne dans l'espace d'entre-tranchées et dans cette nuit du 2 au 3 firent preuve du sang-froid et du courage le plus grand.

Plus ostensible fut l'exploit du soldat E. Léger. qui répara une ligne téléphonique à cinquante mètres en arrière de la tranchée. La nécessité de conserver intactes les communications téléphoniques est un des problèmes les plus difficiles et les plus importants dans la guerre moderne; un fil brisé rend une unité incapable de demander de l'aide ou d'être appelée à en donner, ou elle empêche un observateur d'artillerie de diriger le tir de sa batterie. Si la ligne téléphonique passe par les tranchées de communication, elle court le risque constant d'être rompue par les troupes de passage. Si elle est posée en plein champ, elle est coupée par les obus ennemis et c'est au risque de sa vie que le téléphoniste la réparera. Néanmoins, par deux fois le soldat Léger se rendit derrière la tranchée dans un espace découvert, et sous le feu acharné des tirailleurs ennemis grimpa au poteau et répara le fil.

Il serait possible d'énumérer maint autre acte de courage personnel, dont celui qu'accomplirent les soldats Deblois et Lebrun qui allèrent devant la tranchée relever un éclaireur blessé qui agonisait depuis plusieurs heures sans que ses camarades se fussent aperçus de son absence prolongée. C'est au petit jour, qu'amis et ennemis distinguèrent le blessé et ses deux sauveurs qui le ramenaient.

Parmi ses meilleurs officiers le 22e compte le capitaine Papineau, descendant direct du fameux rebelle de 1837, et cousin du lieutenant Papineau, M.C. du régiment de la Princesse Patricia (cf. vol. 1, p. 147). Le capitaine possède à fond et d'ins-

tinct l'art de la reconnaissance; chaque fois qu'il est besoin d'une patrouille il est là. Sa prédilection était devenue proverbiale par la façon dont il découvrait à coup sûr les cachettes de tirailleurs isolés, mais finalement l'un de ceux-ci lui envoya une balle dans l'œil. Néanmoins le capitaine Papineau ne voulut point admettre que son œil unique valût moins que deux yeux d'Allemand et en quittant l'hôpital, il refusa une pension de réforme et revint se mettre à l'ouvrage.

Deux autres incidents ne sont pas sans offrir un certain côté humoristique. Le soldat Brunelle, bûcheron fruste et joyeux, ne tint pas compte des ordres interdisant toute trève de Noël, et il exécuta une téméraire reconnaissance au cours de laquelle il entra en rapport avec un groupe d'ennemis, conversant avec eux en français, et en échange de sucre d'érable et de cartes postales canadiennes revint chargé de cigarettes et de souvenirs boches. Cet exploit déplut fort à l'officier qui ordonna à Brunelle d'employer de façon sérieuse le talent qu'il montrait pour les reconnaissances. Comme punition, Brunelle fut dépêché contre une bande de tirailleurs importuns, repéra leurs divers postes et avec l'aide de tireurs experts rendit bientôt intenables leurs cachettes.

Mais les incidents de ce genre sont innombrables et le dernier que je relaterai révèle un trait curieux de la guerre moderne, le mélange de la troupe et des civils à proximité de la ligne de feu. Tout au long de la zone de combat en France et dans les Flandres, quelques habitants, pour des raisons diverses refusent de quitter leurs foyers délabrés, encore que par cette obstination, ils risquent leur vie à toute heure du jour. A une certaine période, il y

avait, à quinze cents mètres en arrière de la ligne de feu du 22e deux chaumières dont l'une baptisée par les soldats " château Frontenac " était occupée par une vieille femme et l'autre servait de quartiers au colonel Gaudet. Le bombardement de ces deux bicoques devint si acharné qu'il fut décidé de les évacuer. Néanmoins la vieille refusa absolument de partir. A la fin sous le déluge de projectiles deux Canadiens-Français, les lieutenants Laviolette et Brown s'offrirent pour l'emmener. Ils la découvrirent terrifiée et tremblante de tous ses membres, couchée sur son grabat mais toujours obstinée à ne pas bouger. La raison en fut bientôt évidente : toute sa richesse était dans son matelas ! Sans plus l'écouter les deux officiers prirent la vieille et son matelas et les mirent tous deux en lieu sûr.

A la fin de janvier 1916 le 22e bataillon changea de chef ; le colonel Gaudet qui l'avait commandé avec tant d'habileté et de succès, fut appelé au ministère des munitions à Londres, poste pour lequel le désignaient particulièrement dix-huit ans d'expérience à l'arsenal de Québec. Le commandant Tremblay lui succéda comme colonel et nous prîmes congé du 22e pour le moment.

Entre temps tout comme le 22e bataillon Royal Canadien-Français avait été recruté avant que la première compagnie de Canadiens-Français attachée au 14e ait été en action, de même les plus diligents efforts étaient faits au Canada pour fournir des effectifs de complément et de renfort aux 1ère et 2e divisions et à lever de nouveaux contingents dans la province de Québec. A la fin de 1915 trois nouveaux régiments avaient été formés dans le Canada français : le 41e, commandé par le lieutenant colonel Archambault, le 150e par le lieute-

nant colonel Barré et le 69e par le lieutenant colonel Dansereau, qui avait servi avec distinction comme capitaine au 14e bataillon. Le nombre total des Canadiens-Français enrolés dans les divers contingents reste problématique par suite de ce fait que les noms au Canada, ne dénotent pas toujours la nationalité, et il n'y a pas d'autre méthode de discerner la proportion de Français dans les régiments des autres provinces; on estime que ce nombre peut varier de quinze à vingt milles.

Le 23 novembre 1915, Montréal eut le privilège de souhaiter la bienvenue aux blessés revenus du front; une réception leur fut faite à laquelle rien ne manquait, et l'on assista à des scènes touchantes et émouvantes. Le lieutenant colonel Dansereau profita de l'occasion pour demander de nouvelles recrues en un discours que l'historien futur pourra étudier comme un exemple de simplicité et d'éloquence: "Si la lutte avait lieu plus près de vos foyers, vous auriez été prêts, le fusil en main, et vous vous seriez jetés dans la mêlée. Imaginez-vous dans un coin de Flandre.—Jetez les yeux sur les sombres tranchées où, pleins d'ardeur et d'enthousiasme sous un ciel sillonné de balles et d'obus, les soldats ornés de la feuille d'érable tiennent en échec les hordes de barbares qui voudraient subjuguer l'univers. Si vous étiez là-bas, combien de vos camarades tombés ne vengeriez-vous pas ? Combien de balles ennemies n'empêcheriez-vous pas d'abattre vos amis ? Si vous aviez été à Saint-Julien ! Si vous aviez été à Langemarck ! Vous auriez vu le délirant enthousiasme de nos troupes et la promptitude avec laquelle elles répondaient aux commandements de leurs officiers. Debout, Canadiens, et défendez vos tranchées !"

L'appui des hommes politiques ne manqua pas non plus au mouvement de recrutement. M. Olivar Asselin, l'un des lieutenants de M. Henri Bourassa au journal nationaliste, *Le Devoir,* déclara qu'il fallait soutenir la cause des Alliés et il s'offrit à lever un autre régiment pour servir outremer, faisant appel à la mémoire de la France, de Jeanne d'Arc, la France immortelle de nos ancêtres, la France que le monde n'oubliera jamais. Son offre fut acceptée, et l'ancien mécontent devenu le commandant Asselin se mit en devoir de lever le 163e bataillon.

" C'est l'orgueil et le privilège du Canada français, déclara l'Hon. M. Casgrain, de prendre, dans cette grande cause, notre pleine part des charges imposées à notre Empire." Et Sir Wilfrid Laurier disait en janvier 1916 : " Nous venons à cette chambre avec un seul but : contribuer autant qu'il peut être en notre pouvoir à la victoire finale et complète des Alliés contre l'Allemagne. Notre suprême aspiration est de voir la Belgique libre et aussi prospère qu'elle l'était, si c'est possible, avant l'épouvantable destruction qu'elle a subie. C'est notre but aussi que soient rendus à la France ses territoires perdus et ses frontières naturelles et que la vieille Angleterre conserve, aussi entiers que jamais son prestige et sa puissance dans le monde."

Dans la *Gazette* de Montréal du 4 décembre 1915 on lisait : " Il n'est pas de Canadiens qui aient été plus énergiques dans leurs appels à l'unité d'effort contre l'ennemi teuton que ne l'ont été les chefs reconnus de l'opinion canadienne-française, libéraux ou conservateurs." L'Hon. P. E. Blondin, Sir Lomer Gouin, l'Hon. Juge Brodeur, l'Hon. Rodolphe Lemieux ne sont que quelques-uns des notables

qui ont employé leurs dons oratoires pour soulever l'enthousiasme contre l'ennemi commun et pour recommander l'unité entre tous les Canadiens, en fournissant les hommes et les moyens de vaincre l'ennemi. La politique impériale suivie à l'égard du Canada a reçu une triomphante justification dans les efforts que chaque race, croyance et clan du Dominion a faits pour aider à la poursuite de la guerre.

Il serait futile de nier que l'Empire britannique n'ait souffert des divergences de races tant au Canada que dans l'Afrique du Sud, divergences qui ont été transportées naturellement dans le domaine politique, pendant que l'Irlande et l'Inde ajoutaient à ce problême leurs difficultés propres. Mais la différence entre notre Empire et ceux qui ont jamais existé, réside en ce fait que toute tentative d'agression extérieure en rassemble les parties constituantes. Les efforts de l'ennemi pour enfoncer des coins dans ce qui lui paraît des fissures contribue simplement à consolider la structure entière, et nous en arrivons à voir le plus remarquable des chefs boers employant ses talents militaires à expulser les Allemands de l'Afrique, tandis que les petit-fils des rebelles canadiens versent leur sang pour la cause de l'Angleterre et de la France.

Il faudrait une plume plus experte que la mienne pour expliquer ces faits, pour exposer les raisons par suite desquelles les anciens différends entre Anglais et Français sur les deux rives de l'Atlantique ont été réglés et une nouvelle alliance est cimentée par le sang sacré versé pour la cause commune. Saint-Paul disait qu'il se laisserait traiter de fou pour la cause de sa foi ; de même, les grands hommes d'état qui dans le passé ont édifié l'Em-

pire ont dû s'accommoder de circonstances blessantes pour l'orgueil de leur race. Pour réussir à fondre ensemble les races différentes, nous avons toujours préféré à la doctrine prussienne, l'idée de Disraeli de l'*Imperium et Libertas*. Empire n'exclut pas Liberté; néanmoins la réconciliation du Canada français à l'Empire présentait une difficulté particulière à cause de l'antagonisme séculaire entre la Grande-Bretagne et la France en Europe. Nous avons d'innombrables fois combattu la France féodale, la France monarchique, la France républicaine, la France impériale; nos ancêtres dont le sang coule rouge dans nos veines et dont les pensées dominent nos pensées, ont lutté avec un égal acharnement les uns contre les autres à Crecy, à Blenheim, à Minden, à Busaco, à Waterloo, et, dépassant les limites de l'Europe, le conflit s'étendit des plaines du Gange aux bouches du Mississippi. Mais nous avons toujours combattu comme le font des hommes honnêtes et braves. Napoléon lui-même à qui on impute parfois l'invention de mainte doctrine moderne observait strictement les règles de la guerre. Avec l'alliance anglo-française, disparut le dernier grand obstacle à une union complète des races du Dominion. Mais tout cela n'est peut-être qu'une argumentation oiseuse et c'est à un poète que nous demanderons les raisons qui ont fait se réconcilier les deux grandes races de l'Europe Occidentale. C'est dans les luttes d'autrefois que Kipling discerne les raisons de notre estime mutuelle.

"When did you refrain from us or we refrain from you ?
Ask the wave that has not watched war between us two,
Others held us for a while but with weaker charms
These we quitted at the call for each other's arms."

(Quand vous êtes-vous écartés de nous, et nous de vous ?
Cherchez la vague qui n'ait pas vu un combat entre nous deux.
D'autres nous ont séduit pour un peu mais avec de plus faibles charmes,
Et nous les avons quittés à l'appel réciproque de nos bras.")

La différence même des races, à la fois dans le nouveau monde et dans l'ancien offre une base d'attraction éternelle et il serait difficile de dire si les Français admirent ce qui fut accompli à Ypres par la Guards Brigade et ensuite par les Canadiens plus profondément que l'Empire britannique ne respecte l'héroïque défense de Verdun. Il y a si longtemps que nous connaissons chacun nos défauts réciproques, que nous sommes prêts à reconnaître nos vertus. L'esprit français est logique et passionné; l'Anglais restreint son ardeur naturelle sous un dehors de flegme. Nous admirons la littérature française autant que la France a admiré notre système politique.

"Eager towards the known delight equally we strove
Each the other's mystery, terror need and love."

("Un même désir nous fait également rechercher le délice qui nous est connu
Nous restons l'un pour l'autre un mystère, une terreur, un besoin, un amour.")

Mais le poète n'est pas disposé à acquitter les deux nations de crimes qui furent commis en commun—quand nous brûlâmes Jeanne d'Arc.

"Pardoning all necessity — no pardoning with efface
That undying shame we shared in Rouen's Market Place."

("Pardon à toute nécessité — aucun pardon n'effacera
Cette honte éternelle que nous avons partagée sur la place du Marché de Rouen.")

Les liens historiques sont réellement plus intimes entre les deux races qu'avec aucune autre, mais combien peu s'en rendaient compte quand l'armée britannique s'avançait hors de la forêt de Crécy, au nom significatif, pour culbuter les Allemands sur la Marne! Pas plus sans doute que ne s'en rend compte la recrue qui, à la base à Rouen, contemple la statue de Jeanne d'Arc dans le square. Après tout, nous ne sommes plus des provinces du Canada, nous sommes un Empire et nous sommes l'Histoire.

Mais finalement le poète, avec cette prescience qui caractérise tous ses ouvrages, essayant en 1913 de déchiffrer l'avenir, prédisait l'issue fatale que nous ne connaissons que trop bien aujourd'hui.

"Now we hear new voices rise, question, boast and gird
As we raged (rememberest thou ?) when our crowds were stirred."

("A présent nous entendons des voix nouvelles s'élever, discuter, s'enorgueillir, menacer.
De même que nous nous mettions en rage (t'en souviens-tu ?) quand nos foules s'agitaient.")

D'autres escadres sont à flot et d'autres armées nous menacent. Mais la solide union de la France et de l'Angleterre et du Canada français et anglais reste inébranlable.

"We are schooled for dear life's sake to know each other's blade,
What can blood and iron make more than we have made ?
We have known by keenest use to know each other's mind
What shall blood and iron loose that we cannot bind ?

"Nous avons appris, par ce qu'il nous en coûta, à apprécier nos lames,
Que peuvent le sang et le fer perpétrer de plus que nous n'ayons fait ?

Nous avons su, par un emploi subtil, connaître chacun notre esprit,
Qu'est-ce que le sang et le fer dénoueraient que nous ne puissions lier ? ")

Ces vers prononcent la sentence de mort du prussianisme qui ne comprend pas qu'un homme puisse être à la fois lié et libre. La doctrine de sang et de fer est impuissante contre le sacrifice du sang et des hommes. Nous avons connu la France dans l'adversité et dans la prospérité, nous l'avons combattue avec Pitt, nous avons été ses amis avec Fox, mais nous ne l'avons jamais trouvée dominée par ce sinistre plaisir dans la répression, la brutalité et le massacre qui obsède la Prusse moderne comme un cauchemar. C'est ainsi que nous arrive le dernier appel.

" Proved beyond the need of proof, matched in every clime,
Oh ! Companion, we have lived greatly through all time."

("Éprouvés jusqu'à ce que toute épreuve soit inutile, nous étant mesurés sous tous les cieux du monde,
Oh ! Compagnon, nous avons vécu grandement durant tous les siècles.")

Et la France après tout a poussé des racines profondes au Canada, comme ses fils en ont témoigné aujourd'hui dans leur corps et dans leur âme.

APPENDICE I.

MESSAGES DU ROI AUX CANADIENS

A la Première Division.

Le 4 février 1915, Sa Majesté le Roi inspecta la 1ère Division Canadienne, à Salisbury Plain, et il adressa aux troupes un message qui fut lu à toutes les unités à bord des transports qui les emmenaient en France. Voici la version intégrale du message :

" Officiers, sous-officiers et soldats :

Au début de novembre, j'ai eu le plaisir d'accueillir à son arrivée dans la Mère-Patrie le beau contingent du Dominion du Canada, et maintenant, après trois mois d'instruction, je vous dis adieu au moment où vous allez renforcer mon armée en campagne.

Je sais quelles souffrances vous avez endurées par suite de l'inclémence du temps et des pluies anormales, et j'admire l'esprit de bonne humeur dont vous avez fait preuve en supportant et en surmontant ces difficultés.

D'après tout ce qui m'a été dit et tout ce que j'ai vu à l'inspection et au défilé d'aujourd'hui, je suis certain que vous avez utilement employé le temps passé à Salisbury Plain.

En vous ralliant spontanément et promptement à notre commun drapeau, vous vous êtes déjà acquis la gratitude de la Mère-Patrie.

Par vos actions d'éclat et vos prouesses sur le champ de bataille, je suis convaincu que vous rivaliserez d'exemple avec ceux de vos compatriotes qui ont pris part à la guerre sud-africaine, et que vous nous aiderez efficacement à assurer le triomphe de nos armes.

Je suivrai avec intérêt et fierté tous vos mouvements. Je prie Dieu qu'il vous bénisse et vous garde.

A la deuxième Division.

Le 2 septembre 1915, le Roi, accompagné de Lord Kitchener, inspecta la 2e Division, à Beachborough, Shorncliffe. En partant, Sa Majesté pria le Général Turner d'informer tous les commandants de troupes qu'il considérait la Division comme une des plus belles qu'il eût inspectées depuis le commencement de la guerre. Par la suite, le message suivant, de la part du Roi, fut porté à l'ordre du jour :

" Officiers, sous-officiers et soldats de la deuxième Division Canadienne :

Il y a six mois, j'inspectais la première Division Canadienne avant son départ pour le front. L'héroïsme dont elle a, depuis lors, fait preuve, sur le champ de bataille lui a acquis une renommée immortelle. Vous allez maintenant la rejoindre, et je suis heureux d'avoir eu l'occasion de vous voir au-

jourd'hui, car j'ai pu me convaincre que le même esprit qui inspirait vos prédécesseurs vous anime aussi. Les semaines passées à Shorncliffe ont été pour vous une période d'entraînement sévère et rigoureux. Votre aspect, au cours de cette inspection, témoigne du sentiment du devoir et de l'application avec lesquels vous vous êtes acquittés de votre ouvrage. Vous allez rencontrer des épreuves et des dangers, mais la fermeté et la discipline qui ont caractérisé votre attitude à la parade aujourd'hui vous aideront à surmonter toutes les difficultés. L'histoire n'oubliera jamais le loyal empressement avec lequel vous êtes accourus pour aider votre Mère-Patrie à l'heure du danger. Que Dieu vous bénisse et vous donne la victoire.

APPENDICE II

EXTRAITS DU COMPTE RENDU OFFICIEL DES DEBATS DE LA CHAMBRE DES COMMUNES CANADIENNE.

Discours de Sir Wilfrid Laurier.

Lundi, 17 janvier 1916.

...Quand la guerre éclata, les deux partis de cette Chambre convinrent que c'était le devoir du peuple canadien de participer à cette guerre avec toutes ses ressources. Cette décision du Parlement fut unanimement ratifiée par le peuple canadien...

...Il n'y eut de la part du Gouvernement Britannique ni ordre, ni sollicitation, ni requête. L'offre du Gouvernement canadien fut spontanée, et la ratification par le parlement fut consentie de propos délibéré. Nous avons agi dans la pleine souveraineté de notre indépendance législative, conformément à la Constitution que nous tenons du Parlement Britannique. Nous avons agi délibérément, volontairement, sans aucun sentiment de contrainte et parce que nous avons jugé qu'étant citoyens britanniques, ayant joui et jouissant encore du bénéfice de la liberté britannique, nous nous devions à nous-mêmes de faire le sacrifice de nos

biens et de notre sang afin de maintenir les institutions britanniques et la liberté du monde. Tel est l'esprit des institutions britanniques, tel est le caractère élevé de la constitution sous laquelle nous vivons que ni le Roi d'Angleterre, ni le Parlement anglais n'ont le droit d'ordonner qu'un seul soldat sorte du Canada ni de prélever un seul dollar de notre trésor. Nous sommes un peuple libre, et je suis sûr que j'exprime le sentiment de tous les Canadiens dignes de ce nom quand je dis que c'est en tant qu'hommes libres que nous nous sommes engagés dans ce conflit et que nous continuons d'y prendre part...

...Nous sommes ici dans un seul but : contribuer, autant qu'il est en notre pouvoir, à la victoire finale et complète des Alliées sur l'Allemagne. Notre suprême aspiration est de voir la Belgique redevenue libre et aussi prospère qu'elle était auparavant, si cela est possible après l'effroyable dévastation qu'elle a subie. C'est notre but aussi que la France reprenne possession de son territoire envahi et de ses frontières naturelles, et que la vieille Angleterre conserve intacte son prestige et sa puissance dans le monde. C'est notre but que l'Angleterre et la France reprennent de concert aussitôt que possible leur marche en avant vers le futur affranchissement de la race humaine, délivrée des entraves des passions et des préjugés, et nous voulons aussi que, dans une Allemagne affaiblie, la démocratie puisse triompher, et que le peuple allemand, dégrisé de ses rêves de conquête et de domination, puisse retourner aux habitudes de paix et de bienveillance qui jadis caractérisaient sa race...

Discours de M. Casgrain.

18 janvier 1916

...Je déclare — ce que j'ai répété maintes fois dans ma province — que le but de l'Empire Germanique n'est pas seulement la domination du monde, mais encore l'acquisition de colonies, et que la guerre actuelle n'est pas seulement la guerre de la Grande Bretagne, la guerre de la France, la guerre de la Russie, la guerre de l'Italie, mais c'est aussi la guerre du Canada. Oui, c'est la guerre du Canada, c'est la guerre des hommes libres qui chérissent les institutions libres sous lesquelles ils vivent et prospèrent. Si le Canada devenait une colonie allemande, qu'arriverait-il à la province de Québec ? Pour répondre à cette question, il suffit de montrer ce qui est arrivé à la Pologne, ce qui est arrivé à l'Alsace-Lorraine, quand elles devinrent provinces allemandes. Quand on prétend que nous ne jouissons pas d'une pleine mesure de liberté dans ce pays, nous devons songer que si jamais nous devenions une dépendance de l'Allemagne — ce qu'à Dieu ne plaise — il faudrait recommencer la lutte que nous avons soutenue déjà pour les libertés que nous avons acquises. Avons-nous oublié la terrible lutte qui eut lieu en Alsace-Lorraine et en Allemagne — même après la guerre de 1870. Ceux d'entre vous, Messieurs, à qui l'âge donne le privilège de ces souvenirs, se rappelleront le Kulturkampf qui fut inauguré en Allemagne, la lutte terrible engagée contre l'Eglise catholique romaine, l'exil et l'emprisonnement de ses prêtres, de ses évêques, de ses cardinaux mêmes. Chacun sait qu'en Alsace et en Lorraine l'usage

de la langue française a été interdit, et on l'a même effacée sur les croix et les monuments des cimetières. Dans les provinces danoises, aujourd'hui encore, seules sont autorisées les réunions publiques où la langue allemande est employée. Voilà un aperçu de ce qui arriverait à la province de Québec si jamais elle devenait une possession allemande...

...Ce n'est pas la guerre de la Grande Bretagne, c'est la guerre du Canada, c'est une guerre dans laquelle tout Canadien patriote est normalement obligé de faire son devoir...

...Que devons-nous à l'Angleterre ? N'est-ce pas un fait que nous lui devons nos libres institutions, notre gouvernement autonome, les privilèges qui — je n'ai aucune hésitation à le dire — font de nous le peuple le plus libre du monde. N'est-il pas vrai que nous devons ces institutions et ces privilèges à l'Angleterre ? Nous possédons vraiment un gouvernement du peuple par le peuple. Notre gouvernement est démocratique dans le sens le plus vrai et le plus étendu. Si parfois nous n'agissons pas avec toute la sagesse désirable, c'est nous seuls qui sommes à blâmer et non la mère-patrie qui nous a donné les moyens de faire de bonnes lois et de les appliquer sagement...

...Que devons-nous à la France ? Nous devons à la France ce que l'enfant doit à sa mère, notre plus grand amour et notre plus tendre admiration. Quel exemple la France nous donne aujourd'hui ! Quel exemple donne-t-elle à la province de Québec ! Chacun sait qu'avant cette formidable lutte la France était divisée et déchirée par les factions. Chacun sait aussi que depuis le 1er août 1914 la France donne au monde entier un spectacle admi-

rable, qu'on a appelé le Miracle de la France. Quand les roulements des tambours ont retenti par les paisibles campagnes de France, quand son peuple a entendu l'appel des clairons, toutes les clameurs de discorde se sont tues ; on n'a plus entendu qu'un cri, et ce cri fut : "Vive la France !"...

...Permettez-moi de dire quelques mots des femmes de France. Je ne pense pas qu'il y ait en France un seul foyer que la main de la mort n'ait visité, où le deuil ne se soit installé. Néanmoins, les femmes poursuivent calmement le but unique de toute la nation : vaincre l'ennemi allemand. Un exemple montrera de quoi est fait le cœur de la femme française. Je l'ai trouvé, l'autre jour, dans un journal, où ont pu le lire aussi certains de mes collègues. Une jeune femme, avec un enfant sur les bras, se tenait au bord de la route où passait un régiment qui revenait des tranchées. Dans ce régiment, son mari était capitaine. Un des amis de l'officier, apercevant la jeune femme au bord de la route, quitta les rangs et lui dit : "Ne l'attendez pas, c'est inutile, vous ne le reverrez plus!" Le cœur de l'épouse cessa de battre, mais soulevant son enfant au bout de ses bras, elle cria : "Vive la France!" Voilà qui montre, Messieurs, le caractère de la nation française, l'héroïsme du peuple de qui provient la majorité des habitants de la province de Québec...

Discours de M. Rodolphe Lemieux.

...Avant la déclaration de guerre du 4 août 1914, le très honorable chef du parti libéral (Sir Wilfrid Laurier) le doyen des conseillers privés

de la couronne, au Canada et probablement des Dominions de Sa Majesté, s'exprimait en ces termes :

" J'ai souvent déclaré que si la mère-patrie se trouvait jamais en danger, ou seulement menacée de danger, le Canada lui porterait secours de toute l'étendue de son pouvoir. Etant donné le caractère critique de la situation, j'ai décommandé toutes mes réunions. En face de si graves problèmes, les luttes de partis doivent faire trève...

...Le discours du trône reflète cette année l'admiration et l'orgueil qu'inspirent au peuple canadien les exploits de ceux qui ont combattu et sont morts dans les tranchées des Flandres. A Festubert, à Langemarck, à St-Eloi, nos soldats, comme l'a très bien dit hier le très honorable chef de l'Opposition, se sont battus comme des vétérans et des héros. Ils ont maintenu haut et ferme les traditions de la nation; ils ont rendu immortels le nom et la gloire de notre commune patrie, le Canada...

...Plus j'étudie les causes de ce conflit, plus je suis convaincu que la Grande Bratagne est dans son droit. Ce n'est pas à elle que s'impute le crime de cette effusion de sang. L'histoire dira qu'elle a cherché dès le début à éviter la lutte, mais qu'elle ne pouvait envisager avec indifférence le brutal outrage perpétré contre la pauvre Belgique et le terrorisme injustifié pesant sur les bords de la Meuse et jusqu'en Champagne. La Grande Bretagne n'a pas été attaquée; la France et la Russie l'ont été; l'Angleterre aurait pu attendre l'aggression; elle aurait même pu se tenir à l'écart, elle aurait pu épargner ses ressources d'hommes et d'argent, elle aurait pu se préparer rapidement, elle aurait même pu à la fin contempler les adversaires

épuisés et réclamer pour elle l'hégémonie de l'Europe; mais l'Angleterre ne l'a pas fait. A la clarté de l'histoire, il sera proclamé qu'elle ne l'a pas fait, que volontairement et bravement elle a jeté son trident dans la balance, qu'elle y a jeté son or, toute la gloire de sa race et de son prestige, qu'elle y a jeté et y jette sans cesse toutes les forces du puissant Empire Britannique. Et tout cela, pourquoi ? Pour ce principe de liberté individuelle qui est le pilier des institutions britanniques contre l'autocratie médiévale. A la clarté de l'histoire, aux yeux de la civilisation, l'Allemagne au contraire est au banc des accusés. Elle, et elle seule, est responsable de cette terrible conflagration. Son but: convoitise et conquête; son ambition: domination du monde. Et pour dominer le monde, il lui fallait écraser les petites nationalités. Pour dominer le monde, il lui fallait mutiler la France une seconde fois. Pour dominer le monde, il lui fallait humilier l'Empire Britannique. C'est pourquoi, je déclare que dans le présent conflit, la défense commune de l'Empire Britannique, ainsi qu'elle est exposée dans le discours du trône, signifie la défense commune de nos libertés.

On a prétendu que nous ne devions rien à l'Angleterre. Messieurs, toute la structure de l'Empire Britannique est basée sur la liberté, sur la liberté civile et religieuse. La chute de l'Empire Britannique signifierait la destruction de ces institutions libérales qui sont si nécessaires à l'humanité. Elle signifierait la résurrection de l'autocratie et la disparition de ces principes de gouvernement par le peuple pour le peuple qui furent jadis si éloquemment définis par le plus grand des Américains, Abraham Lincoln. Ai-je besoin de dire, avec mon

honorable ami, le Ministre des Postes, que nous, les Français d'origine, dans cette Chambre et dans le pays, inspirés par l'histoire du passé, nous soutenons l'idéal britannique de gouvernement dans cette crise. Etudiants de l'histoire, nous savons quelle est la véritable gloire de l'Angleterre. Sa véritable gloire, Messieurs, n'est-ce pas Azincourt, ce n'est même pas Waterloo. Sa véritable gloire, ce n'est pas son commerce, bien qu'il déploie ses voiles sur les sept océans du monde; ce n'est pas sa littérature, si brillante, son éloquence si puissante, car dans ce domaine elle a des rivaux. Pour qui étudie l'histoire, la véritable gloire de l'Angleterre est son génie de libre gouvernement. Il est comparable au dôme majestueux de la grande cathédrale de Saint-Paul; aux yeux qui le regardent superficiellement, il peut apparaître perdu dans le brouillard. Mais contemplez les piliers massifs qui le soutiennent. L'Empire Britannique lui aussi est surmonté par un dôme, et c'est la liberté étendue sur tous les Dominions. Les piliers, ce sont les Dominions eux-mêmes: le Canada, l'Australie, Terre-Neuve, la Nouvelle-Zélande, l'Afrique du Sud, nations jeunes et vigoureuses, qui vivent libres et heureuses sous les institutions britanniques.

Avec le nombre des troupes que cette guerre a fait lever au Canada certains peuvent appréhender le danger du militarisme. Même à la vue de cinq cent mille soldats, les Canadiens, Messieurs, ne se laisseront pas entraîner par le prestige des armes. Ils ne seront pas éblouis par les exploits guerriers. Ils considèrent le militarisme comme un fléau, et ils comprennent que cette guerre est engagée contre le militarisme. C'est parce que l'existence de l'Empire, parce que les libertés de l'Empire ont

été défiées et menacées que le peuple canadien a décidé, avec la promptitude de l'éclair, de participer à cette guerre. Le peuple canadien comprend que ce n'est pas une guerre de conquête, que c'est un conflit d'idal...

..Il existe, maintenant, entre l'Angleterre et la France une union indissoluble, une union cimentée par le sang des braves répandu sur les plaines de la Flandre et sur les falaises des Dardanelles. Ne pouvons-nous pas espérer comme un résultat de cette guerre, à laquelle les deux mères-patries des deux principales races du Canada prennent une si noble part, pour laquelle les fils de ces deux races ont rejoint les drapeaux de leurs deux patries d'origine — ne pouvons-nous pas espérer qu'un sentiment plus intime existera à l'avenir entre les races française et anglaise au Canada ?

Discours de M. Onésiphore Turgeon.

21 janvier 1916

...J'ai eu un grand plaisir à écouter l'éloquente allocution de l'honorable M. Casgrain, Ministre des Postes, qui a évoqué devant le Parlement et devant le pays, les exploits accomplis sur le champ de bataille par les Canadiens-Français de la province de Québec. Il nous a fourni des renseignements sur le nombre de soldats de cette province qui sont au front, dont certains sont déjà revenus avec gloire, tandis que d'autres ont fait le sacrifice de leur vie et sont morts en héros pour défendre la cause sacrée de la liberté, de la justice et du droit. A mon tour, je rends honneur aux représentants de la race canadienne-française, de la pro-

vince de Québec et du Canada occidental pour la part qu'ils ont prise à cette grande guerre...

...A l'est de Québec, au long de la côte de l'Atlantique et du golfe du St-Laurent, il y a aussi des Canadiens-Français, dans le pays d'Evangéline, la forêt primitive si poétiquement décrite par Longfellow et convertie maintenant en villages et en villes prospères, où les foyers heureux abritent des familles nombreuses qui ont oublié les durs travaux de la conquête, en jouissant des glorieux privilèges du citoyen britannique. Dans la crise actuelle, ces Acadiens des provinces maritimes ont donné, de leur amour pour leur pays et du prix qu'ils attachent aux bénéfices de leur qualité de citoyens britanniques, un témoignage égal à celui des autres sections du peuple canadien. En qualité de plus ancien représentant dans cette Chambre, de la population acadienne, du plus grand nombre d'Acadiens des Provinces Maritimes, qui m'ont ouvert la porte de ce sanctuaire il y a seize ans et me les ont gardées ouvertes depuis lors, j'estime de mon devoir de vous informer de ce qui s'est passé dans nos Provinces. Permettez-moi de vous dire que les efforts accomplis par la race française dans la province de Québec ont été égalés, je le dis avec fierté, par ceux des Provinces Maritimes. Non seulement les plus humbles citoyens acadiens ont attentivement examiné la situation dans laquelle le Canada s'est trouvé placé par le tumulte de la guerre européenne, mais tout homme intelligent, quelle que fût sa position sociale, tous les prêtres acadiens des provinces maritimes, ont consacré leur temps, leur activité, leur éloquence à inviter les jeunes gens à s'enrôler et à aller défendre leur pays en défendant la puissance britan-

nique. J'ai eu maintes fois le plaisir, au cours de l'année écoulée, de haranguer dans mon pays des réunions de recrutement. Il n'est pas un district que je n'aie visité et dans beaucoup d'entre eux, surtout dans les localités importantes comme Bathurst, habitées par une population mixte, nous avons toujours vu les ministres des cultes non catholiques se ranger au côté du prêtre catholique; et dans les autres districts, les districts français plus particulièrement, toutes les réunions étaient présidées par le prêtre de la paroisse...

Discours de Mgr Leblanc, évêque de St-Jean,
(Prononcé à St-Jean, dans une réunion publique).

11 novembre 1914.

...En tant que Canadiens, notre cause est liée à celle de la Grande Bretagne et ses intérêts sont les nôtres; si l'Angleterre succombe, nous succomberons avec elle, et nous perdrons tous les glorieux privilèges dont nous jouissons comme citoyens de l'Empire Britannique. Le Canada, à présent si libre et si heureux, que Dieu a béni de ressources si grandes, le Canada devant qui s'ouvre un si riant avenir, sera réduit au vasselage et écrasé sous le talon de fer d'un maître étranger et odieux.

...L'échec de l'Angleterre dans cette guerre signifie sa destruction, et le triomphe même devra être chèrement payé; mais, Dieu merci, l'âge de la générosité chevaleresque n'est point passé; il reste encore assez de patriotisme et d'héroïsme chez les jeunes gens de cette province pour qu'ils tentent

à présent un effort suprême pour la cause de l'Angleterre. Notre espoir est dans nos jeunes gens, vers eux nos regards se tournent pour qu'ils soutiennent l'honneur et la gloire de l'Empire Britannique, de cet Empire qui, plutôt que de manquer à la parole donnée à la vaillante petite Belgique, a préféré sacrifier les meilleurs et les plus nobles de ses fils...

APPENDICE III

MENTIONS DES CANADIENS DANS LES DEPECHES

du Commandant en Chef des Forces Britanniques le Field Marshal Sir John French.

Dépêche du 2 février 1915.

RÉGIMENT DE LA PRINCESSE PATRICIA.

...Au sujet de ces inspections, je dois mentionner en particulier le bel aspect présenté par les 27e et 28e Division, composées principalement d'unités venus des Indes.

Dans la première de ces divisions est incorporé le Régiment Royal Canadien de la Princesse Patricia, formé d'un magnifique choix d'hommes qui ont depuis fait d'excellente besogne dans les tranchées...

Dépêche du 5 avril 1915.

ATTAQUE DE ST-ÉLOI PAR LE RÉGIMENT DE LA PRINCESSE PATRICIA.

28 février 1915.

...Le 28 février, de petits détachements de l'Infanterie Légère Canadienne de la Princesse Patricia réussirent une attaque contre les tranchées de

l'ennemi près de St-Eloi. L'attaque était répartie en trois groupes placés sous le commandement du lieutenant Crabbe. Chacun des trois groupes était conduit respectivement par le lieutenant Papineau, le sergent Patterson et l'adjudant Lloyd. Le premier s'approcha à quinze ou vingt mètres des tranchées et chargea, dans l'obscurité; il était 5 h. 15 du matin.

Le lieutenant Crabbe, qui fit preuve du plus vigoureux élan entraîna son détachement dans les tranchées, brisant toute résistance sur une distance de 80 mètres, après quoi il se trouva arrêté par une barricade de poutres et de sacs de terre. Les détachements renversèrent les parapets du front des tranchées ennemies; un certain nombre d'Allemands, furent tués ou blessés et quelques-uns faits prisonniers.

Les services rendus par ce corps remarquable ont continué à être des plus appréciables depuis que j'ai eu l'occasion de le mentionner dans ma dernière dépêche. Ils ont été admirablement organisés, instruits et commandés par le lieutenant-colonel F. D. Farquhar, D. S. O., qui, j'ai le profond regret de l'annoncer, a été tué pendant qu'il dirigeait des travaux de tranchées, le 20 mars. Sa perte sera vivement sentie...

LE RÉGIMENT DE LA PRINCESSE PATRICIA A L'ATTAQUE DE ST-ELOI

Le 14 mars 1915.

Dépêche du 5 avril 1915.

...J'ai la satisfaction de rapporter que les troupes qui avaient été d'abord repoussées de la pre-

mière ligne, se sont ensuite très vaillamment conduites au cours d'une contre-attaque destinée à recouvrer le terrain perdu, et le Commandant d'armée félicite particulièrement les unités suivantes: 2e Royal Irish Fusiliers ; 2e Duke of Cornwall's Light Infantry, 1er Leinster Régiment, 4e Rifle Brigade, et Princesse Patricia's Canadian Light Infantry.

ARRIVÉE DE LA DIVISION CANADIENNE A NEUVE CHAPELLE

Dépêche du 5 avril 1915.

...Le 15 février, la division canadienne commença à arriver, sous le commandement du lieutenant général E. A. H. Alderson, C. B. Je la passai en revue le 20 février; elle présentait un aspect splendide et fort martial. Les hommes étaient d'un excellent physique, solides et vigoureux. Par ce que je vis d'eux, j'estimerai qu'ils avaient été bien instruits et étaient parfaitement capables de prendre leur place dans la ligne de bataille.

Depuis lors, la division a complètement justifié la bonne opinion que j'avais formée d'elle.

Les troupes canadiennes furent d'abord attachées par brigades, pour quelques jours et comme entraînement, aux tranchées du 3e Corps sous les ordres du lieutenant-général, Sir William Pulteney qui me fit un rapport si engageant de leurs capacités que je pus les employer dans les tranchées au début de mars.

Pendant la bataille de Neuve Chapelle, elles tinrent une partie des lignes attribuées à la première armée, et bien qu'elles n'aient pas été enga-

gées dans la principale attaque, elles furent d'un utile secours en occupant activement l'ennemi devant leurs tranchées.

Tous les soldats canadiens servant dans l'armée placée sous mon commandement ont jusqu'ici splendidement maintenu les traditions de l'Empire, et seront, j'en ai la certitude, un appoint précieux aux forces déjà en campagne.

LA SECONDE BATAILLE D'YPRES.

Dépêche du 15 octobre 1915.

...Ce fut au début de la seconde bataille d'Yprès, dans la soirée du 22 avril... que l'ennemi employa pour la première fois les gaz asphyxiants.

Quelques jours auparavant j'avais accédé à la requête du Général Joffre d'installer nos troupes dans une ligne de tranchées occupées jusqu'ici par les Français, et dans cette soirée du 22, les troupes qui tenaient la ligne à l'est d'Ypres étaient disposées comme il suit :

De Steenstraate à l'est de Langemarck jusqu'à la route de Poelcappelle, une division française.

De là, dans la direction sud-est, vers la route de Passchendaele-Becelaere, la division canadienne.

De là une division reprenait la ligne dans la direction du sud, à l'est de Zonnebeke jusqu'à un point à l'ouest de Becelaere, d'où une autre division continuait la ligne sud-est jusqu'à la limite nord du corps, sur la droite.

Quatre bataillons du 5e corps étaient en réserve de division aux environs d'Ypres; la division cana-

dienne avait un bataillon en réserve divisionnaire et la première brigade canadienne était en réserve d'armée. Une brigade d'infanterie, ramenée du front après avoir subi de lourdes pertes à la hauteur 60, était au repos à Vlamertinghe.

La gauche de la division canadienne fut par suite dangereusement exposée à une attaque du flanc ; il sembla même qu'elle était en danger d'être accablée, ce qui eût permis aux Allemands de cerner les troupes britanniques occupant le saillant de l'est.

En dépit du danger qui les menaçait, les Canadiens se cramponnèrent à leur terrain avec un courage et une ténacité magnifiques ; il n'est pas excessif de dire que la conduite de ces troupes splendides a évité un désastre qui aurait pu être suivi des plus sérieuses conséquences.

Elles furent soutenues, avec une grande promptitude, par les réserves des divisions occupant le saillant et par une brigade qui était au cantonnement.

Pendant toute la nuit, les attaques de l'ennemi furent repoussées, de vigoureuses contre-attaques furent effectuées, finalement le contact fut repris avec la droite française et une nouvelle ligne fut formée.

. . . . . .

La 2e London Heavy Battery, attachée à la division canadienne était postée en arrière de la droite française, et, impliquée dans la retraite, elle tomba aux mains de l'ennemi. Elle fut reprise par les Canadiens au cours de leur contre-attaque, mais les pièces ne purent être emmenées avant que nos troupes aient été à nouveau repoussées.

Après un violent bombardement, l'ennemi attaqua la division française vers 5 heures du soir, en employant pour la première fois les gaz asphyxiants. Les observateurs aériens rapportèrent que, vers cette heure, une épaisse fumée jaune s'élevait devant les tranchées allemandes entre Langemarck et Bixschoote. Les Français rapportèrent que deux attaques simultanées avaient été faites à l'est de la voie ferrée Yprès-Staden, au cours desquelles ces gaz asphyxiants avaient été émis.

Ce qui s'ensuivit défie la description. L'effet de ces gaz était si virulent que l'ensemble de la division française qui tenait la ligne indiquée plus haut fut absolument mise hors d'état d'opposer la moindre résistance. Il fut d'abord impossible pour quiconque de se rendre compte de ce qui se passait vraiment. Les fumées et les vapeurs formaient un rideau opaque; des centaines d'hommes furent jetés dans un état comateux ou souffraient des affres mortelles; en une heure, il fallut abandonner la position avec environ cinquante canons.

Je désire particulièrement rejeter le moindre soupçon de blâme à l'adresse de la division française dans ce malheureux accident.

Après tous les exemples de courage acharné et tenace que nos vaillants Alliés ont donnés dans les nombreuses situations critiques où ils se sont trouvés pendant tout le cours de cette campagne, il est absolument superflu pour moi d'insister sur cet aspect de l'incident, et je veux seulement exprimer ma ferme conviction que si des troupes au monde eussent été capables de tenir leurs tranchées en face d'une attaque aussi déloyale et si complètement inattendue, la division française aurait tenu ferme.

Pendant la nuit, je donnai l'ordre au corps de cavalerie et à la Northumbrian Division, qui étaient en réserve générale, de se transporter à l'ouest d'Ypres et je plaçai ces troupes à la disposition du général commandant la deuxième armée. J'ordonnai aussi que d'autres troupes de réserve du 3e corps et de la première armée fussent tenues prêtes à toute éventualité.

A la faveur de la confusion produite par les gaz et les fumées, les Allemands réussirent à capturer le pont de Steenstraate et divers ouvrages au sud de Lizerne, qui avaient été occupés par les Français.

L'ennemi s'étant ainsi établi à l'ouest du canal de l'Yser je redoutai qu'il ne parvînt à enfoncer un coin entre les troupes françaises et belges à ce point.

En conséquence, je donnai l'ordre que quelques-uns des renforts envoyés au nord, fussent employés à appuyer et soutenir le Général Putz, au cas où il éprouverait des difficultés à empêcher une nouvelle avance allemande à l'ouest du canal.

Le 23, vers dix heures du matin, le contact fut définitivement établi entre la gauche de la Division Canadienne et la droite française, à environ 800 mètres à l'est du canal; mais comme cela exigeait le maintien par les troupes britanniques d'une ligne beaucoup plus étendue qu'avant l'attaque de la ville, il ne restait plus de réserves de disponibles pour des contre-attaques avant que les renforts prélevés sur la 2e armée eussent pu se déployer à l'est d'Ypres.

. . . . . .

De bonne heure, dans la matinée du 23, j'allai voir le Général Foch qui me fit un compte-rendu

détaillé de ce qui s'était passé, selon le rapport du Général Putz. Le Général Foch m'informa qu'il avait l'intention de reprendre les tranchées que la Division Française avait perdues et de se reporter sur la ligne ancienne. Il exprima le désir que je maintinsse ma présente ligne m'assurant que l'ancienne position serait rétablie dans quelques jours. En outre, le Général Foch m'informa qu'il avait demandé d'importants renforts, déjà mis en route, et que des troupes venant du nord étaient arrivées pour renforcer le général Putz.

J'approuvai pleinement le sage désir du Général de rétablir notre ancienne ligne et j'acceptai de coopérer comme il l'indiquait, stipulant, néanmoins que, si la position n'était pas rétablie avant un certain délai, je ne pouvais permettre que les troupes anglaises restassent dans une situation aussi exposée que celle que l'action des précédents 24 heures les avait contraints à occuper.

Pendant toute la journée du 23, l'artillerie ennemie fut très active, et ses attaques tout le long du front furent soutenues par des pièces de gros calibre qu'il avait amenées du voisinage d'Ostende.

La perte de nos canons, dans la nuit du 22, nous empêchait d'imposer silence à ce feu et aggravait beaucoup la situation. Néanmoins nos positions furent bien maintenues par les vigoureuses contre-attaques du 5e corps.

Au cours de la journée, je donnai l'ordre d'amener dans la région d'Ypres deux brigades du 3e corps et la division de Lahore du corps Indien et les plaçai à la disposition de la seconde armée.

Pendant ces deux ou trois jours maintes circonstances contribuèrent à rendre la situation, à l'est du canal de l'Yser, extrêmement critique et fort difficile à conduire.

La confusion causée par la soudaine retraite de la division française et la nécessité de boucher la brèche et d'enrayer à tout prix l'avance ennemie entraîna dans les régions de commandement un mélange d'unités et un brusque déplacement qui étaient absolument inévitables. A mesure qu'elles arrivaient du sud, les unités nouvelles devaient gagner la ligne de feu à travers une zone balayée par l'artillerie dont la capture des canons français rendait impossible d'abattre le feu.

Tout cela eut pour conséquence de lourdes pertes, et je désire exprimer ici la profonde admiration que je ressens pour les qualités d'initiative et la présence d'esprit dont ont fait preuve les chefs qui commandaient sur place.

Le rôle joué par le major-général Snof et le brigadier général Hull m'a été rapporté comme particulièrement remarquable à ce point de vue. Un exemple en est fourni par ce qui s'est passé dans l'après-midi du 24, lorsque l'ennemi réussit à rompre notre ligne à St-Julien.

Le brigadier général Hull, agissant sous les ordres du lieutenant général Alderson, organisa, le 24, une puissante contre-attaque avec sa brigade et quelques-unes des unités disponibles les plus proches. Avec son seul Etat-Major de Brigade, il lui incomba de diriger des parties de bataillons provenant de six divisions différentes, pour qui le terrain était tout à fait nouveau. Bien que l'attaque n'ait pas réussi à reprendre St-Julien, elle eut pour effet d'enrayer l'avance de l'ennemi.

C'est seulement dans la matinée du 25 que l'ennemi fut capable de forcer la gauche de la division canadienne à reculer du point où elle s'était origi-

nairement trouvée en contact avec la ligne fran çaise.

Pendant la nuit et à l'aube du 25, l'ennemi dirigea contre la division, au carrefour de Broodseiende une violente attaque soutenue par une puissante artillerie, mais il ne réussit pas à faire de nouveaux progrès.

Pendant ce temps, la ville d'Ypres et toutes les routes à l'est et à l'ouest furent sans interruptions soumises à un violent feu d'artillerie, en dépit duquel le ravitaillement en munitions et vivres s'effectua d'un bout à l'autre avec ordre et d'excellents résultats.

Dans l'après-midi du 25, de nombreux Allemands, dont quelques officiers, furent faits prisonniers. Le combat corps à corps fut acharné et l'ennemi subit de lourdes pertes.

BATAILLE DE FESTUBERT

Dépêche du 15 octobre.

Le 15 mai, je fis passer la Division Canadienne dans la région du premier corps et la mis à la disposition de Sir Douglas Haig.

Le 19 mai, les 7e et 2e Divisions furent relevées de la première ligne et passèrent au repos. La 7e Division fut relevée par la Division Canadienne, et la 2e par la 51e Highland Division.

Sir Douglas Haig plaça ses divisions, avec leur artillerie sous le commandement du lieutenant-général Alderson à qui il confia la conduite des opérations qui incombait jusqu'ici au Général Commandant le 1er corps, et il donna l'ordre à la 7e Division de se placer en réserve d'armée.

Pendant la nuit du 19 au 20, un petit poste de l'ennemi en face de la Quinque Rue fut capturé.

Dans la nuit du 20 au 21 la Division Canadienne poursuivit l'excellente avance de la 7e Division en s'emparant de plusieurs tranchées ennemies et en poussant ses lignes à plusieurs centaines de mètres en avant. Un certain nombre de prisonniers et plusieurs mitrailleuses furent capturés.

Le 22, la 51e Highland Division fut attaché au corps Indien, dont le commandant fut chargé des opérations à la Quinque Rue, pendant que le Lieutenant-Général Alderson, avec les Canadiens, conduisait les opérations au nord de cette localité.

Ce même jour, la division canadienne étendit légèrement sa ligne vers la droite et repoussa trois contre-attaques très violentes...

GIVENCHY

Dépêche du 15 octobre 1915.

Après la bataille de Festubert, les troupes de la première armée effectuèrent plusieurs opérations secondaires. Par une attaque lancée dans la soirée du 15 juin, après un bombardement prolongé, la première Brigade Canadienne s'empara des tranchées allemandes de première ligne, au nord-est de Givenchy, mais elle ne put s'y maintenir, ses flancs étant beaucoup trop exposés.

APPENDICE IV

LE PREMIER MINISTRE ET LA GUERRE

Extraits des discours du Très Honorable Sir Robert Laird Borden, G.C.M.G., M.P.

L'AVENIR DE L'EMPIRE

Discours prononcé au Canadian Club, Winnipeg.

29 décembre 1914.

...Il est dans les limites des choses probables que les quatre nations libres des Dominions d'Outremer amèneront sur la ligne de bataille 250,000 hommes, si la guerre se poursuit pendant encore un an. Ce résultat, ou même les résultats déjà obtenus, marqueront une grande époque dans l'histoire des relations impériales. Il en est, parmi ceux qui m'entendent, qui verront les Dominions d'Outremer dépasser les Iles Britanniques en richesse et en population. Des enfants qui jouent dans nos rues verront le Canada atteindre à cette éminence. Aussi, est-il impossible de croire que le statut existant, en ce qui concerne le contrôle de la politique étrangère et des relations extérieures de l'Empire, puisse rester ce qu'il est aujourd'hui. Nous sommes

tous conscients de la complexité du problème ainsi présenté, mais nul ne doit désespérer d'une solution satisfaisante, et nul ne peut douter de l'influence profonde que les formidables événements de ces derniers mois, et ceux que nous réserve un avenir immédiat, doit exercer sur l'une des questions les plus intéressantes en elles-mêmes et dans leurs répercussions qui aient été offertes à l'attention des hommes d'état.

LA DESTINÉE DES DOMINIONS D'OUTREMER

Discours prononcé au Guildhall, en recevant le droit de cité, de la Cité de Londres, le 29 juillet 1915.

...J'ai écouté avec la plus profonde gratitude les paroles qui ont été prononcées sur l'action du Canada dans la guerre actuelle. Cette action n'est due ni au gouvernement, ni à un homme politique, ni à un groupe d'hommes politiques; elle est due à l'esprit du peuple canadien, esprit qui fera triompher la cause que nous défendons et animera jusqu'au bout les Dominions. Je n'ai pas besoin de vous exposer le rôle que le Canada a joué et qu'il se propose de jouer. Mais il ne saurait être mauvais de remarquer, en passant, que quatre grands Dominions d'Outremer, Dominions autonomes de l'Empire, ont été inspirés par une commune impulsion en cette conjoncture — l'Australie, la Nouvelle-Zélande, l'Afrique du Sud et le Canada. Pourquoi ces grandes nations libres ont-elles, des coins les plus lointains de la terre, envoyé leurs hommes lutter avec vous pour cette querelle ? Pourquoi voyons-nous, au Canada, les descendants de

ceux qui combattirent avec Wolfe et ceux qui combattirent avec Montcalm, debout côte à côte sur le front de bataille de l'Empire ? Pourquoi, pour en venir à une date plus rapprochée, voyons-nous le petit-fils de Durham et le petit-fils de Papineau coude à coude par delà la Manche, en France ou en Belgique ? Quand l'historien de l'avenir en viendra à analyser les événements qui ont rendu possible cette union de l'Empire, il verra qu'une impulsion irrésistible dut contribuer à ce merveilleux résultat.

Il distinguera, dans cette impulsion, l'amour de la liberté, la poursuite de l'idéal démocratique, le désir et la résolution de maintenir l'esprit d'unité basé sur cet idéal, sentiments qui assurent l'union de tout l'Empire, pour un seul but, dans une même volonté. Mais il y avait aussi, dans les Dominions d'Outremer, la profonde conviction que cette guerre a été imposée à l'Empire, que nous ne pouvions sans déshonneur nous tenir à l'écart et assister indifférents à l'écrasement, à coups de talons, des libertés et de l'indépendance d'une nation faible et inoffensive dont nous avions garanti l'indépendance. Et au-dessus et au-delà de tout cela, nous avons discerné cette vérité suprême, que la querelle dans laquelle nous sommes engagés surpasse même les destinées de notre propre Empire et implique l'avenir du monde et de la civilisation...

...Pour moi, je n'ai pas de doute quant à l'issue finale, parce que je me souviens que, si nous prenons l'Empire Britannique tout entier, nos ressources sont infiniment plus grandes que celles de l'Allemagne, et si nous considérons la question de population, celle des Iles Britanniques et des Domi-

nions d'Outremer est presque égale à celle de l'Allemagne. Il est vrai qu'à l'encontre de l'Allemagne nous n'étions pas préparés pour une guerre engagée sur une si vaste échelle. Mais je crois qu'il n'est pas trop tard pour se préparer encore, et je suis persuadé aussi que nous avons toutes raisons de nous féliciter des splendides préparatifs accomplis déjà, non seulement dans ces Iles, mais dans les Dominions. Cependant je voudrais faire pénétrer dans l'esprit des peuples de l'Empire que tout ce pour quoi nos pères ont combattu et souffert, toutes nos libertés et nos institutions, toutes les influences bienfaisantes que l'activité de l'Empire a répandues par le monde, sont aujourd'hui dans la balance et par conséquent, nous ne pouvons pas, parce que nous ne le devons pas, échouer dans cette guerre.

Au cours de la semaine écoulée, j'ai visité la France et j'ai vu une partie de nos forces au front. C'est un spectacle réconfortant de voir une nation sous les armes. Toute la population mâle de France, à part ceux qui sont indispensables dans l'industrie, est au front aujourd'hui. J'ai vu les campagnes, jusqu'à la ligne des tranchées, couvertes de moissons abondantes. Le sol a été labouré, la semence répandue, et la récolte est faite maintenant par les vieillards, les femmes et les enfants. C'est mon inébranlable conviction qu'une nation ainsi inspirée ne pourra jamais ni périr ni être asservie. Et je suis heureux de rappeler que cette grande nation alliée est de notre sang, parce que, dans les Iles Britanniques, vous tous vous réclamez d'ancêtres Celtes et Normands, autant que de Saxons. Et si cela est vrai de vous en Grande-Bretagne, combien plus vrai encore de nous au Canada.

La semaine dernière, j'ai contemplé les visages ardents et attentifs de 10,000 soldats canadiens, à portée des canons allemands. Il y a trois jours, mon regard croisait les regards indomptés de 1,000 convalescents canadiens qui revenaient de la Vallée de l'Ombre de la mort. Dans les yeux et dans les visages de ces hommes, je n'ai lu qu'un seul message — une résolution inébranlables de faire triompher notre cause, de protéger nos institutions et nos libertés, de maintenir l'unité de l'Empire et son influence par le monde. Ce message, que je vous apporte de la part de ces soldats, je vous l'apporte aussi de la part du Grand Dominion qui a envoyé ces hommes par delà l'Océan.

Pendant que l'ombre redoutable de cette guerre s'étend sur notre Empire, je ne m'attarderai pas à disserter sur les modifications qui surviendront dans la constitution de ses rapports. Sur ce qui a été édifié dans le passé, il est possible, à mon avis, d'ériger un monument plus noble encore et plus solide. Ce monument devra englober à la fois l'autonomie des Dominions et des Iles Britanniques et il devra aussi englober la majesté et la puissance d'un Empire uni par des liens tels que ceux que je viens d'énumérer, et plus complètement et efficacement organisé dans le but de préserver son existence. Ceux qui seront les architectes de ce monument auront un grand rôle à jouer et je ne doute pas qu'ils ne s'en acquitteront dignement. A ceux qui seront appelés à dessiner cette magnifique construction, couronnant les labeurs du passé et embrassant les espérances à venir, nous adressons tous nos vœux dans leur grande tâche...

UNE LUTTE MONDIALE

La Participation du Canada.

Discours prononcé à l'assemblée patriotique tenue le 4 août 1915 à l'Opéra de Londres.

...Debout sur ce que nous tenons pour un sol sacré, nous, qui venons des Dominions d'Outremer, méditons peut-être plus que vous sur les admirables souvenirs du passé et sur les grands événements auxquels aboutit l'existence de notre Empire. N'oublions jamais un seul instant que de tous les puissants événements de notre histoire, il n'en est pas de plus grands que ceux qui se déroulent aujourd'hui. Est-ce qu'il vaut la peine de vivre pour un Empire comme le nôtre ? Oui, et il vaut la peine aussi qu'on meure pour lui. Il est plus grand aujourd'hui qu'il ne l'était il y a un an. A vrai dire, il ne sera plus jamais le même. L'ordre ancien, en une certaine mesure, a été aboli. Une fois pour toutes, il est entré dans nos esprits et dans nos âmes que les grandes décisions politiques de qui dépendent la paix et la guerre ne concernent pas seulement le peuple qui habite ces îles.

Plus encore, nous nous comporterons de telle façon dans cette guerre, que, dans ces Iles, comme dans les Dominions d'Outremer, être citoyen de cet Empire sera un privilège plus grand et plus noble dans l'avenir qu'il ne l'a été même dans le glorieux passé. Je me suis exprimé franchement devant vous sur quelques questions d'extrême importance; si je ne l'avais fait, j'aurais été indigne de ma position, et maintenant, avant de terminer,

j'ai à vous transmettre de la part du Canada ce dernier message :

De ceux qui sont tombés dans cette lutte, nous ne cesserons de porter le deuil ; pour la cause à laquelle ils ont sacrifié leur vie nous ne cesserons de travailler. Nous avons la suprême confiance que cette cause triomphera certainement, et pour l'achèvement de ce grand dessein, nous sommes inspirés par une inflexible détermination d'apporter notre participation.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due

18 MARS 1991
18 MARS 1991
25 NOV. 1992
18 NOV. 1992
04 JAN. 1993
24 DEC. 1992
P.E.B.
11 NOV. 1997
MORISSET
OCT 16 1997
NOV 30 1999
DEC 11 2000
DEC 04 2000
MAR 04 2002
SEP 25 2002
25 SEP. 2002
SEP 27 2002
MAR 18 2004
Université Ottawa
16 MARS 2004
University of Ottawa
OCT 07 2006
OCT 26 2006
AVR 19 2007

a39003 002478252b

D 547 .C2B414 1916
BEAVERBROOK, WILLIAM M
CANADIENS EN FLANDRE.